Bulletin de Théologie ancienne et médiévale

Tome VI

N°s 1620-1926

Juillet-Octobre 1952

ABBAYE DU MONT CÉSAR, LOUVAIN

BULLETIN DE THÉOLOGIE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE

REVUE TRIMESTRIELLE PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU GOUVERNEMENT

Ont collaboré à ce fascicule : D. H. Bascour (H. B.), D. B. Botte (B. B.), D. B. Capelle (B. C.), D. M. Cappuyns (M. C.), D. O. Lottin (O. L.), D. H. Pouillon (H. P.), D. F. Vandenbroucke (F. V.).

TABLES

ÉDITIONS

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

ÉTUDES DOCTRINALES

Généralités.

Juillet-Octobre 1952

1620. B. SCHNEIDER O. F. M. «*Dominus autem Spiritus est*» (II Cor. 3, 17 a). *Ὁ δὲ Κύριος τὸ Πνεῦμά ἐστιν.* Studium exegeticum. — Romae, Officium libri catholici, 1951 ; in 8, VII-216 p. 1er s.

Voici la conclusion de cette étude laborieuse : le Seigneur vers lequel se tournera le cœur des Juifs, par une interprétation typique de *Ex.* 34, 34, c'est l'Esprit-Saint. Je n'ai pas à discuter ici la solidité de cette conclusion, l'ouvrage ne relevant de ce *Bulletin* que par sa partie positive. On trouvera (p. 40-56) une classification de toutes les interprétations de ce passage de saint Paul, avec les références précises. Ce n'est qu'un catalogue, mais il peut être utile. En appendice des témoignages en faveur de l'interprétation que le P. S. qualifie de traditionnelle. Notons toutefois que l'exégèse médiévale vulgarisée par la Glose n'est pas celle du P. S. : *Ordo verborum est : Spiritus sanctus est dominus, id est potest operari quod vult. Spiritus* est donc sujet et non attribut, et *dominus* reçoit un sens très vague. En fait à propos de son interprétation, classée sous le numéro 7, le P. S. nous dit : « Denique pro sensu 7... habetur fortasse unus testis : S. Athanasius » (p. 156). Voilà une interprétation traditionnelle bien démunie. L'auteur nous dit que cette interprétation coïncide avec celle qui précède (voir la Glose), « substantialiter... etsi non formaliter ». C'est loin d'être évident. B. B.

1621. J. DANIÉLOU S. J. *The Conception of History in the Christian Tradition.* — Journal of Religion 30 (1950) 171-179.

Examen rapide des problèmes posés à la tradition chrétienne par l'histoire : valeur transcendante du fait historique de l'incarnation, continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament, caractère eschatologique de la révélation chrétienne et retard de la parousie. C'est en cherchant une solution à ces divers problèmes que s'est formée une vision chrétienne de l'histoire qui aurait besoin aujourd'hui d'être élaborée d'une manière plus complète. B. B.

1622. R. PANIKER. *El concepto de naturaleza.* Análisis histórico y metafísico de un concepto. — Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1951 ; in 8, 447 p.

Ce volume massif s'est proposé comme objet le concept de nature, ou plutôt les divers concepts que ce mot sert à désigner. On sait en effet que les acceptions de la nature sont très variées, dans la langue d'aujourd'hui comme dans l'évolution historique des idées. M. P. a choisi en conséquence de présenter son travail sous une double physionomie : historique et systématique. Après une section liminaire destinée à débrouiller les acceptions courantes du mot (on s'étonne de n'y point voir cité le *Vocabulaire philosophique* de A. LALANDE dans sa dernière édition, Paris, 1947, mais seulement, et sous le nom de J. LACHELIER, l'édition de 1902-14), M. P. brosse un tableau de la gestation du concept, des

présocratiques aux hommes de science modernes ; puis un essai de systématisation, où les textes des auteurs sont cités un peu pêle-mêle, selon leur aptitude à illustrer telle ou telle acception du mot. Retenons, comme intéressant spécialement ce *Bulletin*, les pages consacrées à « la nouveauté introduite par le christianisme » et la scolastique (en fait, il n'y s'agit à peu près que de saint Thomas, très peu de saint Augustin, un peu davantage de l'augustinisme et du nominalisme). Nous avons été étonné de ne pas y trouver une seule mention de l'ouvrage récent du P. H. de Lubac sur le *Surnaturel* (voir *Bull.* V, n° 724), qui aborde de façon très fouillée la question des rapports entre nature et surnature, de saint Augustin au XVIe siècle. M. P. répondra sans doute qu'il n'a voulu faire œuvre que de philosophe ; et il aurait raison de répondre ainsi, puisqu'il n'a consacré que 17 lignes à la nature comme opposée au surnaturel (p. 71), un peu davantage à l'amour de Dieu comme « manifestation primaire » de la nature (p. 328-342), et presque rien au *desiderium naturale* de la vision de Dieu (p. 405). Nous regrettons en outre d'innombrables fautes de typographie (parfois insistantes dans leur répétition) et la transcription défectueuse des textes en d'autres langues que l'espagnol. F. V.

1623. R. Paniker. *La novedad que en el concepto de naturaleza introduce el Cristianismo.* — Tijdschr. Philosophie 13 (1951) 236-262.

Reproduction textuelle des pages consacrées par M. P., dans son volume *El concepto de naturaleza* (voir *Bull.* VI, n° 1622), à la nouveauté introduite par le christianisme au concept de nature hérité de la philosophie grecque. Cette nouveauté consiste fondamentalement en l'affirmation du caractère créé de la nature et dans celle de sa réalité actuelle. F. V.

1624. E. von Ivânka. *Apex mentis. Wanderung und Wandlung eines stoischen Terminus.* — Zeitschr. kathol. Theol. 72 (1950) 129-176.

Le platonisme chrétien a repris l'idée d'une continuité dans les divers degrés de la connaissance, jusqu'à la connaissance mystique ; mais il a été amené à distinguer, par opposition au rationnel, une couche profonde de l'âme ordonnée, en un certain sens, à la connaissance mystique. Cette idée (*apex mentis, sinderisis, principale cordis, scintilla animae*) est étrangère au platonisme authentique ; elle vient du stoïcisme. M. von I. en montre la survivance jusqu'à la fin du moyen âge. B. B.

1625. A. Williams O. S. B. *The Optimism of Grace.* — Downside Review 67 (1949) 363-374.

Dans cet article, dom W. analyse longuement l'ouvrage de P. H. Rondet, *Gratia Christi, Essai d'histoire du dogme et de théologie dogmatique* (voir *Bull.* VI, n° 1302). M. C.

1626. C. Cecchelli. *Mater Christi.* II : *La vita di Maria nella storia, nella leggenda, nella commemorazione liturgica.* T. I (Oriente e Occidente, 2). — Roma, F. Ferrari, 1948 ; in 8, xiv-309 p. et 4 pl.

Le second tome des travaux de l'érudit professeur romain sur la Mère du Christ est plus important que le premier (voir *Bull.* V, n° 1258) par la qualité des sujets traités et par l'abondance des discussions documentaires dont il est

rempli. Le premier problème traité est celui de la parenté *secundum carnem* du Sauveur. Avec aisance M. C. se meut dans ce labyrinthe dont le fil d'Ariane lui est donné par Hégésippe. Il reprend ensuite la question de l'*adhuc virgo*, où il me semble n'avoir pas assez pesé la valeur relative des diverses conjectures, qui sont de valeur très inégale. Traitant ensuite du problème des généalogies, l'auteur abandonne la solution du lévirat pour proposer (p. 36 sv.) une hypothèse personnelle basée sur la forme originelle du nom de Joseph. Avant de passer à la critique des récits de S. Luc, il cherche quelle fut la ville natale de Marie : ce serait Nazareth plutôt que Jérusalem. L'examen des données du troisième évangile est précédé d'une étude littéraire sur les rapports de Luc avec les autres évangélistes : Luc se serait servi de Matthieu grec, mais il est plus que probable qu'il n'a reçu aucune de ses informations de Marie elle-même : l'évangile de l'enfance répondrait plutôt à une intention polémique contre les partisans du Baptiste. Le style du *Magnificat* est celui des prières privées juives. Parmi les appendices figure encore une dissertation sur le nom de Marie. L'auteur s'est aussi souvenu qu'il est d'abord archéologue en joignant à son étude une discussion sur la maison de Lorette et une notice sur les « madones noires ».

On le voit, c'est un répertoire exceptionnellement abondant que nous livre le zèle fervent de M. C. B. C.

1627. C. BALIĆ O. F. M. *Testimonia de assumptione Beatae Virginis Mariae ex omnibus saeculis.* Pars prior : *Ex aetate ante Concilium Tridentinum.* Pars altera : *Ex aetate post Concilium Tridentinum* (Bibliotheca Assumptionis B. Virginis Mariae, 1-2). — Romae, Academia Mariana, 1948-50 ; 2 vol. in 8, XII-416 et VI-535 p.

La collection mariale *Bibliotheca Assumptionis B. Virginis Mariae* s'est ouverte par deux volumes dus au zèle infatigable du P. B. Ils constituent le plus précieux des répertoires. Le savant franciscain y a consigné 628 témoignages sur l'assomption, rangés par ordre chronologique, depuis les origines jusqu'à la veille de la définition dogmatique. Le souci d'objectivité a présidé non seulement à la présentation des textes, mais à leur choix. Il était facile de réunir une ample collection de témoignages favorables à l'assomption et de donner ainsi l'illusion d'une continuité dans l'affirmation. De cette sorte de mensonge par omission, le P. B. est bien incapable. Partout où c'était nécessaire, il distingue les *testimonia obscura* des *testimonia clara*, les auteurs *agnosticismum aperte profitentes* des *modo incerto et indeterminato loquentes* et des *modo claro loquentes*. Après le concile de Trente la répartition se fera d'après la note théologique infligée à la thèse négatrice. Plus récemment le principe de discrimination devient la position des auteurs sur la question de la définibilité.

Le P. B. analyse toujours les témoignages et cite verbalement leurs passages importants. Il était impossible que tout fût d'égale perfection. Pour l'antiquité notamment, le chapitre sur les apocryphes ne renseigne qu'imparfaitement sur les dépendances mutuelles de ces légendes ; les attestations des sacramentaires romains, présentées avec un réel sens historique, restent un peu imprécises. Le *Tractatus* du Pseudo-Augustin est encore rapporté au IXe siècle et l'on hasarde la candidature de Ratramne. A mesure que l'on se rapproche de l'époque moderne, les témoins sont plus soigneusement encore étudiés, et en fonction du progrès constant de la doctrine. Le grand mérite de cette imposante collection est dans le souci dont elle témoigne de tracer la courbe de la tradition et des motifs invoqués pour adhérer à la croyance. Elle permet de saisir le moment (vers le XIVe siècle) où cette croyance elle-même commence à devenir un argument majeur.

En conclusion, le P. B. esquisse la démonstration doctrinale qui résulterait de l'ensemble des témoignages : elle n'arrive à être « argumentatio perfecta » que par l'intervention du principe de l'infaillibilité du magistère ordinaire de l'Église.

B. C.

1628. J. HALLER. *Das Papsttum.* Idee und Wirklichkeit. Verbesserte und ergänzte Auflage. Bd. I : *Die Grundlagen.* II : *Der Aufbau.* III : *Die Vollendung.* — Basel, B. Schwabe, 1951-52 ; 3 vol. in 8, XVI-560, VIII-627 et VIII-556 p. Fr. 26 chac.

Ces trois volumes de H. correspondent aux t. I et II, 1-2 de la 1re édition, parus en 1934, 1937 et 1939. Leur réédition avait été travaillée par l'auteur, décédé en 1947. L'éditeur n'a rien changé à ce que H. avait préparé. Il avertit (I, p. X) que le texte lui-même n'a été modifié que de façon insignifiante, mais que les notes, accumulées à la fin de chaque volume, ont subi une sérieuse revision. En fait, celle-ci a surtout porté sur la littérature des sujets et sur certains points secondaires. Dans le premier volume cependant la discussion du problème de la venue de S. Pierre à Rome a été enrichie : thèse de Turmel sur l'inauthenticité des lettres d'Ignace (p. 477), découverte de la nécropole au Vatican (p. 484) etc., mais sans que la discussion des faits ait été menée avec assez d'application. C'est peut-être la rançon du système, adopté par l'auteur, de reléguer en note la critique des documents, qui risque ainsi d'être un peu hâtive et pressée.

Le second volume est de loin le plus important. Il va de la querelle des images à la fin du XIe siècle. Pour la documentation sur cette époque complexe et troublée, l'ouvrage de H. sera indispensable et ses notes, bourrées de faits classés et interprétés, sont d'exceptionnelle valeur. Je ne relève dans la nouvelle édition que quelques additions (par exemple, p. 520, sur le *triclinium* du Latran ; p. 551, sur le couronnement d'Othon Ier; p. 623, informations supplémentaires sur Gélase II).

La dernière partie conduit le lecteur jusqu'au terme de la carrière d'Innocent III. La richesse de l'information toujours contrôlée n'est pas moindre que dans le volume précédent. Les notes ont reçu peu de retouches. Signalons seulement : p. 487, note sur un travail de P. Brezzi ; p. 513-514, remaniement de nombreux renseignements documentaires ; p. 516, suppléments importants sur Henri II ; p. 546, documents complétant les annales de Plaisance.

Le texte des trois volumes étant resté inchangé, nous n'avons qu'à renvoyer le lecteur pour le fond à nos recensions précédentes (voir *Bull.* III, nos 8, 719 et 937, auxquels on joindra utilement le no 720).

L'œuvre de H. est systématique et parfois passionnée, mais puissante. Son appréciation du rôle joué par Nicolas Ier n'a pas été ratifiée, et il n'a pas compris Innocent III ; mais aucun historien ne saurait sans dommage ignorer ce monumental ouvrage.

B. C.

1629. H. SCHILLEBEECKX O. P. *De sacramentele heilseconomie.* Theologische bezinning op S. Thomas' sacramentenleer in het licht van de traditie en van de hedendaagse sacramentsproblematiek. — Antwerpen, 't Groeit, 1952 ; in 8, XL-689 p. Fr. 280, rel. 300.

Ce volume de poids, complété par un autre dont on nous donne le sommaire (p. XX), doit contenir toute la matière du traité *De sacramentis in genere,* mais renouvelée dans une double perspective : celle d'une étude positive des sources

de la révélation et celle des courants nouveaux de la théologie, notamment la théologie du mystère. On ne peut que louer la richesse d'information de l'auteur et sa probité scientifique. La première section est consacrée au développement de la notion de sacrement à partir de *mysterium-sacramentum*, jusqu'au concile de Trente. L'auteur réserve son jugement sur la théorie de dom Casel pour le second volume ; mais il semble bien que, s'il a des réserves à faire, il reconnaît cependant à cette tendance une part de vérité. La seconde section étudie la structure concrète des sacrements sur la base des trois sacrements de l'initiation chrétienne : baptême, confirmation et eucharistie, et le développement de l'hylémorphisme sacramentel. La troisième section, sur l'intention du ministre et du sujet, ne relève pas de la théologie positive, et dans la quatrième (le caractère sacramentel), il n'est guère question que de saint Thomas. Après cette première partie, qui étudie l'élément objectif des sacrements, une deuxième, beaucoup plus courte, traite de l'aspect subjectif. A la fin du volume un texte français, qui n'est pas un résumé du texte néerlandais mais une « réflexion théologique sur la doctrine sacramentaire de saint Thomas à la lumière de la tradition et de la problématique contemporaine ».

Je me permets de relever une légère inexactitude. D'après le P. S., je nierais que ἐπίκλησις signifie parfois le canon tout entier (p. 337). Je me suis peut-être mal exprimé. J'ai écrit : « C'est une pure possibilité qui s'applique bien mal à certains textes » (cf. *Bull.* V, n° 707). Je n'avais en vue que les textes cités par le P. M. Jugie. Mais je ne nie pas que le terme ait pu être étendu à l'ensemble de la prière eucharistique. Encore faut-il supposer que ce développement sémantique s'est fait à partir d'une « invocation » et non à partir de l'action de grâces du début. B. B.

1630. G. W. H. LAMPE. *The Seal of the Spirit.* A Study in the Doctrine of Baptism and Confirmation in the New Testament and the Fathers. — London, Longmans Green, 1951 ; in 8, XV-340 p. Sh. 35.

Le problème des rapports entre le baptême et la confirmation a soulevé, en Angleterre surtout, de vives discussions. On connaît la thèse proposée par dom G. Dix : le baptême a un effet surtout négatif : il remet les péchés ; l'imposition des mains a un effet positif : elle confère la vie surnaturelle en communiquant l'Esprit-Saint. J'ai pris assez nettement position dans cette controverse (cf. *Bull.* V, n° 1279) et je suis très à l'aise pour dire que la solution diamétralement opposée de M. L. ne me paraît pas plus satisfaisante. On semble, de part et d'autre, s'être enfermé dans un dilemme : le Saint-Esprit intervient au baptême ou il n'intervient pas. Dans le premier cas la confirmation est nécessaire ; dans le second, elle est inutile. Il est dangereux de réduire les institutions chrétiennes à un schème logique trop rigide. On risque de devoir faire violence aux faits, et M. L. ne me paraît pas avoir échappé à ce danger. Si le baptême donne l'Esprit-Saint, l'imposition des mains ne peut être qu'un rite accessoire inconnu des apôtres, et la confirmation est née de la désintégration des rites d'initiation. On se heurte pourtant à certains textes des Actes et à la doctrine de l'épître aux Hébreux. Il faut alors minimiser l'importance de ces deux écrits ou en donner une interprétation qui fait violence au texte. Ainsi l'imposition des mains des johannites d'Éphèse devient un rite d'ordination. Une solution qui n'est pas plus respectueuse des faits n'a aucune chance d'être la vraie solution. Dom Dix et M. L. ont éliminé, chacun pour sa part, une partie des données du problème pour trouver une solution logique et c'est pourquoi, malgré leur érudition, ils ont échoué. La tradition résiste à ces violences et elle s'impose, même du point de

vue purement historique, comme une donnée dont on ne peut faire abstraction. Sans doute les théories qu'on a élaborées sur la confirmation ne sont pas toutes également valables ; mais il faut distinguer les théories et les faits. Ceux-ci me paraissent incontestables : le baptême chrétien est un baptême dans l'Esprit et, d'autre part, il a existé dès l'époque apostolique un rite du don de l'Esprit. Que le théologien ne voie pas la conciliation de ces deux faits, c'est un problème théologique. Que ces deux faits soient historiquement établis, c'est une conclusion historique qui s'impose et qui résiste à toutes les théories. B. B.

1631. P. Galtier S. J. *De paenitentia.* Tractatus dogmatico-historicus. — Romae, Pont. Universitas Gregoriana, 1950 ; in 8, VIII-575 p.

Le traité du P. G. sur la pénitence, publié en 1923, reparaît après plus de 25 ans, sans que rien d'essentiel y soit changé. Les retouches sont, pour la plupart, superficielles. On le comprend : très complet et très documenté sur toutes les questions, il n'avait guère qu'à être mis à jour, si l'on excepte les parties concernant l'histoire de la pénitence aux premiers siècles. Depuis 1923 les controverses sur ce sujet ont été ardentes et menées parfois avec âpreté. L'écho qu'on en trouve dans la nouvelle édition est assez atténué, sans être vraiment irénique : p. 237, le P. G. veut confondre ses adversaires catholiques en se plaçant sur le terrain du dogme et, un peu plus bas (p. 238), soulève de nouveau l'objection dogmatique contre une opinion professée par M. B. Poschmann, « una cum plerisque historicis protestantibus ». C'est injuste. Toute la section qui traite des problèmes historiques relatifs aux premiers siècles a été revue et remaniée avec un peu plus d'attention que les autres. Parmi les additions figure un bref examen doctrinal sur l'absolution générale conférée sans accusation distincte à un groupe de fidèles (p. 338-339) et une exhortation à la confession fréquente (p. 448-450). Dans l'ensemble ce traité, solide et soigneusement informé, reste un des meilleurs que nous ayons, malgré sa forme très scolaire et trop influencée par le côté juridique des problèmes. B. C.

IIe s. **1632.** R. M. Grant. *The Future of the Ante-Nicene Fathers.* — Journal of Religion 30 (1950) 109-116.

Souligne l'importance d'une étude comparative de la théologie patristique avec la pensée du monde gréco-romain. M. G. signale deux exemples : le fragment de Quadratus (Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 3, 2) et Théophile d'Antioche, *Ad Autol.* 3, 7, qui s'éclairent si on les replace dans les controverses philosophiques de l'époque. B. B.

1633. A. Clark. *The Function of the Offertory Rite in the Mass.* — Ephem. liturgicae 64 (1950) 309-344.

La forme fondamentale du rite de l'offrande existe déjà au IIe siècle. Elle consiste à placer « formaliter » le pain et le vin sur l'autel en vue de la consécration. Telle est la conclusion de cette étude. On pourrait faire remonter le rite plus haut, car à la dernière cène le pain et le vin se trouvaient sur la table. Mais y avaient-ils été placés « formaliter » ? On se demande en tout cas si cela peut encore s'appeler un rite d'offrande. L'exposé de M. C. est très bien informé, mais il aurait gagné à être allégé de considérations apologétiques et théologiques.
B. B.

1634. Irénée de Lyon. *Contre les hérésies. Livre III.* Texte latin, fragments grecs, introduction, traduction et notes de F. Sagnard O. P. (Sources chrétiennes, 34). — Paris, Éditions du Cerf, 1952 ; in 12, 480 p. Fr. 1740.

Édition extrêmement précieuse tant par le texte établi critiquement que par la préface, les nombreuses annotations et les tables qui terminent le volume. Je ne m'attarderai pas à discuter le détail du texte qui, dans l'ensemble, est excellent ; notons seulement que certaines conjectures auraient mérité d'être signalées au moins dans l'apparat; par exemple, p. 136, 19 *donationem* pour *dominationem* (Grabe). Le texte est mal ponctué p. 404, 10-11, ce qui rend la traduction inexacte. Il faut mettre la virgule après *nescientes* et non avant, ce qui donne : « Ils disent que l'un est incapable de juger et l'autre de sauver ». *Nescientes* est un accusatif se rapportant à *alterum... alterum.* Je compte revenir ailleurs sur ces détails. Signalons la longue note (p. 414-424) consacrée à III, 3, 2. Le P. S. estime la critique que j'ai faite de H. Holstein (*Bull.* VI, no 329) trop sévère, et il cite plusieurs textes où l'idée de primauté temporelle et d'autorité sont juxtaposées. Je ferai simplement remarquer que dans tous ces textes les deux idées sont exprimées par deux mots différents. J'avais écrit qu'un mot qui a deux sens ne peut les avoir à la fois dans le même contexte. Le P. S. répond qu'il ne comprend pas très bien et il m'objecte que dans la vie des mots les deux sens se superposent à un moment donné. C'est simplifier beaucoup les choses et je ne puis m'embarquer ici dans une dissertation sur la sémantique. Je reprendrai simplement l'exemple donné. Quand on parle des anciens d'une institution, il ne s'agit pas seulement d'antériorité temporelle, mais il s'y ajoute une notion de prestige. Bien entendu. C'est une nuance affective qui ressort du contexte et non un sens nouveau qui se superpose à l'ancien. En grec πρέσβυς signifie vieillard, vénérable, ambassadeur. On voit très bien comment le glissement s'est fait. Mais à aucun moment de l'histoire du mot il n'a signifié vieil ambassadeur. Ainsi je ne nie pas que l'ancienneté de l'Église de Rome ne lui confère une autorité particulière, je crois même avoir dit le contraire ; mais traduire *principalitas* par « autorité de principe » me paraît un non-sens philologique. Quant à l'interprétation de R. Jacquin (voir *Bull.* VI, nos 324-326), le P. S. la rejette résolument. B. B.

1635. V. White O. P. *Chief Druid and Chief Bishop* (A Parallel in Caesar's Gallic War with Irenaeus Against the Heresies III, 3). — Dominican Studies 4 (1951) 201-203.

Le parallèle entre César *De bello gall.* VI, 13 et le fameux passage de saint Irénée sur l'Église de Rome est assurément fort intéressant. Le P. W. se garde d'en tirer des conclusions ; il se contente de poser la question de savoir si une réminiscence de César n'est pas possible chez Irénée, voire chez son traducteur latin. Cela me paraît très peu probable. Le seul rapprochement verbal frappant est *undique — convenire*, et le contexte semble donner un sens différent à *convenire* dans César et chez Irénée. B. B.

1636. R. Potter O. P. *St. Irenaeus and « Recapitulation ».* — Dominican Studies 4 (1951) 192-200.

Bon aperçu de la synthèse théologique d'Irénée autour du thème central de la récapitulation. Écrite à l'occasion de l'ouvrage de J. Lawson (voir *Bull.* VI, no 323), cette note ne vise pas à renouveler le sujet. B. B.

IIIe s. **1637.** TERTULLIAN. *Treatises on Marriage and Remarriage.* To His Wife. An Exhortation to Chastity. Monogamy. Translated and Annotated by W. P. LE SAINT S. J. (Ancient Christian Writers, 13). — Westminster (Maryl.), Newman Press, 1951 ; in 8, 196 p. Dl. 3.

Signalons les notes excellentes ajoutées en appendice par le traducteur de ces trois traités. Les unes ont pour but d'éclairer les difficultés de texte ou de langue, mais un bon nombre ont un caractère doctrinal (voir, par ex., p. 144-146, sur le purgatoire). La documentation est excellente. B. B.

1638. HIPPOLYTE. *Contre les hérésies.* Fragment. Étude et édition critique par P. NAUTIN (Études et textes pour l'histoire du dogme de la Trinité, 2). — Paris, Éditions du Cerf, 1949 ; in 8, 279 p. Fr. 850.

L'édition du fragment contre Noët que nous donne M. N. a été élaborée avec soin. Elle est très méritoire, car tant l'introduction que le texte avaient à tenir compte de multiples éléments difficiles à apprécier.

L'objectif principal de l'introduction est de situer l'écrit dans la littérature hérésiologique et dans l'œuvre d'Hippolyte lui-même. M. N. n'hésite pas à considérer le fragment comme une partie du *Syntagma* : son vocabulaire est celui d'Hippolyte, plus fidèlement transmis que par Théodoret qui le cite ; tant les indices internes que les attaches littéraires le supposent extrait du *Syntagma.* L'objection tirée du βιβλιαδάριον de Photius est négligeable (p. 39). Quant à l'ἁδρομερῶς de l'*Elenchos*, M. N. l'écarte comme n'étant pas de la plume d'Hippolyte. Même si l'on rejette cette exécution sommaire, l'expression n'est pas un obstacle très sérieux. Après une présentation des manuscrits commence l'examen du texte. Très poussé, il est plein d'intérêt. L'éditeur, constatant de sérieuses omissions dans les textes bibliques, conjecture qu'il y en a dans d'autres parties et en décèle quelques-unes. Il y a aussi des déplacements, mais surtout des corruptions. Ici M. N. se livre à une critique conjecturale du plus haut intérêt et qui témoigne de sa finesse, même s'il fallait poser çà et là quelques points d'interrogation. Certains cas d'additions rendent l'utilisation du *Contra Noetum* plus scabreuse encore. Peut-on se fier à ce témoin si infidèle en maints endroits ? La comparution de Noët devant les presbytres permet une comparaison avec Épiphane, désastreuse pour le texte du fragment.

Suit l'exposé de l'hérésie et sa réfutation, où M. N. dénonce les points de vue différents du fragment et de l'*Elenchos*. Il en déduit — à tort, pensons-nous — la dualité d'auteurs qu'une comparaison doctrinale confirmerait. Même si l'on ne partage pas les conclusions radicales de M. N., il faut rendre hommage à sa pénétration et désirer que soient poursuivies ses études sur la théologie du IIIe siècle. La riche introduction prépare à l'édition elle-même, qui, avec sa traduction littérale et son index des mots, met à la disposition des lecteurs dans des conditions excellentes un document de première importance. B. C.

1639. M. RICHARD. *Comput et chronographie chez saint Hippolyte.* — Mélanges Science relig. 7 (1950) 237-268 ; 8 (1951) 19-50.

A propos de la thèse de M. P. Nautin (cf. *Bull.* V, n° 705). Y a-t-il contradiction entre la Chronique attribuée à Hippolyte et le Commentaire sur Daniel ? Non, répond M. R., les deux ouvrages sont d'un même auteur. L'authenticité de la Chronique entraîne celle de l'*Elenchos*, mais celui-ci ne pouvant être du même auteur que le fragment contre Noët, celui-ci n'est pas authentique. M. R. partage

sur l'incompatibilité de ces deux ouvrages l'opinion de M. N. La question ne me paraît pas si claire. B. B.

1640. B. Capelle O. S. B. *Hippolyte de Rome.* — Rech. Théol. anc. méd. 17 (1950) 145-174.

Y a-t-il deux auteurs différents, Hippolyte et Josipe, entre lesquels il faut partager les écrits attribués communément au premier (cf. *Bull.* V, n° 705) ? Dom C. étudie parallèlement les traits caractéristiques des deux groupes d'écrits et conclut à l'unité d'auteur. B. B.

1641. B. Botte O. S. B. *Note sur l'auteur du « De universo » attribué à saint Hippolyte.* — Rech. Théol. anc. méd. 18 (1951) 5-18.

Le *De universo* est-il l'œuvre d'un auteur appelé Josipe ou Josèphe, comme l'a prétendu M. P. Nautin (cf. *Bull.* V, n° 705), sur la foi des *Sacra parallela* de saint Jean Damascène ? M. N. croit qu'il n'y a pas d'autre explication possible à cette attribution que son authenticité. J'ai montré qu'il y avait d'autres explications très plausibles et que le raisonnement de M. N. croule par la base. Signalons notamment les passages de Flavius Josèphe (*Ant. Iud.*, pr. 4 ; I, 1, 1 et I, 3,6) qui ont pu faire croire que le fragment appartenait à une œuvre perdue de l'écrivain juif. J'ai d'autre part signalé le parallélisme entre la fin de l'*Elenchos* et la dernière partie du *De universo*, tel qu'il nous est décrit par Photius, et j'ai émis l'hypothèse que l'auteur avait réemployé la fin de ce dernier traité. Par là aussi s'expliquerait la différence entre le fragment contre Noët et l'*Elenchos*. La fin de ce dernier livre est empruntée à un ouvrage destiné à des païens, et l'on comprend qu'il n'y ait pas d'allusion à la doctrine trinitaire. B. B.

1642. P. Nautin. *La controverse sur l'auteur de l'« Elenchos ».* — Revue Hist. ecclés. 47 (1952) 5-43.

M. N. répond à trois de ses contradicteurs, M. M. Richard (voir *Bull.* VI, n° 1639), dom B. Capelle (*ibid.*, n° 1640) et moi-même (*ibid.*, n° 1641). Il maintient intégralement ses positions. Après avoir constaté la « faillite » des explications de M. R. et de dom C., M. N. manifeste l'intention de se retirer de la controverse, sauf arguments inédits et sérieux, en se réservant de faire à nouveau le point dans une décade. J'ignore si les autres contradicteurs de M. N. jugeront sa réponse assez « sérieuse » pour continuer la controverse. Pour ma part, cela me paraît tout à fait superflu et j'attends la future mise au point promise, pourvu que Dieu me prête vie. B. B.

1643. I. Cecchetti. *« Tibi silentium laus ».* — Miscellanea liturgica... L. C. Mohlberg, II (voir *Bull.* VI, n° 757) 521-570.

Mgr C. nous dit que cette expression suggestive a toujours été entourée de mystère (« circonfusa d'arcano »). Le mystère est si grand que je ne vois même pas quand ni par qui elle a jamais été employée dans l'antiquité. Saint Jérôme a traduit *Ps.* 64,1 : *tibi silens laus Deus, in Sion*, conformément à la version d'Aquila. Des manuscrits ont *silet*, mais jamais *silentium*. Les considérations très belles sur le silence théologique, mystique et ascétique sont sans lien historique avec l'expression du psaume. B. B.

1644. F. Lavallée. *L'apologétique de l'Octavius.* — Mélanges J. Saunier (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon, 3. — Lyon, Facultés catholiques, 1944 ; in 8, 253 p.) 121-137.

Le problème des rapports entre Tertullien et Minucius Félix est loin d'être résolu, et il ne le sera probablement jamais. M. L. se prononce pour l'antériorité de Minucius Félix, sans se faire illusion d'ailleurs sur le résultat de sa démonstration. Il relève, dans la seconde partie de son article, l'originalité de la méthode de Minucius Félix. Au sujet du but de celui-ci, il écrit que « c'est de généraliser à l'usage du public le procédé apologétique qui a converti Cécilius ». Ce personnage représente l'état d'âme d'une portion de l'élite romaine. B. B.

IVe s. **1645.** M. L. W. Laistner. *Christianity and Pagan Culture in the Later Roman Empire.* Together with an English Translation of John Chrysostom's *Address on Vainglory and the Right Way for Parents to Bring Up Their Children.* — Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1951 ; in 8, VII-145 p. Dl. 2.50.

Les deux premières conférences de M. L. opposent la culture antique à l'époque impériale et la formation donnée au païen converti ; la troisième montre comment s'est faite la conciliation entre la culture antique et le christianisme. Ce sont les Pères du IVe siècle et, après eux, Cassiodore et Isidore de Séville qui ont fait le pont et transmis au moyen âge une partie au moins de la culture antique. Voir p. 131-132, n. 20, une réserve au sujet de l'appréciation de H.-I. Marrou sur l'école d'Alexandrie. Exposé très vivant et très bien documenté. B. B.

1646. Th. Camelot O. P. *Les traités « De virginitate » au IVe siècle.* — Mystique et continence. Travaux scientifiques du VIIe Congrès international d'Avon (Études carmélitaines. — Bruges, Desclée De Brouwer, 1952 ; in 8, 410 p. Fr. 215) 273-292.

Après une énumération rapide des principaux traités, le P. C. note d'abord qu'ils furent provoqués par les circonstances historiques, soit comme démonstration de l'excellence chrétienne au même titre que le monachisme, soit dans un but d'ordre moral. Prenant ensuite comme cadre les traités de S. Ambroise, l'auteur précise ce que les docteurs chrétiens louaient dans la virginité. Les esprits philosophiques insistent sur l'incorruptibilité, la victoire sur la mort, la libération. A un point de vue plus formellement chrétien, tous reconnaissent comme mérite suprême de la vierge, son union au Christ. Quant à la discipline et aux vertus des vierges, les docteurs sont unanimes à donner les mêmes avis. Notable est l'insistance de S. Augustin à recommander l'humilité. Il suffit de lire sa lettre 211 pour comprendre que ce conseil venait de son expérience. B. C.

1647. L. Spätling O. F. M. *De Apostolicis, Pseudoapostolis, Apostolinis.* Dissertatio ad diversos vitae apostolicae conceptus saeculorum decursu elucidandos (Pont. Athenaeum Antonianum, Fac. theologica, Theses ad lauream, 35). — Monachii, K. Urschall, 1947 ; in 8, XII-222 et 8 p. L. 500.

La vie apostolique, c'est-à-dire l'imitation du genre de vie des Apôtres, apparaît comme l'un des thèmes classiques dans l'histoire de l'ascèse chrétienne.

C'est surtout aux XIIe et XIIIe siècles qu'on la voit préconisée par les promoteurs des divers mouvements spirituels. Le P. S. n'a pas voulu étendre son enquête à toutes les manifestations de ce type d'ascèse, mais seulement aux sectes hétérodoxes qui s'en sont prévalues. Ce sont : les *Apostolici* du IVe siècle, classés par saint Épiphane parmi les hérétiques ; les soi-disant *Apostolici* des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, regardés comme suspects par les contemporains ; les *Apostolini*, dont l'histoire va du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVIIe. Le P. S. a raison de souligner, au début de chaque section, les utilisations orthodoxes du thème. Dans un appendice, il donne même un bref aperçu sur la préhistoire du sujet : *Apostel und apostolisches Leben vom Zeitalter der Urapostel bis zum Ausgang des christlichen Altertums.*

La première section consacre quelque 35 pages aux *Apostolici* ou *Apotactici* d'Épiphane. Les documents y sont classés et analysés. L'interprétation doctrinale que le P. S. y appuie reste fort hypothétique. A notre avis, le rapport entre saint Épiphane et saint Augustin aurait pu être approfondi davantage.

Les sections II et III sont les plus importantes. Le P. S. y groupe les textes intéressant les Apostoliques d'Agen, de Soissons, du Périgord, de Bretagne, de Cologne, ainsi que les sectes de Gérard Segarelli et de Dulcinus dans le nord de l'Italie. Les éléments doctrinaux communs, — peu nombreux, — sont dégagés en deux chapitres spéciaux. M. C.

1648. J. Madoz S. I. *Segundo decenio de estudios sobre patrística española, 1941-1950* (Estudios Onienses, serie I, 5). — Madrid, Editorial FAX, 1951 ; in 8, 211 p.

Cette revue critique est due au plus érudit et sagace connaisseur de l'Espagne ancienne. Nul ne peut l'ignorer. Je note ici quelques points parmi les plus importants. Sur Potamius, précisions (p. 57-60) d'après une étude récente de l'auteur ; sur Grégoire d'Elvire : les attributions à Grégoire du commentaire sur les Proverbes et du *De fide* sont contestables (p. 62-63) ; le texte de la *Peregrinatio* d'Égérie établi par E. Franceschini est meilleur que celui de B. Geyer (p. 74) ; le *De similitudine carnis peccati* n'est pas de Pacien (p. 80) ; intéressantes précisions (p. 105-106) sur les Règles de S. Léandre ; discussion des vues du P. A. C. Vega sur le commentaire du Cantique attribué à S. Isidore (p. 117-118) ; confirmation que le *De variis quaestionibus* est de Félix d'Urgel (p. 162-165) ; liste de travaux récents sur la liturgie mozarabe (p. 190-193). B. C.

1649. H. Yaben. *Osio, obispo de Córdoba* (Colección Pro Ecclesia et Patria, 26). — Barcelona, Editorial Labor, 1945 ; in 8, 169 p.

Ce petit volume ne veut être qu'un résumé des pages consacrées à Hosius par le P. Z. García Villada dans son *Historia eclesiástica de España*. Le cas douloureux du vieil évêque de Cordoue a été évoqué maintes fois : après avoir été l'âme de la résistance aux menées ariennes, il aurait enfin cédé en signant la 2e formule de Sirmium, qu'il désavoua plus tard. M. Y. estime qu'Hosius n'a rien signé, mais qu'il admit quelque temps à sa communion Ursace et Valens. L'opuscule est rédigé avec parfaite clarté et reproduit tous les textes utiles. Rien ne prouve qu'Hosius ait souscrit à une formule hérétique et la noblesse de ce lutteur presque centenaire interdit de penser qu'il ait composé avec l'erreur. Aussi sa mémoire resta-t-elle en vénération. Est-ce suffisant pour souhaiter (p. 165) qu'il soit bientôt reconnu comme docteur de l'Église ? B. C.

1650. E. Schiltz. *La comparaison du symbole « Quicumque vult »*. — Ephem. theol. Lovan. 24 (1948) 440-454.

Il s'agit du texte : *nam sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus*. Le P. S. fait à grands traits l'historique de cette comparaison entre l'union âme-corps dans l'homme et l'union homme-Dieu dans le Christ. Il veut surtout montrer que la comparaison est théologiquement défendable. M. C.

1651. J. Thomas. *Le constitutif de l'essence divine et le magistère*. — Ephem. theol. Lovan. 23 (1947) 450-471.

Au cours de cet article, quelques documents médiévaux sont examinés : le *Quicumque*, le concile de Reims de 1148, le IVe concile de Latran (1215), le décret *Pro Iacobitis* du concile de Florence (1441). M. C.

1652. J. Handschin. *Gesungene Apologetik*. — Miscellanea liturgica... L. C. Mohlberg, II (voir *Bull.* VI, nº 757) 75-106.

La première partie concerne le *Victimae paschali*. Il y a des indices d'hétérogénéité entre les deux parties de cette prose et, d'autre part, il est vraisemblable que ces deux parties ont toujours coexisté. Peut-être n'était-il pas nécessaire de traiter aussi longuement de ce faux problème posé par A. Baumstark. M. H. examine ensuite la séquence anti-luthérienne *Luther dispergit oves*, le *Dicant nunc Iudaei*, qui est la traduction d'un tropaire grec. Il termine par quelques indications sur l'histoire de l'antiphonie et de l'hymnodie. B. B.

1653. A. García Conde. *En el concilio I de Zaragoza ¿ fueron condenados nominalmente los jefes priscilianistas ?* — Cuadernos de Estudios gallegos 2 (1946-47) 223-230.

Devant la contradiction entre le récit de Sulpice Sévère, affirmant la condamnation au premier concile de Saragosse (380) des évêques Instantius et Salvien avec les laïcs Elpidius et Priscillien, et la négation formelle d'une telle condamnation dans l'*Epistola ad Damasum* de Priscillien, M. G. s'efforce de trouver une conciliation. Sulpice Sévère a raison, mais la sentence ne fut ni ferme ni définitive ; son texte ne fut pas inclu dans les actes du concile et se perdit comme beaucoup d'autres témoins de la controverse priscillianiste. H. B.

1654. J. Brinktrine. *Eine auffallende Lesart in der mozarabischen Rezension des « Te Deum »*. — Ephem. liturgicae 64 (1950) 349-351.

M. B. estime que la leçon *ad venerandum tuum verum unigenitum Filium* représente le texte authentique. Elle n'a pourtant que très peu de chance de remonter à l'original. L'argument de la « lectio difficilior » doit être manié avec une certaine prudence, sinon il aboutit à canoniser tous les contresens. D'autre part l'accord du texte ambrosien avec l'irlandais (qui a les attestations les plus anciennes) et le *textus receptus* rend encore plus improbable la thèse de M. B.
B. B.

1655. O. Perler. *L'inscription du baptistère de Sainte-Thècle à Milan et le « De sacramentis » de saint Ambroise*. — Rivista Archeol. crist. 27 (1951) 145-166.

Le distingué professeur de Fribourg revendique pour saint Ambroise l'inscription conservée dans la sylloge de Lorsch (*Vat. Palat. lat. 833*) avec la mention de la basilique Sainte-Thècle. Il en donne un judicieux commentaire d'après les œuvres incontestées d'Ambroise, puis il fait remarquer la parenté plus étroite du *De sacramentis* avec l'inscription. Les deux œuvres sont d'un même auteur. Ainsi l'archéologie et l'épigraphie viennent corroborer les conclusions des historiens qui ont restitué le *De sacramentis* à l'évêque de Milan. On notera aussi quelques corrections pertinentes à la traduction et au commentaire de F. J. Dölger dans *Antike und Christentum* 4 (1937) 153-187. B. B.

1656. D. Löpfe O. S. B. *Die Tugendlehre des hl. Ambrosius.* Dissertation. — Sarnen, Benediktiner Kollegium, 1951 ; in 8, XI-175 p.

On a plus d'une fois étudié la morale de saint Ambroise d'après son *De officiis*. Dom L. estime que c'est là une base trop étroite. Ambroise n'est pas un philosophe, mais un évêque, et sa doctrine morale doit être cherchée dans toute son œuvre, reflet de sa prédication. L'auteur a élargi également son sujet en replaçant d'abord la doctrine des vertus dans tout le complexe de la pensée religieuse du saint évêque, puis en montrant comment le Christ est, à ses yeux, le modèle de la perfection morale. L'ouvrage est bien charpenté et il s'appuie sur une large connaissance de l'œuvre d'Ambroise. Peut-on dire cependant que cette synthèse donne toujours une image fidèle de la pensée de l'évêque de Milan ? Quand il s'agit de passer au détail des vertus, l'auteur pose immédiatement qu'il y a deux sortes de vertus : les théologales et les morales. C'est là une distinction qui n'a rien d'ambrosien, et dom L. note lui-même que le mot de vertus théologales est étranger à Ambroise. Mais il connaît évidemment la foi, l'espérance et la charité. Il y aura donc une section consacrée aux vertus théologales. Il y en aura une également pour les vertus infuses. Saint Ambroise ne les nomme nulle part, mais on les déduit de sa pensée. La méthode me paraît dangereuse. On risque de soulever de faux problèmes et d'attribuer à la pensée d'un auteur du IVe siècle la précision d'un scolastique du XIIIe. B. B.

1657. R. d'Izarny. *La virginité selon saint Ambroise.* T. I-II. Thèse. — — Lyon, Institut catholique, 1952 ; 2 vol. in 4, 92 p. et 1 vol. non pag. (polycop.).

Après une courte introduction sur le mouvement ascétique en Occident, M. d'I. étudie l'idée que saint Ambroise se faisait de la virginité. Plusieurs méthodes étaient possibles. On pouvait prendre comme point de départ le rite de la consécration des vierges tel qu'il se pratiquait au IVe siècle. M. d'I. n'a pas négligé cet aspect, mais il a préféré le traiter dans un appendice. Comme division de son travail, il a choisi les différents thèmes qui sont développés par saint Ambroise : celui de la *sponsa Christi*, du sacrifice, de la vie angélique, de la pureté parfaite, de la fontaine, du jardin et de la porte, et enfin de l'imitation de Marie. Cette méthode entraîne peut-être certaine redites, mais elle a l'avantage de respecter les cadres mêmes de la pensée d'Ambroise sans lui donner une trop grande rigidité. L'ensemble donne une bonne idée des conceptions de saint Ambroise. Faisons cependant une réserve pour l'assimilation de la virginité au martyre (p. 23). On n'attribue cette idée à Ambroise que par un raisonnement nullement convaincant. Du point de vue littéraire, il convient de signaler la note 14 de l'introduction (dans le second fascicule, sans pagination). La péricope 14-23 du *De virginitate* est une interpolation qui coupe une phrase

en deux. Dans *Avignon 276*, cette section est précédée du titre : *Sermo pulcher sancti Ambrosii de resurrectione*. L'authenticité de ce sermon est une autre question ; mais il est évident qu'il faut supprimer cette interpolation du traité ambrosien. Souhaitons que M. d'I. reprenne le sujet en étudiant les sources de la pensée de saint Ambroise. B. B.

Ve s. **1658.** F. CAVALLERA S. J. *La patrie de saint Jérôme.* — Bull. Littér. ecclés. 47 (1946) 60-63.

Défend contre dom G. Morin (dans *Nova et vetera* 16, 1941, p. 159-167) la localisation de Stridon entre Aquilée et Haemona. B. B.

1659. CH.-H. NODET. *Position de saint Jérôme en face des problèmes sexuels.* — Mystique et continence (voir *Bull.* VI, n° 1646) 308-356.

Le titre de cette curieuse analyse est un peu trompeur. L'auteur ne cherche pas tant à préciser la position théorique de l'adversaire d'Helvidius qu'à en dégager ce que fut l'affectivité de Jérôme lui-même. Tous les textes utiles sont soigneusement relevés et cités (p. 314-331). Ce répertoire est l'appoint de ce travail à l'objet de notre *Bulletin*. M. N. en déduit ensuite tout le comportement psychique du violent polémiste. Cette partie de l'étude est d'ordre médical, et l'on peut se demander si les indications relevées dans l'œuvre littéraire de Jérôme offrent une base suffisamment solide à la construction édifiée sur elle. B. C.

1660. G. JOUASSARD. *La personnalité d'Helvidius.* — Mélanges J. Saunier (voir *Bull.* VI, n° 1644) 139-156.

M. J. n'entreprend pas de laver Helvidius du reproche d'hétérodoxie, mais simplement de donner du personnage une image plus exacte que celle qui a été dessinée par Jérôme. Cependant c'est à celui-ci qu'il faut recourir, puisque nous ne connaissons guère Helvidius que par lui. La réponse de Jérôme permet de reconstituer les grandes lignes de l'œuvre de son adversaire, et l'on constate qu'elle était bien charpentée. D'autre part les intentions d'Helvidius n'étaient pas aussi noires que celles qui lui sont prêtées par saint Jérôme. Il n'avait pas l'intention d'attaquer un dogme admis par tous, mais il poursuivait un but d'édification. Sans doute, mais n'est-ce pas le cas de la plupart des hérétiques ? B. B.

1661. H.-I. MARROU. *Saint Augustin et la fin de la culture antique. « Retractatio »* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 145bis). — Paris, E. de Boccard, 1949 ; in 8, p. 623-713. Fr. 300.

Le courageux opuscule de M. M. est, pour la seconde partie surtout, plus qu'une mise au point (voir *Bull.* III, n° 726). Après M. P. Courcelle, il insiste d'abord sur la crédibilité du récit que donne Augustin de sa conversion (p. 623-628), puis sur sa connaissance du grec (p. 628-637) ; ses pages (638-646) sur les rapports de la science et de la sagesse sont plus profondes ; il y ajoute quelques notes sur le problème des sens spirituels de l'Écriture (p. 646-651) et sur la langue d'Augustin (p. 653-657). La seconde partie est une revision très attentive des jugements émis par M. M. touchant le caractère « décadent » de la culture d'Augustin. C'est à la faveur de ses recherches sur l'*Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (voir *Bull.* VI, n° 283) qu'il a été amené à pénétrer plus profondément au cœur

du problème de l'apport chrétien à la culture et à la langue, et de l'originalité littéraire d'Augustin, souvent plus souple et plus moderne que ses maîtres, et moins rivé aux canons classiques. Les quelque 30 pages que consacre l'auteur à cette partie de sa *Retractatio* constituent un appoint positif considérable à l'histoire littéraire de la culture, à cette époque assez justement qualifiée par les Allemands de « Spätantike ». B. C.

1662. W. von Loevenich. *Menschsein und Christsein bei Augustin, Luther und Jacob Burckhardt.* — Gütersloh, C. Bertelsmann, 1948 ; in 12, 131 p. Mk. 4.

Recueil un peu factice de trois études dont le point de rencontre est leur commune revendication d'une vue religieuse de l'homme, contre une philosophie plus naturaliste.

La première partie est consacrée à S. Augustin. Comment se fondent en l'unité l'*humanitas* et la *christianitas* ? S. Augustin répond : surtout par l'amour. Augustin, déclare l'auteur, n'a rien d'un systématique ; c'est « existentiellement » qu'il comprend les rapports en nous de l'humain et du divin.

Luther a tenté, contre Érasme, de montrer, dans le *De servo arbitrio*, la nécessité d'une vue religieuse de l'homme.

Sur le plan historique, l'essai de J. Burckhardt d'une histoire laïque et sceptique de l'Église est périmé : on ne peut aujourd'hui dépasser le nihilisme que par une vue théocentrique de l'histoire.

Le thème des deux derniers essais est un peu tendu, tandis que celui du premier jaillit de source. B. C.

1663. G. G. Willis. *Saint Augustine and the Donatist Controversy.* — London, S. P. C. K., 1950 ; in 8, xv-199 p. Sh. 15.

L'auteur de ce bon ouvrage s'était déjà appliqué à l'étude des œuvres de S. Augustin : il consacrait, en 1939, aux traités sur le mariage sa thèse doctorale inédite. La lutte infatigable de l'évêque d'Hippone contre le donatisme met en cause de plus graves problèmes. En l'exposant M. W. insiste sur ses trois objectifs principaux : nature de l'Église, ses rapports avec l'État, théologie sacramentaire. Ces trois points sont abordés après une revue de l'histoire du donatisme avant S. Augustin et au cours de son ministère.

Touchant la théologie de l'Église elle-même. M. W. constate qu'une théorie rigide de l'Église visible, venue de S. Irénée, soutenue âprement par S. Cyprien et maintenue par S. Optat, s'assouplit chez Augustin : une importance plus grande est reconnue à l'Église invisible. Ceci sous la pression des circonstances et du souci passionné du grand évêque pour l'unité dans la charité, bien suprême de l'Église du Christ. La formule « la charité est plus grande que la vérité » (p. 174) ne me paraît cependant pas heureuse.

Le problème de l'Église et de l'État est moins général : il s'agit, en fait, de la licéité de la coercition en matière de croyance. Forcé par les circonstances et par ses collègues, Augustin a demandé après 411 l'intervention du pouvoir séculier contre les donatistes. En soi le principe est indéfendable, mais les circonstances expliquent qu'on y ait eu recours : les donatistes avaient des procédés d'extrême violence contraires à l'ordre public. Cette partie est traitée avec beaucoup de finesse par l'auteur, qui montre la survivance des principes augustiniens chez les théologiens anglicans.

L'importante contribution d'Augustin à la théologie des sacrements et de leur

validité, même s'ils ont été conférés dans l'hérésie, a été maintes fois étudiées et M. W. n'ajoute rien d'essentiel à ce que l'on savait. Son mérite est d'avoir recherché la pensée d'Augustin dans ses œuvres pastorales aussi bien que dans ses traités, s'appliquant aussi à montrer la survivance de ses principes dans la théologie anglicane.

Çà et là quelques faiblesses sont à signaler, notamment dans l'excursus sur la pensée de S. Cyprien : les travaux de J. Chapman et de M. Bévenot sont vus de très haut et de très loin. La bibliographie omet l'édition critique du *Psalmus contra partem Donati* publiée par dom C. Lambot dans *Revue bénéd.* 47 (1935) 312-330. B. C.

1664. M. Meslin. *Sainteté et mariage au cours de la seconde querelle pélagienne. Saint Augustin et Julien d'Éclane.* — Mystique et continence (voir *Bull.* VI, nº 1646) 293-307.

Brève communication, mais non sans intérêt, ni même sans profondeur. Julien d'Éclane, niant le péché originel, n'admet rien de blâmable dans la sensualité et prêche seulement la modération. Le pessimisme foncier d'Augustin l'oblige à rechercher plus subtilement la justification et le bien du mariage, mais il réussit aussi à placer beaucoup plus haut l'idéal des époux : le mariage chrétien arrive à « réaliser, en union de plus en plus complète avec Dieu, dont il est le symbole de l'attachement qu'il porte à son Église, un état de vie tout à fait compatible avec la sainteté » (p. 294). Entre l'idéal d'Augustin et celui de Julien, il y avait toute la différence entre le renoncement et la simple sagesse. B. C.

1665. F. van der Meer. *Augustinus der Seelsorger.* Leben und Wirken eines Kirchenvaters. — Köln, J. Bachem, 1950 ; in 8, 785 p.

Traduction allemande de l'ouvrage néerlandais recensé *Bull.* VI, nº 104.

1666. A. Sage. *La doctrine et le culte de Marie dans la famille augustinienne.* — Maria, Études sous la direction de H. du Manoir S. J., t. II (Paris, G. Beauchesne, 1952 ; in 8, 1007 p.) 679-712.

Cet article traite de saint Augustin, des Victorins, des Ermites de Saint-Augustin aux XIVe-XVe siècles et à l'époque moderne, et enfin des Augustins de l'Assomption contemporains. C'est dire que ces pages ne correspondent que partiellement au cadre chronologique de ce *Bulletin* et ne peuvent entreprendre un examen détaillé de leur objet. En ce qui regarde saint Augustin, l'auteur n'a pas voulu, semble-t-il, renouveler ce qu'on peut trouver dans P. Friedrich, *Die Mariologie des hl. Augustinus* (Cologne, 1907), ou en quelques autres travaux parus depuis. Son travail paraît plus original en ce qui regarde les Victorins et les Ermites de Saint-Augustin, dont les doctrines mariologiques n'ont jamais fait l'objet que d'études de détail. On remerciera le P. S. d'avoir rassemblé et parfois complété ces données éparses. F. V.

1667. A. Sillem O. S. B. *A New Study of John Cassian.* — Downside Review 69 (1951) 333-347.

Analyse du récent livre de M. O. Chadwick (voir *Bull.* VI, nº 1022). Dom S. se montre, à juste titre, fort élogieux, tout en formulant quelques critiques au sujet de l'interprétation de la doctrine spirituelle de Cassien. M. C.

1668. C. Torres Rodríguez. *Los siete libros de la Historia contra los paganos, de Paulo Orosio.* — Cuadernos de Estudios gallegos 3 (1948) 23-48.

M. T., qui prépare une traduction castillane des *Historiarum adversus paganos libri septem*, réunit ici les plus solides résultats des derniers travaux sur la vie et les œuvres d'Orose : sa naissance dans la province de Galice, vraisemblablement à Braga, dans la dernière décade du IVe siècle, ses rapports avec S. Augustin et S. Jérôme, ses polémiques contre le priscillianisme et le pélagianisme, sa conception universaliste de l'histoire. M. T. insiste sur la place essentielle que tient dans cette dernière la doctrine de la providence, moins profonde sans doute que chez Augustin, mais plus concrète et plus systématique. Le pessimisme d'Orose trouvera des échos à travers tout le moyen âge. H. B.

1669. N. M. Haring. *The Character and Range of the Influence of St. Cyril of Alexandria on Latin Theology (430-1260).* — Mediaeval Studies 12 (1950) 1-19.

M. H. étudie l'influence de Cyrille depuis l'envoi du diacre Posidonius à Rome en 430 jusqu'à saint Thomas. On trouvera d'utiles précisions sur les traduction et leur usage, notamment à propos de saint Léon (p. 4-5). L'influence de Cyrille, qui atteint son point culminant à la période carolingienne avec Alcuin, subit une éclipse jusqu'à saint Thomas. Avant cette époque d'ailleurs les Latins n'ont guère consulté que les œuvres contenues dans les recueils conciliaires. C'est saint Thomas qui, vers 1260, inaugure l'étude des Pères grecs. B. B.

1670. A. Oepke. *Ein bisher unbeachtetes Zitat aus dem fünften Buche Esra.* — Zeitschr. neutestamentl. Wissensch. 42 (1949) 158-172.

Le traité pseudo-augustinien *De altercatione Ecclesiae et Synagogae* contient une citation attribuée à Esdras. Il s'agit en fait d'un extrait du Ve livre d'Esdras placé, dans la Vulgate, comme chapitres 1 et 2 de *IV Esdras*. On trouve la citation *IV Esdr.* 1,25. On pourrait essayer de déterminer un *terminus ante quem* pour la composition de *V Esdr.* si l'on pouvait fixer la date de l'*Altercatio*. Mais M. O. arrive à la conclusion que ce traité est du XIe siècle, et nous avons des citations beaucoup plus anciennes de *V Esdr.* La conclusion de M. O. est-elle bien certaine ? Elle se base sur le fait que la peine qui consiste à promener une femme adultère sur un âne n'apparaît nulle part dans le droit romain et qu'elle ne fait son apparition en Occident qu'au XIe siècle. L'argument me paraît sans valeur. Rien n'indique qu'il s'agisse d'une peine infligée par le droit. L'usage est d'ailleurs attesté en Orient et en Afrique (voir p. 163, n. 16), où régnait aussi le droit romain Il s'agit probablement d'une coutume populaire. D'autre part le texte biblique pose un problème que M. O. résout trop rapidement. Il constate la prédominance de l'ancienne latine sur la vulgate, mais l'explique par la survivance des anciennes versions. Cette solution ne sera admise, je pense, par aucun spécialiste des versions latines. Les influences de l'ancienne latine sont sporadiques et se sont exercées sur la vulgate elle-même ; mais nulle part on ne trouverait un écrivain qui, au XIe siècle, citerait normalement différents livres de la Bible d'après un texte vieux-latin. M. O. s'est servi de l'édition bénédictine, ce qui l'a empêché de repérer une autre citation du même apocryphe dans l'*Altercatio*. Les anciennes éditions depuis Érasme avaient une suite qui est imprimée en note dans PL 42, 1139-1140. On peut y lire (c. 1139) *IV Esdr.* 2,2 : *Ite filii quia vidua sum et dere-*

licta ; Educavi vos cum laetitia, amisi vos cum luctu et tristitia. Cette fin du traité me paraît bien authentique. S'il n'est pas possible de fixer exactement sa date, on doit du moins écarter résolument celle proposée par M. O. L'étude de la langue conduirait, je crois, à une conclusion analogue à celle qu'on peut tirer des citations bibliques. Tout d'ailleurs dans le texte suppose la survivance de l'empire romain. Il y a un ensemble de faits qui tend à faire croire que M. O. s'est trompé de cinq ou six siècles. B. B.

VIe s. **1671.** H. G. J. BECK. *The Pastoral Care of Souls in South-East France During the Sixth Century* (Analecta Gregoriana, 51). — Romae, Pont. Universitas Gregoriana, 1950 ; in 8, LXXII-414 p.

Ce volume est considérable, tant par la masse de ses renseignements contrôlés que par les qualités solides de son auteur. Après une introduction, cinquante pages de bibliographie comprenant un relevé critique des sources, édifient le lecteur sur la conscience scientifique qui a présidé aux recherches. M. B. s'est rendu sur place pour inspecter les dépôts littéraires du sud-est de la Gaule, l'objectif qu'il s'était assigné étant de fournir un état du ministère pastoral en ces régions au VIe siècle.

La première partie nous renseigne sur les pasteurs eux-mêmes, évêques et clergé inférieur : leur recrutement, leur origine, leur nombre, leurs mœurs, les rites de l'ordination, etc. L'exercice de la charge pastorale est étudié ensuite : actes du culte, autres activités spirituelles, œuvres de bienfaisance.

Il n'est pas un point de ce vaste programme qui n'ait été fouillé et critiquement traité, avec une exceptionnelle richesse de documentation sobrement présentée. Je ne puis songer à tout énumérer. Quelques exemples empruntés à la section de la messe et des sacrements permettront d'apprécier l'auteur et son ouvrage.

L'*Expositio* de la messe par le Pseudo-Germain mentionne le Trisagion initial, mais M. B. déduit d'un texte d'Avit ignoré de E. Bishop (p. 138) que ce rite était alors en Gaule d'institution récente. Avec raison est rejetée l'interprétation commune du décret du concile de Mâcon (585) relatif à l'offrande à faire par les fidèles : elle ne se faisait pas, dit M. B., au cours de la messe elle-même. Une enquête sérieuse sur la pratique de la communion révèle que très rare était alors la communion des laïcs (p. 151). C'est là une régression notable par rapport au siècle précédent, due peut-être en partie aux conditions excessives imposées par les pasteurs à la réception du sacrement (p. 152). Au sujet du baptême, les sources laissent deviner que l'on baptisait alors assez tardivement les enfants (p. 162) et permettent de reconnaître d'intéressantes traces du catéchuménat, soigneusement relevées par l'auteur (p. 169-174). A la solution des problèmes que soulève l'administration de la pénitence, M. B. apporte des données nouvelles qu'il croit devoir interpréter comme révélatrices d'une forme naissante de pénitence privée (p. 207-222). Trois cas sont analysés : celui de Vincomalus (p. 208) déjà connu et deux autres, inaperçus jusqu'ici : le premier est rapporté par Desiderius de Vienne (p. 210), l'autre dans la *Vita secunda* de S. Siffredus (p. 211). L'analyse des textes de S. Césaire (p. 216) conclut, elle aussi, à l'existence d'une porte de sortie de la rigoureuse pénitence publique. Ces données et les remarques qu'elles suggèrent à M. B. sont assez pertinentes pour prendre place parmi les documents utiles à l'étude de l'épineux problème. Enfin le dernier chapitre, sur la bienfaisance, apporte son appoint à l'histoire des conditions sociales de la Gaule mérovingienne. B. C.

1672. CASSIODORUS SENATOR. *An Introduction to Divine and Human*

Readings. Translated with an Introduction and Notes by L. W. Jones (Records of Civilization, 40). — New York, Columbia University Press, 1946 ; in 8, xvii-233 p. Dl. 3.

Cette traduction des *Institutiones* de Cassiodore est basée, comme il se devait, sur l'édition critique de R. A. B. Mynors (voir *Bull.* III, nº 361). Elle rendra service à ceux qui ne sont pas familiarisés avec le latin, souvent embrouillé, de Cassiodore et dont M. J. connaît bien les particularités (voir *Bull.* V, nº 868). Mais, à notre avis, c'est surtout l'introduction (p. 1-64) qui est précieuse. M. J. y retrace la carrière et l'activité littéraire de Cassiodore. Cette notice est remarquablement riche et une des meilleures que nous possédions. Nous ne sommes pas toujours d'accord pour les détails (cf. *Bull.* VI, nº 1068), mais le mystérieux Cassiodore est loin d'avoir livré tous ses secrets. M. J. souligne surtout l'œuvre monastique du fondateur du Vivarium. Il consacre quelques pages (p. 42-47) à l'histoire de ce monastère et de sa bibliothèque, qui sont à compléter et, partiellement, à revoir à la lumière des travaux de M. P. Courcelle (voir *Bull.* V, nº 263 ; cf. cependant VI, nº 1068). Le ch. V est consacré à l'influence de Cassiodore sur le moyen âge ; M. J. s'est occupé du même sujet dans deux articles de *Speculum* (voir *Bull.* VI, nos 1673-1674). M. C.

1673. L. W. Jones. *The Influence of Cassiodorus on Mediaeval Culture.* — Speculum 20 (1945) 433-442.

1674. L. W. Jones. *Further Notes Concerning Cassiodorus' Influence on Mediaeval Culture.* — Speculum 22 (1947) 254-256.

Dans le premier de ces deux articles, M. J. cite bon nombre d'auteurs du moyen âge qui nomment Cassiodore ou utilisent l'un ou l'autre de ses écrits. Ce travail a été repris, moyennant quelques changements, dans l'*Introduction* de M. J. (voir *Bull.* VI, nº 1672).

Le deuxième article apporte quelques corrections et compléments de détail à cet exposé. M. C.

1675. F. Masai. *Les antécédents de Cluny. La Règle du Maître à Moûtiers-Saint-Jean.* — A Cluny. Congrès scientifique. Fêtes et cérémonies liturgiques en l'honneur des saints Abbés Odon et Odilon, 9-11 juillet 1949. Travaux du Congrès. Art, histoire, liturgie. Publiés par la Société des Amis de Cluny (Dijon, Bernigaud & Privat, 1950 ; in 8, 342 p.) 192-202.

L'abbaye de Moûtiers-Saint-Jean a été fondée par un abbé Jean († 545) dont il reste une *Vita* écrite par le moine Jonas de Bobbio vers le milieu du VIIe siècle. Cette *Vita*, assez tardive, déclare, au chapitre 5, que la règle adoptée par Jean était celle d'un *beatus Macharius*. De quelle règle s'agit-il ? De celle conservée sous ce nom dans le *Codex regularum* (PL 103, 447) ? Ceci paraît peu vraisemblable, vu la brièveté qui fait de celle-ci un évident résumé d'un document plus détaillé. M. M., qui accorde foi au témoignage de Jonas, estime que cette règle n'a pu être que la *Regula sanctorum Patrum Serapionis, Macarii, Paphnutii et alterius Macarii*, dont un exemplaire est conservé dans *Paris Nat. lat. 12205*. Mais on sait que dans ce ms. cette règle est suivie immédiatement du texte de la *Regula Magistri*. M. M. s'efforce d'établir que la règle des quatre Pères a parfois reçu en effet le nom de *Regula Macarii*, et que la *Regula Magistri* ne faisait qu'un avec cette *Regula Macarii*. Tout ceci étant admis, la règle de Moûtiers-

Saint-Jean, avant 545 (et non nécessairement à la fin du Ve siècle, comme l'interprète tendancieusement M. M., p. 197), serait celle du Maître. On le voit, dans l'état des documents, ces conclusions supposent que plusieurs conjectures à la fois correspondent à la réalité, et elles paraissent de ce fait très fragiles. En mettant les choses au mieux, si les inductions de M. M. sont sûres, on admettra que la *Regula Magistri* peut avoir existé dans la première moitié du VIe siècle. Mais on doutera très sérieusement que cette *Regula* soit pour autant antérieure à la *Regula Benedicti*. F. V.

1676. G. Cremaschi. *Testi classici medievali e umanistici in un codice miscellaneo della Biblioteca comunale di Bergamo.* — Aevum 26 (1952) 276-279.

Description détaillée de *Bergame Bibl. civica Σ. 6.39*, recueil composé au XVe siècle, mais dont certaines parties remontent au XIVe. A côté d'extraits de Cicéron, Ovide, Juvénal, Sénèque (dont certains accompagnés de commentaires anonymes), signalons le *Liber de IV virtutibus* de Martin de Braga, des propositions philosophiques et théologiques, des discours académiques anonymes, dont plusieurs sur l'Écriture sainte et l'eucharistie. H. B.

1677. J. Madoz S. I. *Martín de Braga.* En el XIV centenario de su advenimiento a la Península (550-1950). — Estudios eclesiást. 25 (1951) 219-242.

Après avoir examiné les quelques témoignages anciens qui parlent de la vie et de l'œuvre de Martin de Braga, le P. M. analyse et caractérise les écrits, notamment la *Formula vitae honestae*, les petits traités *De ira*, *Pro repellenda iactantia*, *De superbia*, *Exhortatio humilitatis*, les *Aegyptiorum Patrum sententiae*, l'*Epistola de trina mersione*, le *De correctione rusticorum*. Chemin faisant, il rappelle quelques fausses attributions, ce qui l'amène à préciser, sur certains points, la tradition littéraire du *Quicumque*. M. C.

1678. J. Madoz S. I. *Una nueva recensión del « De correctione rusticorum » de Martín de Braga.* — Estudios eclesiást. 19 (1945) 335-353.

Le P. M. signale un nouveau manuscrit du *De correctione rusticorum* : *Barcelone Arch. Cor. Arag. S. Cugat 22*, du XIe siècle. Le texte, qui diffère notablement de l'édition de C. P. Caspari (1883), est donné p. 344-353 avec les variantes de cette dernière. M. C.

VIIe s. **1679.** J. Madoz S. I. *Nuevas fuentes de los « Versus Isidori ».* — Estudios eclesiást. 21 (1947) 217-223.

Les rapports littéraires entre les *Versus Isidori* et le poète Martial confirment l'authenticité isidorienne, ainsi que l'unité de la pièce. M. C.

1680. J. Madoz S. I. *Una cita interesante de la carta de Braulio a Fructuoso en el siglo XIII.* — Estudios eclesiást. 20 (1946) 435-436.

A part celles adressées à saint Isidore, les lettres de Braulio de Saragosse n'ont guère eu d'échos littéraires dans les siècles postérieurs. Le P. M. relève cependant une citation de l'*Epist. 44 ad Fructuosum* (éd. J. Madoz, p. 204-205) dans une *Istoria sancti Thuribii* du XIIIe siècle, éditée par le P. B. de Gaiffier (*Anal. Bolland.* 59, 1941, p. 46). M. C.

1681. J. Madoz S. I. *San Julian de Toledo.* — Estudios eclesiást. 26 (1952) 39-69.

Julien de Tolède est un des dignes héritiers de saint Isidore de Séville, tant par la variété que par la valeur de ses écrits. Le P. M. fixe les quelques dates importantes de sa biographie, puis étudie brièvement ses œuvres, en s'arrêtant plus spécialement au *Liber de sextae aetatis comprobatione*, à l'*Apologeticum fidei*, au *Liber prognosticorum futuri saeculi* et au *Liber de contrariis* ou *Anticimenon*. Il rejette l'authenticité du petit *Tractatus* attribué à Julien par dom G. Morin en 1907 (*Revue bénéd.* 24, 1907, p. 407-411), et y reconnaîtrait volontiers la main de Tuseredo. Pour finir, le P. M. souligne le rôle de Julien dans l'élaboration de la liturgie espagnole et note qu'à son époque, l'Église de Tolède devait disposer d'une riche bibliothèque. M. C.

1682. J. Gajard O. S. B. *Notre-Dame et l'art grégorien.* — Maria, II (voir *Bull.* VI n° 1666) 341-382.

Nous signalons ici cet article, qui regarde plutôt l'analyse musicale des pièces du graduel et de l'antiphonaire destinées aux fêtes de Marie, en raison des notations de dom G., à vrai dire toujours brèves, sur l'origine de ces pièces et du culte marial. Ces origines se situent dans la plupart des cas au moyen âge. F. V.

1683. B. Smalley. *The Study of the Bible in the Middle Ages.* Second Edition. — Oxford, B. Blackwell, 1952 ; in 8, xxii-406 p. Sh. 37.6. IXe s.

Nous avons présenté jadis la première édition de cet ouvrage (*Bull.* V, n° 157). Presque en même temps paraissait en France l'*Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au moyen âge* du P. C. Spicq (*Bull.* V, n° 412). On aurait pu croire que ces deux livres feraient double emploi. En fait il n'en est rien : ils procèdent de méthodes et de points de vue totalement différents. Mlle S. note avec humour : « Fr Spicq is a professional theologian and an amateur historian, while I am a professional historian and no theologian at all » (p. XIV). Mlle S. est restée fidèle à sa méthode et son ouvrage a gardé sa physionomie propre. Il ne s'agit pas de faire un inventaire complet de l'exégèse du moyen âge, mais de dessiner les courants principaux et d'analyser les méthodes. Cependant, si l'ouvrage est resté substantiellement le même, il s'est considérablement enrichi, beaucoup plus qu'un coup d'œil rapide ne le laisserait soupçonner. L'ordonnance des chapitres est la même que dans la première édition. Tout au plus remarque-t-on un paragraphe nouveau consacré à Herbert de Bosham (p. 186-195) et des remaniements importants au dernier chapitre, qui traite de l'exégèse chez les Mendiants. Mais les modifications ne se bornent pas à ces parties ; c'est tout au long du livre que nous rencontrons des notations nouvelles et l'indication de sources manuscrites inconnues de la première édition. Puisqu'il est impossible de tout noter, signalons les pages consacrées à la *Glossa ordinaria*, qui ont été enrichies et précisées d'après les derniers travaux parus. La légende qui attribue cette œuvre à Walafrid Strabon a la vie dure, puisqu'en 1948 un éminent historien de la théologie lui faisait encore une place. Il faudra bien cependant qu'on se rende à l'évidence. Signalons aussi la note consacrée au commentaire d'Anselme de Laon sur les psaumes (p. 67, n. 2). Mlle S. estime que les objections soulevées contre l'authenticité ne sont pas suffisantes pour ébranler les arguments de dom A. Wilmart, et je me range à son avis.

Il est rare qu'un ouvrage de ce genre doive être réimprimé après dix ans.

Cela montre l'intérêt qu'on attache aujourd'hui à l'exégèse médiévale. Que cette nouvelle édition ait pu s'enrichir de nouvelles découvertes, cela montre aussi le travail intense qui se fait dans ce domaine. Mlle S. est elle-même un des meilleurs ouvriers de cette œuvre. Souhaitons lui de continuer avec la même ardeur et le même enthousiasme. B. B.

1684. J. MADOZ S. I. *La respuesta de Esperaindeo a la consulta de Alvaro de Córdoba.* — Estudios eclesiást. 18 (1944) 289-305.

Les lettres VII et VIII du recueil d'Alvarus font écho à une hérésie trinitaire et christologique sévissant à Cordoue vers le milieu du IXe siècle. Le P. M. analyse les descriptions d'Alvarus (*Ep. VII*) et la réfutation d'Esperaindeo. Cette dernière est annoncée dans l'*Ep. VIII* du recueil, mais l'exposé proprement dit apparaît dans un petit traité séparé, peu remarqué jusqu'ici, et que nous a conservé le seul manuscrit *Léon Arch. Capit. 22*. Cet exposé comprend, d'une part, un long symbole qui n'est autre que le Pseudo-Vigile (*De trinitate*, 8), remanié et adapté, d'autre part, la réfutation proprement dite. Notons que depuis la publication de cet article, le P. M. a donné un texte critique des lettres d'Alvarus (voir *Bull.* V, no 892). Le petit traité d'Esperaindeo s'y trouve joint à la lettre VIII, et le présent article est presque entièrement incorporé à la préface. M. C.

1685. S. BONANO C. M. F. *The Divine Maternity and the Eucharistic Body in the Doctrine of Paschasius Radbertus.* — Ephem. mariologicae 1 (1951) 379-394.

Dans cet article, le P. B. groupe les enseignements de Paschase Radbert sur la Vierge, tels qu'on les trouve dans le *De partu Virginis*, dans le petit traité *Cogitis me* et, surtout, dans le *Liber de corpore et sanguine Domini*. De ce dernier, le P. B croit pouvoir dégager une doctrine sur le rôle de Marie comme mère du « Christ eucharistique », mais ses commentaires à cet égard, — il en convient lui-même, — relèvent du procédé déductif. M. C.

XIe s. **1686.** M. BERNARDS. *Nudus nudum Christum sequi.* — Wissenschaft u. Weisheit 14 (1951) 148-151.

M. B. signale cette expression dans nombre d'auteurs ascétiques et mystiques des XIe-XIIIe siècles, pour désigner le détachement et la pauvreté nécessaires au chrétien. La formule toutefois remonte aux Pères de l'Église (tels Jérôme, Grégoire le Grand) et est spécialement courante dans la mystique franciscaine du moyen âge. O. L.

1687. S. GONZÁLEZ S. I. *Un eco de los Padres españoles en el siglo XI.* — Estudios eclesiást. 18 (1944) 361-373.

Le P. G. relève les citations de Pères espagnols qui figurent dans le *Decretum* de Burchard de Worms. Les plus importantes proviennent de Bachiarius (sous le nom de saint Jean Chrysostome), de saint Isidore et du concile d'Elvire. M. C.

1688. C. E. SHEEDY. *The Eucharistic Controversy of the Eleventh Century Against the Background of Pre-Scholastic Theology.* A Dissertation (Catholic University of America, Studies in Sacred Theology, Series

II, 4). — Washington, Catholic University of America Press, 1947 ; in 8, XI-138 p. Dl. 1.50.

Après deux chapitres assez généraux sur l'étude de la dialectique et sur les rapports entre la *ratio* et l'*auctoritas* durant le haut moyen âge, le P. S. examine la théologie bérengarienne sous ses trois angles principaux : le rôle de la raison ; la conversion substantielle ; la présence réelle. La doctrine de Bérenger est analysée, puis comparée avec celle des contradicteurs contemporains. Le P. S. estime que si Bérenger, à l'encontre des théologiens de son temps, a trop exalté la dialectique, nié la transsubstantiation et réduit la présence réelle à celle d'un symbole, c'est avant tout parce que sa pensée philosophique n'était pas au point. A cet égard, il nous semble que le P. S. attache trop d'importance à l'appareil dialectique des théologiens du XIe siècle et qu'il interprète trop leur doctrine à la lumière de la philosophie thomiste. M. C.

1689. J. HENNIG. *The MSS. Sources of Early Scholastic Theology.* — Scriptorium 4 (1950) 309-313. XIIe s.

Le malheur des temps n'avait pas permis à Mgr A. Landgraf de publier la liste des très nombreux mss cités dans son *Einführung in die Geschichte der theologischen Literatur der Frühscholastik* (cf. *Bull.* V, no 1385). Plus d'un médiéviste en avait dressé une pour son usage personnel. M. H. en publie une à l'intention de tous. On lui en saura gré.

1690. M.-D. CHENU O. P. *Naturalisme et théologie au XIIe siècle.* — Rech. Science relig. 7 (1950) 5-21.

Ce ne sont pas seulement les genres littéraires du XIIe siècle qui ont pénétré la science théologique du XIIIe (cf. *Bull.* VI, nos 162, 1691, 1748), c'en est aussi l'esprit qui s'y est transmis. Le P. Ch. insiste ici sur son esprit « naturaliste ». Certes le XIIe siècle, selon la tradition augustinienne, a professé avec saint Bernard un certain mépris du monde ; mais parallèlement il a cultivé l'idée de l'homme, *microcosmus*, communiant par tout son être au *megacosmus* qu'est la création entière. De là le *De motu cordis* d'Alfred de Sareshel, le *Microcosmus* de Geoffroy de Saint-Victor, le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckham, le *De planctu naturae* et l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, et autres productions où l'on chante les harmonies de la nature. O. L.

1691. M.-D. CHENU O. P. *Théologie symbolique et exégèse scolastique aux XIIe-XIIIe siècles.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, no 1319) II, 509-526.

Depuis longtemps, le P. Ch. s'attache à suivre l'évolution au moyen âge du concept de théologie considérée comme science (cf. *Bull.* VI, no 1137). La systématisation opérée au XIIIe siècle a été préparée par des écrits d'un autre genre que les Commentaires des Sentences, les Sommes de théologie et les questions disputées. Le sagace historien insiste ici sur deux genres littéraires qui ont fleuri au XIIe siècle. D'abord, les *allegoriae*, qui sont déjà des traités scolaires, plus charpentés que les écrits d'édification, telles les *Allegoriae* de Richard de Saint-Victor, le *De triplici tabernaculo* d'Adam Scot, et les *Allegoriae super tabernaculum Moysi* de Pierre de Poitiers. Ensuite, les *distinctiones* où sont classés, souvent par ordre alphabétique, les mots de la Bible, envisagés dans leur sens

littéral, tropologique, allégorique, anagogique ; telle la *Summa quae dicitur Abel* de Pierre le Chantre, les *Distinctiones* d'Alain de Lille ; genre littéraire qui persista au XIIIe siècle. Ces deux classes d'écrits vont entrer dans la constitution progressive de la *doctrina sacra*, qui se base sur les textes bibliques mais s'édifie grâce à la méthode allégorique. Les deux grands théoriciens de cette méthode furent Hugues de Saint-Victor et saint Bonaventure. Cette mentalité théologique persista jusque dans les écrits les plus systématisés ; le P. Ch. évoque à cet égard la très longue q. 102 de la *I^a^ II^ae^* de saint Thomas relative aux préceptes liturgiques de l'ancienne loi. O. L.

1692. G. Cohen. *La sainte Vierge dans la littérature française du moyen âge.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, n° 1666) 17-46.

En des pages où l'émotion se mêle à une érudition du meilleur aloi, M. C. évoque les témoignages de la piété et de la doctrine mariale du XIIe au XVe siècle : l'introduction du vocable « Notre Dame » ; les poèmes élaborés sous l'influence de l'esprit courtois (Les *Miracles* du moine Gauthier de Coincy, *Le miracle de la sainte chandelle d'Arras*, *Le jongleur de Notre Dame*) ; enfin les « mystères » de style liturgique ou semi-liturgique (*Le miracle de Théophile* de Rutebeuf, de la seconde moitié du XIIIe siècle, *L'Ave Maria* de Rutebeuf, et *Les neuf joies de Notre Dame* ; les premiers « mystères » de la nativité, les miracles de Marie, son intervention dans la passion). O. L.

1693. Y. Gourdel O. Carth. *Le culte de la très sainte Vierge dans l'Ordre des chartreux.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, n° 1666) 625-678.

Dom G. s'attache, non à la doctrine mariale, mais au culte de la sainte Vierge tel qu'il fut pratiqué dès les débuts par les chartreux. On trouvera, rassemblées ici, une foule de données sur la liturgie carthusienne (l'office *De beata*, la messe quotidienne en l'honneur de Marie, le samedi consacré à la Vierge, l'*Ave Maria*) et sur la place de Marie dans la vie privée du chartreux, vie intérieure, vie en cellule, vie d'étude. De même les dévotions privées de l'ordre tout entier, accréditées par les chapitres généraux, ou spéciales à certaines maisons. O. L.

1694. I. Riudor S. I. *La Asunción corporal de María a los cielos en los escritores eclesiásticos de la primera mitad del siglo XII.* — Estudios eclesiást. 25 (1951) 343-360.

Le P. R. commence son enquête après saint Anselme et la poursuit jusqu'aux contemporains et disciples immédiats de saint Bernard. Sur 17 auteurs qui traitent le sujet, 10 sont explicitement favorables à l'assomption corporelle de la Vierge (Abélard, Honorius, Richard de Saint-Victor etc.), 4 le sont probablement, 3 le sont peut-être, aucun ne se montre hostile. Quelquefois on indique la raison du privilège : la maternité divine, la virginité, la sainteté, la glorification. Seul Abélard fait usage de l'argument d'autorité. M. C.

1695. I. Riudor S. I. *María Mediadora y Madre del Cristo místico en los escritores eclesiásticos de la primera mitad del siglo XII.* — Estudios eclesiást. 25 (1951) 181-218.

Le P. R. a interrogé 28 auteurs du XIIe siècle, dont la liste figure en appendice. Elle va de Bruno de Segni et Anselme de Laon jusqu'à Adam et Richard de

Saint-Victor. Il envisage successivement la médiation de Marie dans l'origine judaïque et la formation de l'Église primitive, son rôle dans l'Église déjà formée, ainsi que le parallélisme *Maria-Ecclesia*. Puis il étudie les deux principaux moments de la maternité spirituelle de Marie : l'incorporation de l'humanité par l'incarnation, la régénération au Calvaire. M. C.

1696. N. L. Reuviaux O. Praem. *La dévotion à Notre Dame dans l'Ordre de Prémontré.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, nº 1666) 713-720.

Vue d'ensemble sur la place qu'occupe Marie dans l'Ordre de Prémontré depuis ses origines et spécialement dans sa liturgie : office, messe, antiennes mariales quotidiennes et dominicales. O. L.

1697. M. Grabmann. *Aristoteles im zwölften Jahrhundert.* — Mediaeval Studies 12 (1950) 123-162.

En une très riche vue d'ensemble le regretté Mgr G. rappelle les traductions latines d'Aristote en cours au XIIe siècle (celles, les plus nombreuses, de l'*Organon*, celle des *Libri naturales*, de la Physique, de la Métaphysique, de l'Éthique) ; il s'attache à l'usage qu'en ont fait les philosophes et les théologiens du temps, spécialement l'école de Pierre Abélard, de Gilbert de la Porrée et l'école de Chartres. Une attention particulière a été accordée à Pierre Abélard et à Jean de Salisbury. Comme dans la plupart des cas, cette monographie donne en même temps un inventaire, complet ou peu s'en faut, de tout ce que les médiévistes ont publié sur ces matières. O. L.

1698. A. M. Landgraf. *Die Stellungnahme der Frühscholastik zur Frage, ob Christus ein Geschöpf sei.* — Scholastik 25 (1950) 73-96.

Avec son habituel luxe de citations Mgr L. démêle l'écheveau de l'évolution du problème : *utrum Christus fuerit creatura.* Tandis que Hugues de Saint-Victor refuse de l'admettre, la *Summa Sententiarum*, d'accord avec Pierre Abélard, l'accorde, avec toutefois cette précision : en tant qu'homme ; car comme homme le Christ eut un commencement. L'expression fut sans doute reprise par Pierre Lombard ; mais plusieurs théologiens, même au début du XIIIe siècle, n'osèrent adopter cette formule qui semblait refléter le « nihilisme christologique » du Lombard. L'école porrétaine la prôna sans ambages : il ne s'agit évidemment pas de nier par là la divinité du Christ, comme l'avait fait Arius, mais on peut proclamer que le Christ qui est Dieu est cependant créature, quant à son humanité. O. L.

1699. A. M. Landgraf. *Das Verdienst Christi in der Frühscholastik.* — Collectanea francisc. 21 (1951) 5-44, 121-162.

Le thème du mérite chez le Christ a été remué dans tous les sens au XIIe siècle. Mgr L. nous en retrace la sinueuse et quasiment inextricable évolution. C'est Robert Pulleyn qui se demande si le Christ a pu mériter : puisque, dès le début il avait toute perfection, que pouvait-il encore désirer et mériter ? Dans d'autres cercles, on dit que pour mériter il faut être libre de faire le bien et le mal, chose impossible au Christ impeccable. Mais avec Robert de Melun, le commentaire sur saint Paul dans *Paris Arsenal 534*, on répond que cette liberté est une

imperfection ; la vraie liberté est la *libertas a coactione*, celle que Dieu, les anges et les bienheureux ont en partage. En sens tout à fait opposé, certains vont jusqu'à dire que le Christ est le seul être qui ait pu mériter (milieux porrétains), car pour mériter il faut donner du sien ; or, dans l'ordre du bien, tout en l'homme vient de Dieu et, si l'homme mérite, c'est uniquement par suite de son *consortium* avec la divinité. Mais à supposer que le Christ ait pu mériter, pour qui a-t-il pu le faire ? Non pas pour soi, répondent Simon de Tournai, Raoul Ardent et autres porrétains, car il n'avait besoin de rien ; mais il a mérité pour nous en nous délivrant du pouvoir du démon et en nous ouvrant la porte du ciel. L'idée cependant prévaut de plus en plus que le Christ a mérité pour lui-même aussi, telle la glorification de son nom, son immortalité, son impassibilité. D'autres questions se posent : le Christ a-t-il mérité également par tous ses actes ? N'a-t-il pas mérité davantage par sa passion que par sa naissance ? Grosse question, car la quantité du mérite est proportionnée au quantum de la charité ; or celle-ci fut la même dans tous les actes du Christ. Certains cependant font remarquer que l'acte externe peut contribuer aussi au quantum du mérite par la plus grande dignité de son objet, par la plus grande difficulté de sa réalisation, par les souffrances qui lui sont inhérentes. Mais on maintient que tous les actes du Christ sont méritoires, parce que tous sont posés par charité. Avec Guillaume d'Auxerre et Hugues de Saint-Cher on arrive enfin, pour l'ensemble des problèmes, aux solutions qui seront bientôt classiques.

Nous n'avons pu que laisser deviner la complexité des problèmes agités à propos du mérite du Christ, où l'on a pu soupçonner la place de premier plan qu'a occupée, ici encore, l'école porrétaine.

Une menue question. P. 16, n. 33, Godefroid de Poitiers cite *Magister in prioribus sententiis*. Ne serait-ce pas Étienne Langton qu'il cite souvent comme *magister* et qui, on le sait, a traité plus d'un sujet à deux reprises ? O. L.

1700. N. M. Haring S. A. C. *The First Traces of the So-called Cerbanus Translation of St. John Damascene, De fide orthodoxa III, 1-8.* — Mediaeval Studies 12 (1950) 214-216.

M. H. établit que la première utilisation de la traduction de saint Jean Damascène par Cerbanus n'a pas été faite par Pierre Lombard (cf. *Bull.* IV, nº 856), mais bien par Gerhoh de Reichersberg. Celui-ci, en effet, dans sa lettre à Eberhard II, évêque de Bamberg (PL 194, 1067 C-D), cite tout un passage de cette traduction qu'il pense d'ailleurs être un ouvrage de saint Basile. Or cette lettre doit dater de 1146 ou peu après. O. L.

1701. E. M. Buytaert O. F. M. *St. John Damascene, Peter Lombard and Gerhoh of Reichersberg.* — Franciscan Studies 10 (1950) 323-343.

Cette étude très approfondie pivote autour de la traduction du *De orthodoxa fide*, l. III, c. 1-8, de saint Jean Damascène, faite par le moine hongrois Cerbanus et éditée en 1940 par le P. R. L. Szigeti (cf. *Bull.* IV, nº 856) : il s'agit de savoir quand elle fut connue dans les milieux occidentaux. A cet effet, le P. B. confronte successivement Gerhoh de Reichersberg avec Pierre Lombard et avec la traduction susdite de Jean Damascène, et Pierre Lombard avec cette même traduction. Le savant érudit arrive aux conclusions suivantes. Dès 1142-43, Gerhoh connaissait les *Collectanea* de Pierre Lombard sur saint Paul et les citait comme un ouvrage récent ; il est possible que déjà alors le Lombard connaissait la

traduction de Cerbanus. En 1145, Gerhoh connaît certainement celle-ci ; il est d'ailleurs remarquable qu'il ne connaît de saint Jean Damascène que les fragments cités du livre III *De orthodoxa fide*. Quant aux Sentences de Pierre Lombard, une première rédaction doit dater de 1143, employant déjà la dite traduction ; c'est à Rome, entre 1146 et 1157 (le livre des Sentences était certainement achevé en 1158), que le Lombard utilisa, dans sa seconde rédaction, la traduction de Burgundio qui dut être faite entre 1146 et 1153.

Comme on le voit, ces dernières conclusions concernant le Lombard heurtent les positions acquises et susciteront des précisions. Notons au passage que le P. D. Van den Eynde estime que les *Collectanea* du Lombard sont antérieurs à juin 1140 (cf. *Bull.* VI, nº 1435). Indépendamment du P. B., M. N. M. Haring a prouvé que Gerhoh de Reichersberg a connu la traduction de Cerbanus (cf. *Bull.* VI, nº 1700). O. L.

1702. E. M. Buytaert O. F. M. *The Earliest Latin Translation of Damascene's « De orthodoxa fide » III, 1-8.* — Franciscan Studies 11 (1951) nº 3-4, 49-67.

Le P. B., qui s'est spécialement intéressé à la traduction de Cerbanus (cf. *Bull.* VI, nº 1701), est en état de perfectionner le texte édité en 1940 par le P. Szigeti (cf. *Bull.* IV, nº 856). Il nous en présente une nouvelle édition d'après les deux mss bien connus, en tenant compte des citations qui en furent faites par Gerhoh de Reichersberg et son frère Arno (sur ce dernier, voir *Bull.* VI, nº 1727). Cette édition est la bienvenue, vu la difficulté de consulter la précédente. O. L.

1703. F. E. Croydon. *Abbot Laurence of Westminster and Hugh of St. Victor.* — Mediaeval and Renaissance Studies 2 (1950) 169-171.

Quel est ce *Laurentius* qui « reporta » le cours inédit de Hugues de Saint-Victor, dont le P. H. Weisweiler vient encore de souligner l'importance (cf. *Bull.* VI, nº 1705) ? Il s'agit très probablement, estime M. C., du moine Laurent de Saint-Alban, plus tard abbé de Westminster, et resté en relations avec l'abbaye de Saint-Victor. Quant à ce *Mauricius* à qui Laurent adresse la lettre dédicatoire des cours de Hugues, il doit être Maurice de Rievaulx. O. L.

1704. F. L. Battles. *Hugo of Saint-Victor as a Moral Allegorist.* — Church History 18 (1949) 220-240.

M. B. étudie brièvement l'expression allégorique donnée par Hugues de Saint-Victor à certaines de ses doctrines morales et mystiques caractéristiques. C'est le résultat de toute une tradition néoplatonicienne. H. P.

1705. H. Weisweiler S. J. *Zur Einflussphäre der « Vorlesungen » Hugos von St. Viktor.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 527-581.

Le P. W. prépare l'édition du cours inédit de Hugues de Saint-Victor découvert par B. Bischoff (cf. *Bull.* II, nº 1287) et qu'il a déjà prouvé être antérieur au *De sacramentis* du grand victorin (cf. *Bull.* VI, nº 429). Le savant médiéviste en montre ici l'influence sur d'autres écrits du temps. Et d'abord sur les *Sententiae divinitatis*, où l'on trouve une référence à *Hugo* qui se vérifie presque *ad*

litteram dans le cours inédit et non ailleurs chez Hugues. La grande partie de l'étude du P. W. est consacrée aux rapports de ce cours inédit avec l'anonyme *Speculum* qu'on a longtemps attribué à Hugues lui-même. Avec un soin extrême le P. W. confronte d'abord les textes canoniques et liturgiques du *Speculum* avec le *De sacramentis*, de Hugues et les écrits d'Yves de Chartres : les points de contact son indéniables, mais il reste toujours l'une ou l'autre phrase du *Speculum* qui reste inexpliquée et laisse deviner une autre source. Or celle-ci n'est autre que le cours inédit : c'est ce qui ressort à l'évidence de la partie dogmatique du *Speculum* (discussion sur l'eucharistie, la Trinité, les rapports entre la raison et la foi, Dieu et ses attributs, etc.). L'analyse de l'ouvrage authentique de Hugues de Saint-Victor *Praefatiunculae* conduit à la même conclusion. A juste titre le P. W. souligne l'importance de cette découverte : ce cours inédit, source du *De sacramentis* montre que, dès le début, Hugues de Saint-Victor a voulu dépasser les cadres du *trivium* et du *quadrivium* pour constituer un ouvrage strictement théologique, centré sur Dieu. D'où l'importance de l'édition qui s'annonce. O. L.

1706. PH. DELHAYE. *Le dossier anti-matrimonial de l'« Adversus Jovinianum » et son influence sur quelques écrits latins du XIIe siècle.* — Mediaeval Studies 13 (1951) 65-86.

Après avoir exposé la tendance anti-matrimoniale de saint Jérôme dans son *Adversus Iovinianum*, M. D. en décèle l'influence au XIIe siècle, spécialement sur Pierre Abélard et son école, Jean de Salisbury, Gauthier Map, Hugues de Foliet ; chacun d'eux a d'ailleurs sa manière d'exploiter la source commune, tantôt pour en accentuer, tantôt pour en atténuer la rigueur. Mais ce que M. D. souligne avant tout c'est que saint Jérôme a servi de truchement pour introduire dans la conception médiévale du mariage nombre d'idées des philosophes et poètes païens : Théophraste, Épicure, Chrysippe, Dion Chrysostome, Euripide, Juvénal et autres. O. L.

1707. J. T. MUCKLE C. S. B. *Abelard's Letter of Consolation to a Friend (Historia calamitatum).* — Mediaeval Studies 12 (1950) 163-213.

L'*Abaelardi ad amicum suum consolatoria epistola*, dite *Historia calamitatum*, méritait une édition critique. Le P. M. rappelle les éditions existantes, établit fermement l'authenticité de l'écrit, et en édite le texte d'après *Troyes 802, Paris Nat. lat. 2544, 2545, 2923, Paris Nat. nouv. acq. lat. 1873, 13057, Reims 872, Douai 797* et *Oxford Bodl. Add. C. 271.* L'apparat critique est enrichi de notes utiles. O. L.

1708. WILLEM VAN ST. THIERRY'S *Epistel totten Bruederen vanden Berghe Godes.* Ingeleid en van een modern nederlandse vertaling voorzien door J. M. WILLEUMIER-SCHALIJ. — Leiden, E. J. Brill, 1950 ; in 8, XXIV-133 p.

Mme W.-S., après une brève biographie de Guillaume de Saint-Thierry et une analyse plus brève encore de sa célèbre *Épître aux Frères du Mont-Dieu*, décrit le manuscrit où se trouve sa traduction en moyen-néerlandais, sans doute la plus complète qui soit conservée. Il s'agit du ms. *Leiden Univ. 2423*, écrit aux environs de 1470 et provenant, d'après la langue, de la Hollande orientale. L'édition est diplomatique ; elle est accompagnée d'une traduction en néerlan-

dais moderne. Le ms. comporte une lacune, entre les fol. 93^b et 94^a, ce qui correspond à peu près au chapitre 13 du livre I (PL 184, 331-335). F. V.

1709. J.-M. DÉCHANET O. S. B. « *Seneca noster* ». *Des Lettres à Lucilius à la Lettre aux Frères du Mont-Dieu.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 753-766.

En recherchant les sources de la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, dom D. a constaté de nombreux emprunts de Guillaume de Saint-Thierry aux *Lettres à Lucilius* de Sénèque. Il confronte à ce sujet les textes des deux moralistes sur l'ascèse corporelle et l'ascèse spirituelle. Si Guillaume a utilisé si abondamment le penseur païen, c'est qu'il trouvait en lui des aperçus sur la vie morale qu'il lui suffisait de repenser, assez librement d'ailleurs, en chrétien et en moine pour illustrer ses propres conceptions sur la vie intérieure et la vie mystique. Nouveau témoin de l'influence des philosophes classiques sur la morale médiévale avant l'introduction de l'Éthique d'Aristote. O. L.

1710. S. ST. CLAIR MORRISON. *The Bernardine Biographers.* — Irish eccles. Record, Ser. V, 73 (1950) 344-351, 506-515 ; 74 (1950) 40-53.

M. M. présente d'intéressantes notices sur la vie et l'activité littéraire des trois auteurs de la *Vita prima* de saint Bernard : Guillaume de Saint-Thierry qui rédigea le livre I, Arnauld de Bonneval qui écrivit le livre II, Geoffroi d'Auxerre, le secrétaire de saint Bernard, qui revit un premier essai sur la vie du saint pour en constituer les livres III, IV et V de la *Vita prima.* O. L.

1711. O. HERDING. *Bernhard von Clairvaux und die mittelalterliche Welt.* — Geist u. Leben 24 (1951) 106-112.

M. H. souligne en termes heureux l'influence que saint Bernard, moine et mystique, exerça sur les événements politiques de son temps. O. L.

1712. O. SCHAFFNER. *Die « nobilis Deo creatura » des hl. Bernhard von Clairvaux.* — Geist u. Leben 23 (1950) 43-57.

Bonne synthèse de la théologie bernardine basée sur les trois états de l'humanité : l'homme créé par Dieu pour Dieu, *nobilis Deo creatura*, doué de la *libertas naturae* ; l'homme sauvé par le Fils, doué de la *libertas gratiae* ; l'homme sanctifié par le Saint-Esprit, destiné à la glorification céleste, où régnera la *libertas gloriae.* O. L.

1713. J.-B. AUNIORD, R. THOMAS O. Cist. R. *Cîteaux et Notre Dame.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, nº 1666) 579-624.

Une étude sur la piété mariale dans l'ordre de Cîteaux se devait de souligner la place de premier plan occupée par saint Bernard. Le P. A. lui consacre un solide aperçu synthétique de ses œuvres mariales, de sa doctrine sur la maternité de la Vierge, sa glorification et surtout sa médiation descendante, en tant que Marie est pour nous source de tout bien, et ascendante en tant qu'elle nous donne accès à Jésus et à la Trinité. Le P. Th. évoque rapidement les vues d'autres cisterciens : Guerric d'Igny († 1151), Aelred de Riévaulx († 1167), Amédée de Lausanne († 1159), Adam de Perseigne († 1221), Ogier de Locedio († 1214) et Étienne de Salley († 1252). O. L.

1714. M. I. Savarón O. C. R. *Le trésor de Cîteaux : Les sermons sur les Cantiques des cantiques.* — Collectanea Ord. Cisterc. reform. 12 (1950) 39-45, 96-100, 331-336.

Le P. S. met en relief, par quelques exemples, les richesses de doctrine spirituelle que recèle l'allégorisme cher à saint Bernard dans ses sermons sur le Cantique des cantiques. O. L.

1715. L. Thorndike. *More Manuscripts of the « Dragmaticon » and « Philosophia » of William of Conches.* — Speculum 20 (1945) 84-87.

M. T. complète et corrige la liste des manuscrits connus du *Dragmaticon* et de la *Philosophia* de Guillaume de Conches. H. P.

1716. G. Le Bras. *Inventaire théologique du Décret et de la Glose ordinaire. Êtres et monde invisibles.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 603-615.

M. Le B. s'élève contre ceux qui ne voient dans le *Décret* de Gratien (1140) qu'une encyclopédie purement canonique. Le savant professeur signale en effet dans le *Décret* et dans maints décrétistes, y compris la *Glose ordinaire* (1215-17), plusieurs points de théologie dogmatique : nature et attributs de Dieu, état des anges avant leur péché, naissance et immaculée conception de Marie. M. Le B. montre l'intérêt que présenterait à cet égard la recherche des sources théologiques du *Décret*, non moins que la détermination précise de son influence sur les théologiens des XIIe et XIIIe siècles. O. L.

1717. B. Geyer. *Neues und Altes zu den « Sententiae divinitatis ».* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 617-630.

Après son édition des *Sententiae divinitatis* (1909), Mgr G. découvrit (en 1916) dans *Saint-Florian XI 264*, f. 127v-135v, une bonne partie de l'ouvrage. Il en publie ici les variantes assez nombreuses et parfois assez notables. Il saisit cette occasion pour porter son jugement sur les études consacrées aux *Sententiae divinitatis* surtout par Mgr A. Landgraf et le P. H. Weisweiler. De ce dernier Mgr G. n'a pu connaître à temps l'étude sur les rapports entre cet ouvrage et le cours inédit de Hugues de Saint-Victor (cf. *Bull.* VI, nº 1705). O. L.

1718. L. Ott. *Walter von Mortagne und Petrus Lombardus in ihrem Verhältnis zueinander.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 647-697.

Quels rapports relient Gauthier de Mortagne et Pierre Lombard ? M. O. s'attache avec une extrême diligence à les préciser. D'abord, on n'aperçoit aucun lien immédiat entre le *Liber de trinitate* de Gauthier et le livre I des Sentences du Lombard. Ni davantage entre la lettre de Gauthier à Albéric et le maître des Sentences. Dans les deux cas la source de celui-ci est la *Summa Sententiarum*. Mais il en va tout autrement du traité *De coniugio* de Gauthier de Mortagne qui, ainsi qu'on le sait, constitue le livre VII de nos éditions courantes de la *Summa Sententiarum* (PL 176, 153-174). Patiemment M. O. compare chacun des 21 chapitres du *De coniugio* avec le livre IV du Lombard. La conclusion s'impose à l'évidence : sans doute celui-ci y utilise le Décret de Gratien, le

De sacramentis de Hugues de Saint-Victor, mais avant tout le *De coniugio* de Gauthier, lequel est la source unique de plusieurs chapitres et est utilisé dans tous, sauf peut-être aux ch. 17-18. M. O. prouve en outre que le *De coniugio* a été utilisé par le Lombard dès les *Collectanea* de celui-ci. Précision qui a son intérêt : ce dernier ouvrage est à placer, selon le P. D. Van den Eynde, entre 1138 et 1140 (cf. *Bull.* VI, n° 1435) ; le *De coniugio* est donc antérieur à 1138.

O. L.

1719. L. Callari. *Contributo allo studio della versione di Burgundio Pisano del « De orthodoxa fide » di Giovanni Damasceno.* — Atti R. Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti 100 (1940-41) 197-246.

1720. A. M. Landgraf. *Zur Frage von der Wiederholbarkeit der Sacramente.* — Divus Thomas (Frib.), Ser. III, 29 (1951) 257-283.

Pourquoi le baptême, la confirmation et l'ordre ne sont-ils pas réitérables ? Mgr L. complète les enquêtes faites avant lui par maints médiévistes. Les gloses sur les Sentences du Lombard en appellent à l'axiome augustinien : *nulli sacramento facienda est iniuria.* Mais manifestement cette réponse ne pouvait suffire. Pour le baptême, les raisons abondent : le baptême renouvelle la mort du Christ, qui s'est sacrifié une fois pour toutes (Gilbert de la Porrée, Pierre Lombard, Simon de Tournai, etc.) ; le baptême remet non seulement la faute, mais les peines dues au péché, ce que ne fait pas la pénitence (Robert de Melun) ; le baptême nous incorpore une fois pour toutes au corps mystique du Christ (école porrétaine). Mais comment expliquer que l'ordre et la confirmation ne puissent être réitérés ? Pierre le Chantre est le premier à avoir donné le principe de la solution : ces trois sacrements impriment en l'âme un caractère indélébile. Cet axiome s'imposa, malgré la permanence des autres solutions. O. L.

1721. J. Leclercq O. S. B. *Le traité de Guillaume de Saint-Jacques sur la Trinité.* — Archives Hist. doctr. litt. Moyen Age 18 (1950-51) 89-102.

Dans le ms. *La Haye Musée Meerman-Westreen 10. B. 8*, dom L. a découvert un traité du moine Guillaume de Saint-Jacques de Liège, que certains indices invitent à placer entre 1153-57 ; traité qui, dans sa partie philosophique, réagit contre les doctrines de Pierre Abélard mais surtout de Gilbert de la Porrée concernant la Trinité. Le but de l'écrit est non seulement de rappeler la doctrine orthodoxe, mais surtout d'exposer la façon dont la Trinité bénit les créatures et dont celles-ci bénissent la Trinité. Thème emprunté à la liturgie de la fête de la Trinité ; c'est d'ailleurs à légitimer la célébration de cette fête que sont consacrées les dernières pages de l'écrit. O. L.

1722. A. M. Landgraf. *Die Einführung des Begriffpaares opus operans und opus operatum in die Theologie.* — Divus Thomas (Frib.), Ser. III, 29 (1951) 211-223.

Le couple *opus operans* et *opus operatum* apparaît d'abord indépendamment de la théologie sacramentaire, pour désigner l'action même de poser un acte et l'acte lui-même posé, ou bien l'action (interne ou externe) et son effet externe. Ainsi les Juifs ont mal agi (*opus operans*) en condamnant le Christ, mais l'effet fut excellent (*opus operatum*). Cette formule se répandit bientôt après Pierre

Lombard, mais elle provient sans doute des milieux porrétains. C'est dans ces mêmes milieux surtout qu'on en voit l'application aux sacrements ; ainsi dans la Somme de *Bamberg 136*, l'application en est faite au baptême. Nous devons cependant ajouter qu'il ne s'agit pas encore d'une vertu propre au sacrement : l'auteur en effet distingue simplement entre le fait d'administrer le sacrement et le sacrement lui-même. O. L.

1723. A. M. Landgraf. *Der zur Nachlassung der Schuld notwendige Grad der Contritio nach der Lehre der Frühscholastik.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 449-487.

La contrition doit-elle être proportionnée à la faute ? Mgr L. interroge à ce sujet les auteurs de la seconde moitié du XIIe siècle : maître Odon, Pierre de Poitiers, Pierre le Chantre, la Somme de *Bamberg 136*, Pierre de Capoue, Prévostin, le traité de la pénitence de *Londres Brit. Mus. Roy. 9. E. XII*, la Somme de *Vat. lat. 10754*, etc. Le problème est posé dès le début avec maître Odon : toute contrition sincère suppose la charité ; dès lors toute contrition, même peu intense, exclut tout péché, si grave soit-il. Mais on objecte : s'il en est ainsi, on ne doit donc pas se repentir davantage pour une faute très grave que pour une faute légère. La réponse toutefois fut vite donnée ; on la rencontre déjà chez Pierre de Poitiers : celui qui pèche plus est certes plus tenu au repentir, mais il n'est pas tenu à un repentir plus intense ; car tout repentir, s'il procède de la charité, remet la faute quelle qu'elle soit ; tandis qu'un repentir plus intense est requis pour la remise des peines dues au péché plus grave. Cependant certains théologiens hésitent, avec Prévostin, Pierre de Capoue : dans le cas d'une faute grave il faut une certaine intensité du repentir pour que celui-ci puisse être informé par la charité. Les hésitations toutefois disparaissent, et nous retrouvons plus tard chez Hugues de Saint-Cher la doctrine clairement exposée : *contritio, quantum parva sit, omnino tollit peccatum quoad culpam et penam eternam, sed non omnino quoad penam temporalem.*

Deux menues remarques. Il nous semble que la Somme de Prévostin est antérieure à celle de Pierre de Capoue. La Somme *Quoniam homines* (p. 483) est l'œuvre d'Alain de Lille ; on y trouve déjà la distinction entre *contritio* et *attritio* que Mgr L. a eu l'occasion de mentionner au cours de son enquête.

Mgr L. n'a pu connaître en temps opportun l'ouvrage de M. P. Anciaux sur *La théologie du sacrement de pénitence au XIIe siècle* (cf. *Bull.* VI, nº 130) où le même sujet est abordé, p. 463-473. Mais son travail conserve toute sa valeur, en raison surtout des nombreux textes inédits. O. L.

1724. A. Ampe S. J. *Het onuitgegeven werk van Richard van St.-Victor.* — Ons geest. Erf 25 (1951) 279-292.

Dans son édition de l'*Édit d'Alexandre*, œuvre de Richard de Saint-Victor (cf. *Bull.* VI, nº 1121), M. J. Chatillon avait identifié l'*Alexander noster* avec le pape Alexandre III († 1181) ; ce qui l'avait aidé à dater l'écrit. Se basant sur certaines expressions du texte, le P. A. estime que plusieurs passages s'attribueraient bien malaisément à un personnage historique et ne sont guère que des formules allégoriques désignant le Christ qui appelle ses fidèles à la perfection.

O. L.

1725. J. Chatillon. « *Misit Herodes rex manus* ». *Un opuscule de Richard*

de Saint-Victor, égaré parmi les œuvres de Fulbert de Chartres. — Revue Moyen Age latin 6 (1950) 287-298.

M. C. prouve à l'évidence qu'il faut restituer à Richard de Saint-Victor un opuscule sur l'âme captive du péché et libérée par la grâce qu'on attribuait jusqu'ici à Fulbert de Chartres. Non seulement trois manuscrits (Paris, Bruges, Londres) l'attribuent au maître victorin, mais la confrontation des formules et des procédés littéraires ne laissent subsister aucun doute. O. L.

1726. P. GLORIEUX. *Les « Deflorationes » de Werner de Saint-Blaise.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 699-721.

Les *Deflorationes* conservées dans PL 157, 721-1256, sous le nom de Werner de Saint-Blaise font ici l'objet d'une minutieuse enquête. Dans ce vaste recueil de textes devant servir à l'homélie de chaque dimanche, Mgr G. a relevé 46 emprunts à Hugues de Saint-Victor, surtout à son *De sacramentis*, 8 aux sermons de Geoffroy Babion (publiés sous le nom de Hildebert de Lavardin), 16 à diverses œuvres d'Honorius d'Autun, et 56 au commentaire *Unum ex quatuor* de Zacharie de Besançon (vers 1150), étudié récemment par le P. D. Van den Eynde (voir *Bull.* VI, nº 148) et qui fournit pour chaque dimanche le commentaire de l'évangile C'est ainsi que Mgr G. a pu identifier les quatre cinquièmes des pièces. Le relevé de ces sources a prouvé que l'auteur de la compilation est non pas Werner Ier, mais Werner II de Küssenberg, 8e abbé de Saint-Blaise (1170-74). L'ouvrage serait donc de ces années ou un peu antérieur. O. L.

1727. E. M. BUYTAERT O. F. M. *The « Apologeticus » of Arno of Reichersberg.* — Franciscan Studies 11 (1951) n°s 3-4, 1-47.

Le P. B. prépare une nouvelle édition critique et un exposé doctrinal de l'*Apologeticus contra Folmarum* d'Arno de Reichersberg († 1175), frère de Gerhoh. En voici sans nul doute, du moins en partie, l'introduction. L'étude des écrits contemporains permet de conclure que l'*Apologeticus*, mis en train en 1163, était achevé avant juillet 1164. La recherche des sources est très poussée. Le P. B. établit qu'Arno a utilisé saint Jean Damascène, non point par le truchement de Gerhoh, mais par la traduction de Cerbanus, dont Arno a connu un texte plus complet et plus concret que celui des mss *Admont 767* et *Reun 35* ; il n'apparaît nullement qu'il ait utilisé la traduction de Burgundio. Quant aux sources latines, le P. B. s'attache surtout à Hugues de Saint-Victor, Gilbert de la Porrée, Pierre Lombard, Florus de Lyon et à la parenté littéraire qui relie les deux frères de Reichersberg. Ces pages très fouillées font prévoir une excellente édition de l'*Apologeticus*. O. L.

1728. M. B. OYLE. *Petrus Comestor, Methodius and the Sarracens.* — Speculum 21 (1946) 318-324.

Ce bref article s'intéresse aux sources de l'*Historia scholastica* de Pierre le Mangeur et spécialement à un ouvrage sans doute apocryphe attribué à saint Méthode, évêque de Patara († vers 311). Cet écrit fut traduit en latin et son influence littéraire semble apparaître avec Pierre le Mangeur. H. P.

1729. N. M. HARING. *The « Eulogium ad Alexandrum Papam tertium » of John of Cornwall.* — Mediaeval Studies 13 (1951) 253-300.

On saura gré à M. H. de nous donner, d'après 5 mss (*Londres Brit. Mus. Roy. 7. F. XIII, Oxford Balliol Coll. 65, Cambridge Corpus Christi Coll. 62, Durham Cath. A. 11. 21, Paris Arsenal 265*) une bonne édition critique de l'*Eulogium* (PL 199, 1043-1086) adressé, vers 1175-77, par Jean de Cornouailles au pape Alexandre III. Cet écrit intéresse l'histoire doctrinale en ce qu'il attaque le « nihilisme christologique » de Pierre Lombard, et l'histoire littéraire par les références qu'il fait à maints théologiens du temps. La question d'authenticité, soulevée par certains médiévistes, n'est pas abordée. O. L.

1730. A. LANDGRAF. *The Commentary on St. Paul of the Codex Paris Arsenal Lat. 534 and Baldwin of Canterbury.* — Catholic biblical Quarterly 10 (1948) 55-62.

Mgr L. a découvert et étudié naguère (voir *Bull.* II, n° 26 ; III, n° 181) un commentaire anonyme sur saint Paul (= P) conservé dans *Paris Arsenal lat. 534* et *Vat. Ottob. lat. 445*, ce dernier meilleur et plus ancien. Il fournit ici des éléments qui permettront peut-être un jour d'en identifier l'auteur. Tel texte de P se retrouve dans le *De sacramento altaris* de Baudouin de Cantorbéry. Mgr L. doit pourtant dénier à Baudouin la paternité du commentaire. H. P.

1731. E. M. SANFORD. *The « Verbum abbreviatum » of Petrus Cantor.* — Transactions and Proceedings of the Amer. Philol. Assoc. 74 (1943) 33-48.

Mme S. examine les citations classiques de Pierre le Chantre dans son *Verbum abbreviatum*, qui est une somme de morale. Pierre utilise abondamment les lettres de Sénèque, puis Ovide, Horace et Juvénal, Lucain, Virgile, Cicéron, Macrobe. En plus d'arguments d'autorité, il y recueille des exemples de vertu romaine. H. P.

1732. A. LANDGRAF. *Der Paulinenkommentar und der Psalmenkomentar des Petrus Cantor und die Glossa magna des Petrus Lombardus.* — Biblica 31 (1950) 379-389.

Dans son commentaire sur les épîtres pauliniennes, Pierre le Chantre cite nommément la glose interlinéaire, la *Glossa media* (de Gilbert de la Porrée), mais nullement la *Glossa magna* (les *Collectanea* de Pierre Lombard). Mgr L. établit aisément que celle-ci aussi est utilisée. Et le savant médiéviste prouve de même que le commentaire de Pierre le Chantre sur les psaumes exploite celui du Lombard. O. L.

1733. TH. SILVERSTEIN. *Daniel of Morley, English Cosmogonist and Student of Arabic Science.* — Mediaeval Studies 10 (1948) 179-196.

Dans la mesure où cet article fait l'histoire des sciences naturelles, il ne relève pas de ce *Bulletin*. Mais, en dehors de cela, il présente pour nous un double intérêt. D'abord il souligne l'attention et l'assentiment accordés à l'astrologie par Daniel de Morley. Ensuite il détaille les nombreuses sources de cet auteur anglais de la fin du XIIe siècle. Daniel était allé apprendre la science des Arabes à Tolède, sous la direction du célèbre traducteur Gérard de Crémone. Parmi ses sources les plus importantes, notons Aristote (l'authentique et l'apocryphe), l'*Almageste* de Ptolémée, Albumazar, Alfraganus, Alfarabi, Martianus Capella et le commen-

taire de Chalcidius sur le *Timée*. Le système de Daniel s'apparente aussi beaucoup à Guillaume de Conches et à l'école de Chartres. H. P.

1734. FR. STEGMÜLLER. *Conflictus helveticus de limbo patrum.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, n° 1319) II, 723-744.

M. S. a découvert dans le ms. *56*, f. 250ʳ-253ʳ, de la Bibliothèque ministérielle de Schaffhouse une collection de 10 lettres échangées entre l'abbé Burchard, de Saint-Jean de Thurtale et Hugues Iᵉʳ, abbé de Schaffhouse († 1199) relatives à la condition de l'âme des justes avant la descente du Christ dans les limbes. M. S. édite cette intéressante correspondance, en tenant compte d'autres pièces apparentées. O. L.

1735. A. MANSION. *Disparition graduelle des mots grecs dans les traductions médiévales d'Aristote.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, n° 1319) II, 631-645.

On devine l'embarras des copistes médiévaux qui, ignorant la langue d'Aristote, trouvaient des mots grecs dans leur manuscrit. Avec le soin qu'il met dans tous ses travaux sur Aristote, M. M. a examiné l'ancienne traduction gréco-latine complète de la Physique terminée avant 1200, s'attachant surtout au sort réservé au mot *ἐντελέχεια* : sa transformation en mot latin par pure translittération ; sa traduction par le mot *actus*, qui tantôt accompagne le terme grec, tantôt s'y substitue ; son remplacement par un espace laissé en blanc, lequel finit par disparaître, de là des textes devenus inintelligibles ; autant de difficultés que doit surmonter l'édition critique. O. L.

1736. T. SCHMID. *Ein Timaioskommentar in Sigtuna.* — Classica et Mediaevalia 10 (1949) 220-266.

Upsal Univ. C. 620 conserve un commentaire anonyme sur le Timée de Platon qui ne semble pas connu par ailleurs. Le ms. proviendrait de France et daterait de la première moitié du XIIIᵉ siècle. Par endroits cet ouvrage se rapproche fort d'autres commentaires analogues et de la *Philosophia mundi* de Guillaume de Conches. M. S. édite ici le texte du ms. (p. 225-266). Ceci va faciliter la comparaison de cette paraphrase avec les autres connues, — elles ne sont pas nombreuses, — permettre de la situer parmi celles-ci, de doser son originalité et sa valeur, peut-être d'en retrouver l'auteur. H. P.

1737. B. SMALLEY. *A Commentary on the Hebraica by Herbert of Bosham.* — Rech. Théol. anc. méd. 18 (1951) 29-65.

Le ms. *Londres St Paul's Cathedral B. 13* contient un commentaire d'Herbert de Bosham sur le Psautier, précédé de la lettre-dédicace à Pierre, évêque d'Arras († 1203). Mˡˡᵉ S. édite cette lettre, qui jette une lumière nouvelle sur la personnalité d'Herbert, et elle analyse sa méthode d'exégèse. Le commentaire est basé sur la version hiéronymienne d'après l'hébreu, — ce qui est un fait unique au moyen âge, — et il s'en tient au sens littéral. On relève dans son exégèse l'influence d'André de Saint-Victor. Herbert connaît l'exégèse des Juifs, notamment celle de Rashi, mais son attitude à l'égard de leurs interprétations est souvent hésitante. B. B.

1738. C. Balić. O. F. M. *De auctore operis quod « Ars fidei catholicae » inscribitur.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, nº 1319) II, 793-814.

L'écrit *Ars fidei catholicae* (PL 210, 595-618) est-il d'Alain de Lille ou de son disciple Nicolas d'Amiens ? Le P. B. a été assez heureux de résoudre le problème grâce à *Zagreb Bibl. métrop. 97*. Ce ms. contient l'*Ars fidei catholicae* qu'il attribue nommément à Alain de Lille, *a magistro Alano conditus* ; à sa suite il contient un autre écrit de même titre, mais attribué à Nicolas d'Amiens : *incipit liber m. N. arabianensis de arte fidei catholicae*, écrit qui n'est pas la continuation du précédent, mais un autre opuscule de doctrine un peu différente. Ces arguments d'ordre externe et interne permettent au P. B. de conclure avec certitude qu'il faut laisser à Alain de Lille la paternité de l'*Ars* éditée, et revendiquer pour Nicolas d'Amiens celle de l'*Ars* inédite. C'est celle-ci que le P. B. publie ici d'après le ms. cité de Zagreb et trois autres témoins : *Madrid Bibl. nac. 523, Laon 412* et *Vat. lat. 1041.* O. L.

1739. P. Glorieux. *Alain de Lille, docteur de l'Assomption.* — Mélanges Science relig. 8 (1951) 5-18.

Mgr G. tire d'un oubli immérité le témoignage d'Alain de Lille sur les privilèges de Marie. Des passages du *Contra haereticos* défendent sa maternité divine et sa virginité perpétuelle. Mais c'est surtout le Commentaire sur le Cantique des cantiques qu'il faut signaler avec ses textes sur la *virginitas in partu*, sur l'immaculée conception qu'Alain semble bien admettre, et particulièrement sur l'assomption : malgré un texte obscur, nombre de passages la proclament clairement. Mgr G. ajoute au dossier une homélie en partie inédite qu'il publie d'après *Paris Nat. nouv. acq. lat. 335*, f. 115^{v}-117^{r}. O. L.

XIIIe s. **1740.** J. Leclercq O. S. B. *Les études universitaires dans l'Ordre de Cluny.* — Mélanges bénédictins (voir *Bull.* VI, nº 91) 349-371.

Dom L. étudie l'histoire des études universitaires chez les Clunisiens, du XIIIe au XVIe siècle. Il se fonde en bonne partie sur des sources inédites, notamment sur les décrets des chapitres généraux. Son examen se limite principalement à l'université de Paris et au Collège de Cluny, fondé dans cette ville en 1260. Les documents insistent sur l'importance de la théologie, du droit canonique et sur la nécessité d'y former des religieux dans les universités, malgré des difficultés financières incessantes. H. P.

1741. P. Kibre. *The Nations in the Mediaeval Universities.* — Cambridge (Mass.), Mediaeval Academy of America, 1948 ; in 8, xi-240 p.

Malgré le rôle si important joué par les nations dans les universités du moyen âge, on ne possédait pas encore sur ce sujet un sérieux travail d'ensemble. Mlle K. nous le donne ici. Les nations, groupes semi-autonomes de maîtres ou d'étudiants, avaient en propre leur organisation, leurs statuts, leurs fonctionnaires, et faisaient partie intégrante de l'université. Par leurs représentants élus elles intervenaient dans l'administration universitaire. Elles apparaissent à Bologne vers 1200 comme des corporations d'étudiants étrangers, d'abord en droit. A Paris, durant la deuxième décade du XIIIe siècle, ce sont des associations de professeurs, seulement à la faculté des arts, et pas uniquement des étrangers. Puis Mlle K. dissèque leur organisation : statuts, membres, officiers, activités, rapports entre elles

et avec l'université, comment elles se sont développées dans les deux universités-mères, Bologne et Paris, du XIIIe au XVe siècle. Au fur et à mesure de leur création, toutes les autres universités d'Europe copient les deux modèles. Au sud et là où domine l'intérêt pour le droit, on suit Bologne. Au nord, l'influence vient de Paris. Il y eut évidemment bien des modifications et toute une évolution. Comme on pouvait s'y attendre après les travaux antérieurs de Mlle K., ce livre est nuancé, et parfaitement documenté, ainsi que le prouve entre autres une précieuse bibliographie systématique et critique du sujet (p. 187-219), basée presque uniquement sur les sources et travaux publiés, mais qui sont heureusement fort abondants. Cet ouvrage devient donc indispensable pour l'histoire des universités. Il servira aussi de base à des recherches supplémentaires dans les inédits. H. P.

1742. G. L. Haskins. *The University of Oxford and the « Ius ubique docendi ».* — Engl. hist. Review 56 (1941) 281-292.

Au XIIIe et au XIVe siècles, toutes les universités d'Europe s'efforcent d'obtenir du pape le *ius ubique docendi.* M. H. décrit ici trois vaines tentatives d'Oxford pour acquérir ce précieux privilège et il reproduit 6 lettres écrites dans ce but.
H. P.

1743. R. W. Hunt. *The Lyell Bequest.* — Bodleian Library Record 3 (1950) 68-82.

M. H. décrit brièvement 100 manuscrits acquis par la Bibliothèque Bodléienne, provenant de la collection de J. P. R. Lyell. La liste est fort intéressante, notamment pour l'histoire de la philosophie, de la théologie et de la spiritualité. Nous ne pouvons malheureusement détailler ici, mais les répertoires concernant le moyen âge se devront de noter en lieu utile les manuscrits signalés par M. H.
H. P.

1744. D. W. Robertson Jr. *Frequency of Preaching in Thirteenth Century England.* — Speculum 24 (1949) 376-388.

Contrairement à ce que l'on répète, dans les paroisses d'Angleterre au XIIIe siècle on prêchait régulièrement, les dimanches et les fêtes. Les sermons, souvent extraits de sermonnaires, manquaient d'originalité. Cela ne les empêchait pas de transmettre la doctrine traditionnelle. L'article de M. R. se fonde sur une étude bien informée des documents de l'époque, notamment des décrets épiscopaux. H. P.

1745. A. C. Shannon O. E. S. A. *The Popes and Heresy in the Thirteenth Century.* — Villanova (Penns.), Augustinian Press, 1949 ; in 8, IX-148 p.

Ce livre est une thèse de doctorat présentée à l'Université de Columbia, New-York. Pour étudier la lutte des papes contre l'hérésie au XIIIe siècle, le P. S. se base sur un examen approfondi des documents pontificaux. Les papes cherchent d'abord à réprimer l'hérésie triomphante dans le midi de la France en poussant les évêques à la vigilance par l'intermédiaire des légats et en recourant au bras séculier. Peine perdue. Après l'assassinat du légat Pierre de Castelnau, le pape provoque la croisade contre les Albigeois (1208-1229) comme le seul

moyen de supprimer l'hérésie, rétablir l'unité de foi, l'ordre et la paix religieuse, après l'échec d'un demi siècle de croisade spirituelle et pacifique. Tout cela ne suffisant pas encore, Grégoire IX établit à partir de 1231 des tribunaux spécialisés, l'inquisition confiée aux Dominicains et aux Franciscains, pour remplacer en cela les évêques qui se sont montrés déficients. Le P. S. étudie alors la procédure de l'inquisition, ses peines, la torture et la peine de mort introduite par Innocent IV, les appels qui ne sont réservés, ni en droit ni même en fait, aux riches et aux puissants. Le P. S. nous offre un travail bien documenté. Malheureusement, comme tant d'autres, son livre manque d'une conclusion et d'un résumé. H. P.

1746. B. Smalley. *Some Thirteenth-Century Commentaries on the Sapiential Books.* — Dominican Studies 2 (1949) 318-355 ; 3 (1950) 41-77, 236-274.

Les livres sapientiaux, à l'exception du Cantique, n'ont guère retenu l'attention des exégètes du XIIe siècle. Il n'en est plus de même au siècle suivant. Mlle S. étudie quelques groupes de commentaires, appartenant aux trois premiers quarts du XIIIe s., pour voir l'intérêt croissant qu'ils manifestent envers les sciences, la philosophie, la politique et l'éthique. A l'exception de ceux de Hugues de Saint-Cher et de saint Bonaventure, tous ces commentaires sont inédits. Citons : Alexandre Neckham, Guillaume d'Auvergne, Roland de Crémone, Guerric de Saint-Quentin, Guillaume de Tournai, Guillaume de Méliton, Guillaume d'Alton, Jean de Varzy. B. B.

1747. H. D. Austin. *The Source of Uguiccione's Illustrative Quotations.* — Medievalia et Humanistica 4 (1946) 104-106.

Dante a beaucoup utilisé les *Magnae derivationes* de Huguccio de Pise. M. A. recherche la provenance des quelque 2500 citations incorporées par Huguccio à cet ouvrage. Relevons : la Bible, Plaute, Macrobe, Prudence, Augustin, Isidore de Séville. M. A. pense que Huguccio emprunte ses matériaux non tant à la *Panormia* d'Osbern de Gloucester, comme on l'a cru, qu'à des sources communes. H. P.

1748. M.-D. Chenu O. P. *Les deux âges de l'allégorisme scripturaire au moyen âge.* — Rech. Théol. anc. méd. 18 (1951) 19-28.

Ces quelques pages développent plusieurs points touchés ailleurs (cf. *Bull.* VI, n° 1691). Le P. Ch. présente d'abord d'une manière plus détaillée le *De triplici tabernaculo* (PL 198, 609-792) d'Adam le Prémontré (Adam Scot), écrit vers 1175 à la demande de l'abbé Jean de Kelso, et note sa dépendance à l'égard d'André de Saint-Victor. L'écrit d'Adam s'inspire des principes d'exposition des saints livres mis en avant par Hugues de Saint-Victor. Celui-ci avait réagi contre une allégorie s'attachant uniquement aux mots de la Bible et aux propriétés des choses : tel le lion, roi des animaux, figure du Christ, roi de l'humanité ; il avait au contraire préconisé une allégorie basée sur les réalités historiques de l'Ancien Testament, figures de celles du Nouveau, tel le tabernacle de Moyse, qui dans son sens allégorique est l'Église, et dans son sens tropologique, l'âme du chrétien. O. L.

1749. M.-D. Chenu O. P. *Les catégories affectives dans la langue de l'École.* — Le cœur (voir *Bull.* VI, n° 762) 123-128.

A côté des facultés bien définies que sont pour eux l'intelligence et la volonté délibérée, les maîtres de la scolastique ont parfaitement reconnu une tendance foncière d'ordre affectif, peu définissable et que rend assez bien le terme de cœur. Avec sa pénétration habituelle, le P. Ch. en décèle l'existence dans la syndérèse, mais surtout dans la *voluntas ut natura*, poussée spontanée de la volonté où s'enracinent toutes nos volitions délibérées, et qui correspond assez fidèlement à la *θέλησις* de saint Jean Damascène. O. L.

1750. A. M. Landgraf. *Das Armutsideal des 13. Jahrhunderts.* — Franzisk. Studien 32 (1950) 219-241, 346-361.

Dans *Leipzig Univ. 443* est conservée une collection de sermons attribués à Étienne Langton, mais dont trois seulement sont authentiques. Tous les autres doivent être du XIIIe siècle. Mgr L. se borne à en extraire une des idées maîtresses : le détachement de la triple concupiscence et spécialement celui des biens de la fortune; de là de nombreux passages, cités tout au long, sur la cupidité, la beauté de la pauvreté et des œuvres de miséricorde corporelle. O. L.

1751. M.-Th. d'Alverny. *Un fragment du procès des Amauriciens.* — Archives Hist. doctr. litt. Moyen Age 18 (1950-51) 325-336.

Après avoir rappelé l'état actuel de nos connaissances sur Amaury de Bène, ses disciples et leur condamnation, Mlle d'A. présente deux nouvelles pièces qu'elle a découvertes dans *Paris Nat. lat. 2702*, f. 129v-130r : une version en langue vulgaire du *Pater noster*, en usage dans les *conventicula* amauriciens ; quelques paragraphes de l'interrogatoire d'un groupe de clercs accusés d'hérésie. Très avertie des doctrines amauriciennes, Mlle d'A. montre que ce dernier document confirme tout ce qu'on savait jusqu'ici concernant leurs tendances antiecclésiastiques, antisacramentalistes, panthéistes, quiétistes et gnostiques. O. L.

1752. G. M. Roschini. *L'Ordre des Servites de Marie.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, no 1666) 883-907.

De ces pages de synthèse nous retiendrons les indications rassemblées par le P. R. sur les origines mariales de l'Ordre des Servites de Marie, sur les indices du culte marial dans son ancienne législation et sur la contribution qu'il donna, dès le moyen âge, au développement du dogme et du culte marial. F. V.

1753. Jean de Dieu O. F. M. Cap. *La Vierge et l'Ordre des Frères Mineurs.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, no 1666) 783-831.

Cet article de synthèse couvre partiellement le cadre chronologique de ce *Bulletin*. Les indications sur les doctrines mariologiques des franciscains de toute observance au moyen âge sont forcément brèves ; elles supposent cependant une vaste information, mais celle-ci ne paraît que rarement de première main. On appréciera en particulier la bibliographie détaillée (p. 829-831). F. V.

1754. H. G. J. Beck. *The Dispute over Franciscan Poverty, 1226-1318.* — Eccles. Review 109 (1943) 331-350, 418-436.

M. B. passe en revue les luttes autour de la pauvreté dans l'ordre franciscain,

depuis le début jusqu'à la constitution *Sancta Romana* de 1317. C'est en grande partie le conflit entre les Spirituels d'une part et, de l'autre, la Communauté soutenue par les papes. Avec un sujet aussi vaste et compliqué, en aussi peu de pages, la revue de M. B. devait fatalement se faire assez rapide. Elle est pourtant intéressante et bien documentée. H. P.

1755. A. DUVAL O. P. *La dévotion mariale dans l'Ordre des Frères prêcheurs.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, n° 1666) 737-782.

Le P. D. se borne à trois points, mais il les développe excellemment. Le premier concerne la place que Marie occupa, dès les débuts et au cours du XIII[e] siècle, dans la liturgie et la prière privée du Frère prêcheur. Le second est plus important : l'attitude de l'Ordre à l'égard de l'immaculée conception. On sait que ce privilège fut universellement nié par les prêcheurs au XIII[e] siècle ; on sait moins que telle resta l'attitude de l'Ordre au cours des deux siècles suivants : avec une sereine objectivité le P. D. en retrace toutes les manifestations, dictées en partie par l'autorité de saint Thomas, en qui personne ne songe à voir un partisan du privilège marial. Le troisième point, intéressant moins ce *Bulletin*, retrace l'histoire des Fraternités du rosaire, nées sous l'influence de l'Ordre.

O. L.

1756. G. MEERSSEMAN O. P. *La loi purement pénale d'après les statuts des Confréries médiévales.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, n° 1319) II, 975-1002.

Le P. M. examine la nature de l'obligation qu'imposaient les statuts de comnautés médiévales. On dit d'ordinaire que la théorie de la loi purement pénale a été introduite en 1236 par les Frères Prêcheurs concernant leurs propres constitutions. C'est là une erreur ; dès le premier chapitre général de 1220 la question a été posée : les cisterciens, qui devaient être suivis par les franciscains, avaient souligné l'obligation en conscience de leur règle ; mais l'institution des chapitres généraux, délégation de la masse religieuse, amena les dominicains à distinguer le pouvoir législatif de ces chapitres qui n'obligeait pas en conscience et le pouvoir exécutif confié aux supérieurs qui pouvaient obliger de la sorte. D'ailleurs, — et ici le P. M. révèle nombre de faits nouveaux, — les dominicains ne firent en ceci qu'adopter ce qui se pratiquait dans d'autres communautés laïques (communes, corps de métiers) ou associations pieuses. Le plus ancien statut est celui des Fraternités de la pénitence (en 1221). Le P. M., qui s'est spécialisé dans l'histoire des confréries médiévales, signale un grand nombre de statuts s'étendant du XIII[e] au XVI[e] siècle. Et sous ce rapport, cette étude est du plus haut intérêt pour comprendre la théorie des théologiens en cette matière. O. L.

1757. S. AXTERS O. P. *De « unio mystica » voor de Brabants-Rijnlandse mystiek van de dertiende en de veertiende eeuw* (Mededelingen van de Koninkl. Acad. voor wetenschappen, letteren en schone kunsten van België, Klasse der Letteren, XI, 6). — Brussel, Paleis der Academiën, 1949 ; in 8, 27 p.

La doctrine de l'union mystique durant les XIII[e] et XIV[e] siècles est dominée, dans les régions rhénanes et brabançonnes, d'un côté par la « bruidmystiek » dont on peut faire remonter les origines immédiates à saint Bernard de Clairvaux,

de l'autre par la mystique qu'on est habitué à qualifier de « trinitaire », dont les grands noms restent alors ceux d'Eckhart, Tauler et Suso — sans compter d'autres influences plus secondaires qu'il resterait à inventorier. La synthèse que fera Jean Ruysbroeck touche cependant de plus près à la seconde de ces influences qu'à la première. F. V.

1758. C. R. Cheney. *Gervase, Abbot of Prémontré: A Mediaeval Letter-Writer.* — Bulletin John Rylands Library 33 (1950) 25-56.

Gervais, abbé de Prémontré († 1228), évêque de Séez depuis 1220, est connu dans l'histoire de la littérature comme un des fervents de l'*ars dictaminis.* Mais M. Ch. insiste surtout sur sa production épistolaire : ses lettres, qui se ressentent des préceptes des *dictamina,* intéressent avant tout le gouvernement, la discipline, l'exemption de l'Ordre. Plusieurs tirent une partie de leur intérêt du nom des destinataires : Étienne Langton, le chancelier Philippe, ce qui permet de croire que Gervais a séjourné à Paris. M. Ch. publie en appendice plusieurs lettres du prélat. O. L.

1759. D. Van den Eynde O. F. M. *Stephen Langton and Hugh of St. Cher on the Causality of the Sacraments.* — Franciscan Studies 11 (1951) nos 3-4, 141-155.

Le P. V. d. E. édite dans ses parties utiles la question d'Étienne Langton sur la causalité des sacrements, *Utrum opera legalia iustificarent* (d'après *Chartres 430,* f 6^{v}-7^{r}, *Cambridge St. John's Coll. 57,* f. 307rb-307vb, et *Paris Nat. lat. 14556,* f. 244 ^{rb}), la question *De sacramentis in communi* de Hugues de Saint-Cher (d'après *Douai 434,* t. I, f. 111va-111vb) et, pour faciliter les comparaisons, il reproduit le texte antérieur du Commentaire des Sentences du même Hugues, édité par H.-D. Simonin O. P. et G. Meersseman O. P. (cf. *Bull.* III, no 69). Il est manifeste que le maître dominicain emprunte sa solution à Étienne Langton ; toutefois dans sa question *De sacramentis* il accuse une plus grande indépendance. A propos de la comparaison déjà employée par Étienne Langton entre la vertu des sacrements et la vertu médicinale de certaines plantes et pierres, on voit apparaître les termes de *causa efficiens, non prima sed secundaria operans extrinsecus.* Mais par là-même il apparaît qu'aucun des deux auteurs n'a encore atteint la notion de *causa instrumentalis* ; tous deux continuent à confondre cause principale et cause première, cause instrumentale et cause secondaire. O. L.

1760. D. Van den Eynde O. F. M. *Nouvelles questions de Hugues de Saint-Cher.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, no 1319) II, 815-835.

On avait pu jusqu'ici restituer aisément à Hugues de Saint-Cher 9 questions conservées dans la collection de *Douai 434* (cf. *Bull.* II, nos 254 et 329). En se basant surtout sur les parentés doctrinales et littéraires avec le Commentaire de Hugues de Saint-Cher, le P. V. d. E. a pu, dans le même *Douai 434,* t. II, f. 78ra 82rb, percer l'anonymat de 5 autres questions, dont les trois premières avaient été attribuées par Mgr Glorieux à Arnould de la Pierre (cf. *Bull.* III, no 846). Les deux premières de ces questions traitent de la pénitence, la troisième de la confession, les deux dernières de la restitution. Tout porte à croire qu'elles appartiennent au maître dominicain. O. L.

1761. J. R. K. Moorman. *Foreign Element Among the English Franciscans.* — Engl. hist. Review 62 (1947) 289-303.

M. M. examine ici le rôle des étrangers parmi les Franciscains d'Angleterre depuis leur fondation en 1224 jusqu'au XVIe siècle. Ces étrangers sont attirés surtout par les écoles renommées d'Oxford, Cambridge, Hereford. Beaucoup y étudient. Certains y enseignent. D'autres reçoivent des bénéfices ecclésiastiques. L'élément étranger ne semble pas avoir dépassé 8 à 10 % des Anglais. Considérer Alexandre de Halès comme franciscain déjà en 1224 (p. 289) est un anachronisme. En 1235 il appartenait encore au clergé séculier. H. P.

1762. S. Clasen O. F. M. *Die Schriften des hl. Antonius von Padua.* — Wissenschaft u. Weisheit 13 (1950) 104-118.

Revue consciencieuse de tout ce qui a été publié concernant les écrits de saint Antoine de Padoue : l'authenticité certaine des *Sermones dominicales* (avant 1230) et des *Sermones in solemnitatibus* (postérieurs à cette date) ; l'authenticité douteuse des sermons sur l'Avent et sur les psaumes ; l'inauthenticité certaine de la concordance biblique et des sermons sur le commun des saints. Le P. C. insiste sur la nécessité d'une édition plus critique et de recherches plus approfondies sur la tradition manuscrite. O. L.

1763. Élisée de la Nativité O. C. D. *La vie mariale au Carmel.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, nº 1666) 833-861.

Retenons, de cet article où ne sont considérées que les dates principales dans la vie mariale du Carmel, les sections II à VII. On y trouve résumées les données historiques sur les récits légendaires et les premiers documents relatifs aux origines du Carmel, sur les interventions mariales en faveur de l'Ordre, la dévotion et la littérature mariales à la fin du moyen âge, et enfin sur les origines du scapulaire. F. V.

1764. I. Rosier O. Carm. *Biographisch en bibliographisch overzicht van de vroomheid in de nederlandse Carmel van 1235 tot het midden der achttiende eeuw* (Studiën en Textuitgaven van Ons geestelijk Erf, 10). — Tielt, J. Lannoo, 1950 ; in 8, 233 p. Fr. 225, rel. 260.

Ce répertoire sera très précieux aux historiens de la spiritualité des Pays-Bas. L'auteur a réuni toutes les indications utiles sur 373 carmes et carmélites, chaussés et déchaussés, durant la période qui va de 1235 à 1750 environ. L'intérêt est un peu restreint par le fait qu'il ne s'agit que des carmes ayant vécu dans les Pays-Bas, mais cependant il faut rendre grâce au P. R. de la patience avec laquelle il a réuni les indications biographiques et rassemblé les données stables sur leur production littéraire (titres, sources manuscrites, éditions). Environ 125 noms répondent au cadre chronologique de ce *Bulletin*. Le P. R. a donné, en conclusion de son beau travail, une esquisse assez rapide de « la structure interne et historique de la vie spirituelle » dans les carmels néerlandais durant la période qu'il a étudiée. F. V.

1765. E. Franceschini. *L'« Aristotele latino » nei codici dell' Ambrosiana* — Miscellanea Giovanni Galbiati, t. III (Fontes Ambrosiani, 27. — Milano, U. Hoepli, 1951 ; in 4, VIII-362 p.) 227-247.

M. F. a dressé le catalogue des manuscrits de l'Ambrosienne contenant des traductions latines d'Aristote. Ce sont en quelque sorte les prémices du deuxième volume de l'*Aristoteles latinus*, qui doit comprendre les manuscrits allant alphabétiquement des *Hispanici* aux *Vaticani*, mais dont on ne peut malheureusement prévoir la publication à brève échéance. M. F. se contente d'une description sommaire, réservant les derniers détails au futur volume. Il y englobe les traductions des humanistes, exclues de l'*Aristoteles latinus*. L'analyse de ces quelque 40 manuscrits est faite avec grand soin et grande précision. H. B.

1766. E. Franceschini. *Un ignoto codice aristotelico dell' Ambrosiana.* — Aevum 26 (1952) 180-181.

M. F. décrit *Milan Ambros. Z 252 inf.*, qui lui avait échappé en dressant la liste des manuscrits de l'Ambrosienne contenant des traductions latines d'Aristote (voir *Bull.* VI, nº 1765). De la fin du XIIIe ou du début du XIVe siècle, ce ms. conserve les traités *De animalibus* dans la traduction attribuée (avec certitude pour le *De partibus animalium*, avec grande probabilité pour les quatre autres parties) à Guillaume de Moerbeke. L'intérêt de cet exemplaire lui vient de gloses marginales, du XIVe siècle, comparant son texte à une *alia translatio*, appelée parfois *translatio Gerardi*. Elles posent un nouveau problème, car on ne connaît jusqu'ici aucune traduction de ces traités par Gérard de Crémone.

H. B.

1767. E. Franceschini. *Le versioni latine medievali di Aristotele e dei suoi commentatori greci ed arabi nelle biblioteche delle tre Venezie.* — Miscellanea di scritti di bibliografia ed erudizione in memoria di Luigi Ferrari (Firenze, L. S. Olschki, 1952 ; in 4, VIII-534 p.) 313-326.

En attendant la publication du deuxième volume de l'*Aristoteles latinus* (voir *Bull.* VI, nº 1765), M. F. fait connaître le résultat de ses recherches sur les traductions latines d'Aristote dans les bibliothèques de Vénétie. Ce n'est qu'une énumération sommaire d'une centaine de manuscrits, mais fort précise dans sa concision, suivant l'ordre des écrits d'Aristote et de ses commentateurs adopté dans le premier volume de l'*Aristoteles latinus* ; les différentes traductions y sont soigneusement distinguées. Pour finir une récapitulation par bibliothèques fait ressortir toute la richesse de Venise et de Padoue en manuscrits d'Aristote et d'Averroès. Trois des manuscrits ici notés avaient déjà autrefois été l'objet d'études plus détaillées de la part de M. F. ; voir *Bull.* II, nº 1308 et III, nº 582.

H. B.

1768. Averrois Cordubensis *Compendia Librorum Aristotelis qui « Parva naturalia » vocantur.* Recensuit E. L. Shields adiuvante H. Blumberg (Corpus philosophorum Medii Aevi, Corpus Commentariorum Averrois in Aristotelem, Versionum Latinarum vol. 7). — Cambridge (Mass.), Mediaeval Academy of America, 1949 ; in 8, XXXIV-276 p. Dl. 10.

Ce volume inaugure l'édition critique des Commentaires d'Averroès sur Aristote préparée sous les auspices de la « Mediaeval Academy of America ». Il commence par les commentaires sur les *Parva naturalia*, c.-à-d. *De sensu et sensato, De memoria, De sompno et vigilia* (*De sompniis, de divinatione per sompnum*), *De causis longitudinis et brevitatis vitae*, achevés par Averroès à Séville

en 1170. Il en existe deux traductions latines. D'abord la forme courante, imprimée, qui serait l'œuvre de Michel Scot. Pour le présent volume, les éditeurs ont utilisé 40 mss : 8 collationnés en entier, — plus 2 éditions anciennes, dont celle de Venise (1550), — les autres en partie. Ils ont négligé totalement 21 autres manuscrits. Parmi les 40 élus ils ne parviennent pas à distinguer clairement les liens de parenté, notamment par suite de contaminations. Ils dressent cependant un tableau généalogique portant 22 noms. L'édition du texte courant comporte deux apparats : le premier avec les variantes des 8 mss et des 2 éditions, le second avec les variantes des mss arabes et hébreux, traduites ici en latin. On a omis les variantes manifestement erronées ou celles de peu d'importance qui sont le fait d'un seul témoin. Au bas des pages les éditeurs reproduisent la seconde traduction latine, découverte par M. J. A. Corbett. On n'en connaît qu'un seul ms., *Paris Nat. lat. 16222*, légué à la Sorbonne par maître Gérard d'Utrecht. Parmi les trois *indices* qui terminent le volume il faut surtout relever celui des mots de la version courante, avec le terme correspondant arabe ou hébreu, « exceptis quae minimi sunt momenti » (p. 153-265). Cela rendra certainement service.

L'introduction est courte, beaucoup trop courte. Elle ne nous explique pas pourquoi ces 8 mss ont été choisis, ni pourquoi 21 sont entièrement négligés. Elle ne nous dévoile pas non plus les principes suivis dans le choix des variantes. Bref l'édition requiert du lecteur une forte dose de foi. Dans ce cas peut-on dire qu'elle est critique ? Pourtant, que l'on ne s'y méprenne pas, les éditeurs méritent notre gratitude pour la grande somme de travail fourni et l'excellente présentation de leur œuvre. Espérons seulement que les remarques faites ici et celles du P. Vansteenkiste (voir *Bull.* VI, nº 1769) serviront aux volumes suivants de l'édition critique, que l'on attend impatiemment. H. P.

1769. C. Vansteenkiste O. P. *De Averroës-latinus editie.* — Tijdschr. voor Philos. 12 (1950) 531-548.

Avec la grande compétence qu'on lui connaît, le P. V. fait ici le compte rendu de la nouvelle édition d'Averroès (voir *Bull.* VI, nº 1768). C'est le type de la recension où l'on trouve bien des précisions que l'on cherche en vain dans l'ouvrage signalé. Le P. V. ajoute des renseignements sur les manuscrits. Il a notamment collationné en entier les 6 mss qui se trouvent à Rome, dont 4 entièrement négligés par les éditeurs, mais n'a heureusement pas trouvé parmi eux de bons témoins. Il fait un grand nombre de remarques judicieuses sur l'édition, discute le choix d'une série de variantes. Bref, le contenu de son article aurait dû figurer dans l'introduction de l'édition. Pour la suite de l'entreprise, *caveant consules.* H. P.

1770. J. M. Coll O. P. *Escuelas de lenguas orientales en los siglos XIII y XIV.* — Analecta sacra Tarrac. 17 (1944) 115-138 ; 18 (1945) 59-89 ; 19 (1946) 217-240.

Le P. C. étudie l'histoire des écoles de langues orientales, hébreu et arabe, fondées par les Dominicains catalans sous l'impulsion de saint Raymond de Peñafort. Elles entendaient préparer à la prédication et à l'apologétique auprès des infidèles par l'étude non seulement de leurs langues mais encore de leurs doctrines, du Coran et du Talmud. Il y en eut à Murcie et à Tunis. Le mouvement aurait commencé vers 1242-1245. Après saint Raymond, les personnalités les plus en vues sont : Raymond Martin et Paul le Chrétien. Le P. C. s'arrête aussi à la fameuse discussion de Barcelone en 1263. H. P.

1771. M. M. Morgan. *The Excommunication of Grosseteste in 1243.* — Engl. hist. Review 57 (1942) 244-250.

Mlle M. publie une lettre inédite des moines de Cantorbéry adressée au Chapitre de Saint-Paul à Londres. Ce document éclaire le conflit entre Robert Grosseteste et le Chapitre de Cantorbéry (1242-43), ce dernier ayant excommunié l'évêque de Lincoln pendant la vacance du siège primatial. H. P.

1772. J. C. Russell. *Phases of Grosseteste's Intellectual Life.* — Harvard theol. Review 43 (1950) 93-116.

M. R. s'efforce de répartir les œuvres de Robert Grosseteste dans les diverses phases de sa vie. Il procède avec prudence, du connu à l'inconnu. Il se base surtout sur les indications fournies pour la répartition des manuscrits des ouvrages, sur le continent ou en Angleterre. Ce critère n'est pas infaillible mais l'expérience ne permet pas de lui dénier une certaine valeur. En gros, cela donne : durant l'épiscopat de Robert, après 1235, les traductions et commentaires d'ouvrages grecs ; entre 1225 et 1235, ou plutôt 1230-35, des écrits théologiques. Les œuvres antérieures à 1225 d'intérêt philosophique ou scientifique et dont beaucoup sont fort courtes, se divisent en deux catégories : dans l'une les mss continentaux dominent, dans l'autre les mss anglais. Robert aurait vécu à Oxford de 1199 à 1209 et à Paris de 1209 à 1225. Comme les autres articles de M. R. sur Grosseteste, celui-ci rendra service. Cependant tout est loin d'être certain dans ses assertions. Tels éléments qu'il reprend à d'autres sont même probablement inexacts. Il y a beaucoup d'ombre dans la biographie et la chronologie de Grosseteste. Pour la réduire, il reste énormément à faire : l'étude littéraire et doctrinale détaillée de chacun de ses ouvrages et sa comparaison avec les écrits contemporains. Cela suppose pratiquement leur édition critique. Malheureusement on en est encore loin. H. P.

1773. V. Doucet O. F. M. *Le sermon de Jacques de Padoue sur S. François (Paris 1345) et son témoignage sur Alexandre de Halès.* — Archivum francisc. histor. 44 (1951) 471-476.

La collection de sermons de *Vienne Nat. 1433* a conservé un sermon de Jacques de Padoue, bien informé des traditions franciscaines, où au f. 47ra se lisent quelques lignes sur Alexandre de Halès. Le P. D., qui est le premier à les exploiter, y trouve la preuve qu'Alexandre est arrivé à Paris vers 1200-1202 et y a commencé son enseignement théologique vers 1220-1225. Ce qui confirme ses conclusions antérieures (voir *Bull.* VI, n° 1158). O. L.

1774. F. von Gunten O. P. *La notion de personne dans la Trinité d'après Alexandre de Halès.* — Divus Thomas (Frib.), Ser. III, 28 (1950) 32-62.

1775. F. von Gunten O. P. *La notion de relation dans la Trinité d'après Alexandre de Halès.* — Divus Thomas (Frib.), Ser. III, 28 (1950) 171-194.

Tout essai théologique sur la Trinité comporte l'approfondissement des deux notions corrélatives de personne et de relation. Les deux articles du P. v. G. consacrés à Alexandre de Halès constituent donc une unité.

Quand le maître franciscain voulut aborder le premier problème, celui des

personnes divines, il eut à opter entre deux définitions, l'une de Boèce : *rationalis naturae substantia individua*, l'autre de Richard de Saint-Victor : *naturae incommunicabilis existentia*. Malgré la difficulté que créait en l'occurrence le terme *substantia* de la première définition, et malgré l'autorité qu'il accorde à Richard de Saint-Victor, Alexandre de Halès, soucieux de rester dans le sillon traditionnel, s'efforce de rendre acceptable la définition de Boèce. C'est ce que constate le P. v. G., avant d'aborder l'étude de la notion de personne et des notions connexes d'essence, de substance et d'hypostase. Au sujet de ces quatre notions le P. v. G. constate que la Somme alexandrine cite des *quidam* qui ne sont autres qu'Alexandre lui-même dans sa question inédite *De quatuor nominibus* (ce qui corrobore la thèse qui attribue cette partie de la Somme à un autre qu'Alexandre). Quant à la distinction entre personne et hypostase, il rapporte d'abord la solution proposée par Alexandre dans ses questions *De notionibus et relationibus in diuinis* et *De hypostasi*, pour établir ensuite les précisions fournies par la Somme alexandrine.

Concernant le second problème, celui des relations trinitaires, le P. v. G. estime que la position d'Alexandre fut commandée, non pas tant par la théologie grecque, avec laquelle il a d'ailleurs des affinités, que par les erreurs de Gilbert de la Porrée. Aidé par la pénétrante étude du P. A. Hayen (cf. *Bull.* III, nº 191), le savant historien expose le réalisme outré de l'évêque de Poitiers soulignant en Dieu la distinction entre *Deus* et la *divinitas* et dans la Trinité la distinction entre la personne et la propriété, entre le Père et la paternité. C'est dans cette perspective et à la suite de Richard de Saint-Victor qu'Alexandre résolut le problème des relations, des « propriétés » et des « notions » des personnes divines.

Le travail du P. v. G. est grandement utile, vu les difficultés inhérentes à la matière. Mais, puisque le texte même de la Somme alexandrine présente des incohérences, dues à la pluralité des sources utilisées ou remaniées, il eût été préférable de s'adresser d'abord aux questions disputées inédites citées ci-dessus et que le P. v. G. a le mérite d'éditer en appendice, de les étudier pour elles-mêmes indépendamment de tout recours au texte de la Somme alexandrine. Et dorénavant il faudra commencer l'exposé par un autre écrit, plus authentique encore si l'on peut dire que les questions disputées, à savoir le livre I du Commentaire des Sentences d'Alexandre, que le P. V. Doucet vient d'éditer (cf. *Bull.* VI, nº 1158), avec toutes les références aux écrits du temps, y compris la compilation de *Vat. lat. 691*, dont le P. v. G. a publié des extraits. La richesse doctrinale du Commentaire d'Alexandre mérite les honneurs d'une nouvelle monographie. O. L.

1776. K. F. Lynch O. F. M. *The Theory of Alexander of Hales on the Efficacy of the Sacrament of Matrimony.* — Franciscan Studies 11 (1951) nºˢ 3-4, 69-130.

1777. K. F. Lynch O. F. M. *Texts from the « Quaestiones antequam esset frater » Attributed to Alexander of Hales.* — Franciscan Studies 11 (1951) nºˢ 3-4, 131-139.

Déjà touchée par le P. D. Van den Eynde (cf. *Bull.* VI, nº 414), la question de l'efficacité du sacrement de mariage est approfondie à souhait par le P. L., surtout en ce qui concerne Alexandre de Halès qui en traite d'abord dans son Commentaire des Sentences (l. IV, d. 26), ensuite dans ses deux questions disputées *antequam esset frater* (*De repudio et divortio* et *De matrimonio*) et enfin dans la question *De peccato originali* (*postquam fuit frater*).

Le résultat de l'enquête, soigneusement menée, est important. Dès son Commentaire sur les Sentences Alexandre réagit assez nettement contre l'opinion commune des théologiens et des canonistes, adoptée encore par Hugues de

Saint-Cher, qui niait que le sacrement de mariage fût cause de la grâce. Sans doute, remarque Alexandre, à la différence des autres sacrements, le sacrement de mariage, même reçu dignement, ne saurait produire ou augmenter *quantum est de se* la grâce sanctifiante, mais il dispose l'âme des conjoints à une plus grande charité mutuelle et par là à une augmentation de la grâce. Les questions disputées d'Alexandre marquent un progrès, en proclamant plus ouvertement que le mariage est cause efficiente de la grâce, en conférant la grâce de résister à la concupiscence. Cette doctrine, remarque le P. L. est bien différente de celle de la *secunda pars* de la Somme théologique attribuée à Alexandre qui, à la manière de Hugues de Saint-Cher, nie l'influence du sacrement sur la collation de la grâce. Quant à saint Bonaventure, dont il expose longuement les vues, le P. L. note qu'il s'en tient davantage à l'exposé fait par Alexandre dans son Commentaire des Sentences.

Le P. L. publie en appendice, mais sous titre spécial, les deux questions disputées *De matrimonio* et *De repudio et divortio*. Quant au Commentaire des Sentences, il en a cité de nombreux passages au cours de son exposé doctrinal.

O. L.

1778. J. M. LENHART O. F. M. Cap. *Franciscan Tertiaries Established the First Public Libraries in the Middle Ages.* — Franciscan Studies 8 (1948) 421-425.

Le roi saint Louis aurait été le premier à ouvrir une vraie bibliothèque publique à Paris, à côté de la Sainte-Chapelle, peu après 1254, inspiré par l'exemple d'un sultan musulman. Mais sa mort dispersa ces manuscrits. Par contre, Pétrarque, par testament, fit établir une bibliothèque publique à Saint-Marc de Venise (1374). Pourtant la première institution de ce genre qui aurait joui de succès serait celle établie à Florence en 1437 par un leg de Niccolo Niccoli. H. P.

1779. A. BIRKENMAJER. *Pierre de Limoges commentateur de Richard de Fournival.* — Isis 40 (1949) 18-31.

On connaît au cours des âges bien des *Nativitates*, horoscopes ou autobiographies astrologiques. Leur intérêt historique est évident. M. B. rappelle d'abord celle d'Henri Bate de Malines, conservée dans les mss *Paris Nat. lat. 7324*, f. 24v-44r et *10270*, f. 139v-177v, qu'il a transcrits depuis longtemps. Il signale ici une autre *Nativitas*, assez courte, dont on a trois copies : *Vat. Regin. lat. 1261*, *Oxford Hertford Coll. 4* (= *O*) et *Londres Brit. Mus. Sloane 3281*. Il croit pouvoir y reconnaître l'autobiographie astrologique de Richard de Fournival, né à Amiens en 1201, écrivant en 1239. *O* nous fournit aussi un commentaire de cette *nativitas* attribué expressément par le scribe à Pierre de Limoges, l'auteur du *De oculo morali*, très versé en astrologie. Pierre légua sa bibliothèque, — plus de 120 volumes, — à la Sorbonne. Plusieurs dizaines de ces mss subsistent encore à la Bibliothèque nationale de Paris, conservant de nombreux autographes de leur propriétaire. Comme M. B. le remarque dans cet intéressant article, des chercheurs au courant de l'astrologie médiévale et moderne pourraient retracer des biographies extrêmement détaillées des auteurs de ces *Nativitates*. H. P.

1780. E. PRETO. *Un testo inedito : la « Summa theologica » di Rolando da Cremona.* — Riv. Filos. neo-scol. 40 (1948) 45-72.

Nous ne signalons cet article que par souci d'être complet. Il est bien documenté mais basé principalement sur l'ouvrage du P. E. Filthaut (voir *Bull.* II,

n° 1303) et l'article de Fr. EHRLE, *San Domenico, le origini del primo studio generale del suo ordine a Parigi e la Somma teologica del primo maestro Rolando da Cremona*, dans *Miscellanea dominicana*, Rome, 1923. M. P. a étudié le manuscrit de l'œuvre inédite de Roland de Crémone. Je ne crois pourtant pas que les spécialistes apprendront grand-chose dans son article. Il examine brièvement le milieu de Roland, sa Somme, le manuscrit et le texte. H. P.

1781. CH. LAIRD. *Palatinus Latinus 1970, A Composite Manuscript.* — Modern Lang. Review 38 (1943) 117-121.

Vat. Palat. lat. 1970 contient un exemplaire du *Manuel des péchés*. M. L. en examine minutieusement la paléographie et la nature du texte. Le ms. émane de deux scribes, dont le premier copie le groupe II des témoins du texte, tandis que le second reprend le groupe I. H. P.

1782. D. W. ROBERTSON JR. *The « Manuel des Péchés » and an English Episcopal Decree.* — Modern Lang. Notes 60 (1945) 439-447 ; 61 (1946) 144.

M. R. rappelle ou signale la ressemblance entre le *Manuel des péchés*, qui daterait de 1260 environ, et deux autres documents : un décret émanant de Walter de Cantilupe, évêque de Worcester, repris par plusieurs autres prélats dont Robert Grosseteste, et la *Summa* de Pierre Quivil. Le *Manuel* présente les décrets à l'usage des fidèles. H. P.

1783. CH. LAIRD. *Character and Growth of the « Manuel des Peschiez ».* — Traditio 4 (1946) 253-306.

Le *Manuel des péchés*, ouvrage anglo-normand du XIIIe siècle, a été édité récemment par M. E. J. Arnould. Par ailleurs M. L. a étudié l'histoire littéraire du *Manuel* dans le plus menu détail. Il publie ici le résultat de ses recherches. Il admet l'existence d'une forme primitive du *Manuel*, malgré qu'on n'en ait aucun témoin véritable, contre les 25 mss de l'œuvre définitive. Il s'efforce par critique interne de distinguer dans l'ouvrage actuel les éléments appartenant aux différents états du texte. Comme il le reconnaît, il y a en tout cela pas mal d'hypothèse. Son important article est le supplément indispensable de l'édition de M. Arnould, avec lequel il s'accorde en gros. H. P.

1784. C. ROTH. *The Disputation of Barcelona (1263).* — Harvard theol. Review 43 (1950) 117-144.

En juillet et août 1263 eut lieu à Barcelone la célèbre discussion publique entre le rabbin Moïse ben Nahman (Nahmanides), souvent appelé Bonastruc de Porta, et le converti Paul. On en a un bref procès-verbal officiel en latin, du côté chrétien, et un rapport étendu par Nahmanides. M. R. reconnaît que les deux relations s'accordent et il s'appuie sur elles pour retracer les débats de façon détaillée et très vivante. Étaient présents Jacques Ier roi d'Aragon et saint Raymond de Peñafort. La discussion oppose la foi chrétienne et la foi juive, surtout concernant le Messie et la Trinité. H. P.

1785. B. TIERNEY. *A Conciliar Theory of the Thirteenth Century.* — Cathol. histor. Review 36 (1950-51) 415-440.

M. T. expose les idées d'Henri de Suse (Hostiensis, † 1271) et montre en lui une source des idées conciliaires du XIVe siècle, de Marsile de Padoue notamment. L'attitude de l'Hostiensis s'apparente fort à celle de conciliaristes modérés tels que Pierre d'Ailly et Gerson. Il applique à l'Église les notions et les lois reprises aux corporations. Il insiste sur l'unité des cardinaux avec le pape : ensemble ils forment un *collegium* possédant pleins pouvoirs. Il est cardinal et prêche pour sa chapelle. Par-dessus tout il exalte l'autorité infaillible des conciles œcuméniques.

H. P.

1786. E. Magrini O. F. M. *Concezione immacolata e immortalità nella dottrina di San Bonaventura.* — Antonianum 25 (1950) 207-222.

Selon saint Bonaventure, la nécessité de mourir ne découle pas tant de la privation de la justice originelle que du péché d'Adam, chef de l'humanité. Elle serait donc conciliable avec l'immaculée conception. C'est ainsi que le P. M. comprend Bonaventure. Il semble que cela puisse se soutenir. H. P.

1787. V. J. Bourke. *The Provenance of the «De apprehensione» Attributed to Albertus Magnus.* — Speculum 18 (1943) 91-98.

Les éditions des œuvres d'Albert le Grand contiennent un *Liber de apprehensione* généralement considéré comme inauthentique. M. B. montre qu'il faut l'éliminer des écrits d'Albert, car il pille non seulement Albert mais encore la *Summa theologica* de saint Thomas. On ne peut néanmoins le négliger, car il présente de l'intérêt pour la philosophie et la théologie. Il étudie la connaissance naturelle et surnaturelle, infuse, prophétique, la connaissance de Dieu. Il mériterait un examen doctrinal qui s'efforcerait de le dater et d'en identifier l'auteur. H. P.

1788. P. Mascarucci O. P. *L'omniscienza del Cristo in S. Alberto Magno. Studio comparativo con i teologi del suo tempo.* — Sapienza 3 (1950) 251-265, 420-440.

Le P. M. étudie d'abord les antécédents de la doctrine de saint Albert le Grand concernant deux points : le progrès du Christ dans la science et l'universalité de celle-ci. Pierre Lombard n'admet qu'un progrès apparent ; sa thèse rencontra cependant quelque opposition (Richard de Saint-Victor). Quant à son universalité, le Lombard l'admet aussi ample que possible ; mais là aussi il rencontra quelques adversaires (Robert de Melun, Gandulphe de Bologne). Le problème évolua peu : les premiers maîtres dominicains subirent l'influence de Guillaume d'Auxerre, qui avait distingué entre science incréée et science créée. Chez Albert le Grand, le P. M. constate un approfondissement notable de la doctrine. Le saint docteur admet un progrès réel dans la science du Christ ; toutefois ce progrès ne comporte pas l'acquisition d'un nouvel *habitus* scientifique, mais implique la position de nouveaux actes de science, d'expérience. Quant à l'universalité de la science, Albert le Grand reste dans le sillon du Lombard, mais il apporte nombre de précisions : cette science dépasse toute science humaine, mais dans son mode d'être elle est inférieure à la science divine : le Christ sait tout, non de science infuse, mais de la science des bienheureux, non par un *habitus* spécial, mais dans le Verbe, non point aussi limpidement que Dieu, ne pouvant étreindre l'infini comme Dieu, ni d'un seul acte comme Dieu, mais par la multiplicité d'actes inhérente à toute science créée. La doctrine de saint Albert n'a pas encore la précision de celle de saint Thomas d'Aquin, mais elle la prépare. Monographie

claire, bien menée, encombrée parfois d'un luxe un peu inutile de notes bibliographiques. O. L.

1789. L. THORNDIKE. *Traditional Medieval Tracts Concerning Engraved Astrological Images.* — Mélanges Auguste Pelzer (voir *Bull.* V, n° 1151) 217-274.

Albert le Grand est l'auteur d'un très intéressant *Speculum astronomiae. Astrologiae* en exprimerait beaucoup mieux le contenu, pour les modernes. On a tenté en vain d'en dénier la paternité à Albert. M. T. s'intéresse ici seulement aux ouvrages signalés par Albert et traitant d'images gravées comportant des astres. C'est un supplément important à sa grande *History of Magic and Experimental Science.* Aux 25 mss connus du *Speculum astronomiae*, il en ajoute 14 nouveaux. Quant aux ouvrages cités par Albert, impossible d'en reproduire la longue liste. M. T. les examine, énumère leurs mss. Ils nous concernent ici comme sources d'Albert et à propos d'astrologie ou de magie, ouvrages attribués à Énoch, Thebit, Hermès, Ptolémée etc. L'article s'achève par une liste des incipit couvrant 4 pages, et par les tables des nombreux manuscrits, ouvrages et noms cités. H. P.

1790. TH. E. DAVITT S. J. *The Nature of Law.* — St. Louis, B. Herder, 1951 ; in 8, v-274 p. Dl. 4.

C'est l'introduction historique de toute une philosophie du droit qui se cache sous ce titre. Parmi les penseurs des XIIIe-XVIIe siècles, le P. D. en a choisi douze, dont les six premiers prônent la prédominance du vouloir dans l'élaboration de la loi et les six autres celle de la raison. Le développement se déroule d'une manière systématique : pour chaque auteur le P. D. étudie les trois problèmes suivants : à quelle faculté appartient la prépondérance dans la vie morale ; d'où vient le commandement inhérent à toute loi et l'obligation qui en résulte ; y a-t-il place pour des lois purement pénales ?

Pour les uns, la loi est œuvre de volonté, puisque c'est celle-ci qui meut à l'action ; le commandement et l'obligation de la loi dérivent donc de la volonté du législateur ; des lois purement pénales sont donc possibles, puisque l'existence et l'extension de l'obligation sont affaire de volonté chez le législateur. Ainsi ont raisonné Henri de Gand, Jean Duns Scot, Guillaume Ockham, Gabriel Biel, Alphonse de Castro, François Suarez. Pour les autres au contraire, la loi est œuvre de raison, puisque c'est celle-ci qui organise la vie morale ; le commandement et l'obligation se fondent donc sur cette raison qui adapte l'objet de la loi à la fin poursuivie par le législateur ; et comme ce rapport de moyen à fin est indépendant de la volonté purement positive du législateur, on ne conçoit guère la possibilité d'une loi purement pénale. Ainsi ont raisonné Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Cajetan, Dominique Soto, Barthélemy Medina et Robert Bellarmin.

Le P. D. a souligné avec soin les nuances propres à chaque auteur et ainsi il a pu éviter l'inconvénient inhérent à des tableaux trop systématiques. Il reste cependant malgré tout une équivoque fondamentale dans cette division en deux catégories ; car si le terme de volonté est clair, celui de raison prête à confusion. Quand, par exemple, saint Thomas définit la loi *ordinatio rationis*, il présuppose évidemment des actes de raison théorique, tel celui de déterminer le moyen le plus apte à réaliser le but poursuivi par le législateur en élaborant sa loi. Mais il entend bien que la loi, comme telle, est œuvre de raison pratique. Or, — et on

l'a trop oublié, même au XIIIe siècle, quand on attaquait saint Thomas, — la raison pratique ne peut se définir sans un acte de volonté ; car l'acte du commandement est tout pénétré d'un acte antérieur de volonté, à savoir l'intention qui anime le législateur en créant sa loi. L'« intellectualisme » de saint Thomas est donc à base de volonté. Il n'empêche cependant que la théorie de celui-ci diffère de celles d'Henri de Gand et de Jean Duns Scot. Mais c'est parce que, selon saint Thomas, la loi n'est pas avant tout la cause efficiente qui meut les sujets à observer la loi, mais essentiellement cause formelle, principe constitutif de l'ordre moral.

Dans la première série des auteurs, ceux qui prônent le primat de la volonté, le P. D. débute par Henri de Gand. A ses yeux (p. 24), saint Bonaventure est loin d'avoir l'importance d'un Jean Duns Scot ; ce qui est vrai. Il faut toutefois noter que saint Bonaventure est le premier qui ait souligné l'auto-détermination de la volonté et ainsi fondé l'école « volontariste ». Dans la seconde série des penseurs, le P. D. met en vedette Albert le Grand : certes celui-ci a souligné le rôle de la raison dans la vie morale, mais il est à remarquer qu'il l'oublie quand il définit la loi. Bref, selon les perspectives strictement historiques, les écoles se séparent avec saint Bonaventure et saint Thomas, et non avec Henri de Gand et Albert le Grand.

Nous ne voulons cependant aucunement diminuer les mérites du travail du P. D., qui n'a pas voulu faire œuvre strictement historique mais esquisser un tableau d'ensemble. Le mérite propre à cette étude est d'avoir montré sur le vif le lien organique qui relie les trois points étudiés chez chacun des auteurs, et spécialement d'avoir bien marqué la place des lois purement pénales. Sur ce dernier point, il faudra dorénavant tenir compte du travail du P. G. Meersseman (cf. *Bull.* VI, no 1756). O. L.

1791. *Bibliographische Einführungen in das Studium der Philosophie.* 13-14 : *Thomas von Aquin,* von P. Wyser O. P. ; 15-16 : *Der Thomismus,* von P. Wyser O. P. — Bern, A. Francke, 1950-51 ; 2 vol. in 8, 78 et 120 p. Fr. 5.80 chac.

Ces deux fascicules forment ensemble une bibliographie suivie concernant saint Thomas et les principaux représentants de l'école thomiste (au sens très large) jusqu'à nos jours. Les problèmes et écrits exclusivement théologiques ne sont pas envisagés. Seules les études publiées en allemand, latin, français, italien, espagnol et anglais sont retenues. Après une section générale (bibliographie des bibliographies, histoires littéraires, lexiques et indices, périodiques, collections, mélanges), le P. W. signale, p. 15-32 du premier fascicule, les études les plus notables sur la vie (sources, chronologie, personnalité) et les écrits (études générales, chronologie avec tableau, œuvres particulières) de saint Thomas, ainsi que les éditions de ses œuvres (éditions complètes, anthologies, écrits particuliers). P. 33-78 du même fascicule, on trouvera la bibliographie récente concernant la philosophie de saint Thomas : sources, introduction, logique, cosmologie, psychologie, épistémologie, ontologie, théodicée, éthique, philosophie de la culture, esthétique.

Le second fascicule comprend deux sections : *Geschichte des Thomismus* ; *Systematik des Thomismus.* Cette dernière ne porte que sur la littérature récente spéculative. Ses cadres répondent à ceux de la bibliographie doctrinale du premier fascicule dont elle constitue, en quelque sorte, le prolongement. La section historique, outre les travaux d'ordre général, signale 168 philosophes et théologiens-philosophes, dont quelques 80 appartiennent au moyen âge.

C'est dire qu'un choix assez sévère a été opéré. N'oublions pas, au reste, qu'il s'agit d'une bibliographie choisie et que le P. W. ne vise nullement à remplacer les bibliographies antérieures. M. C.

1792. ST. THOMAS AQUINAS. *De principiis naturae.* Introduction and Critical Text by J. J. PAUSON (Textus philosophici Friburgenses, 2). — Fribourg (Suisse), Société philosophique, 1950 ; in 8, 111 p.

Le texte traditionnel du *De principiis naturae,* — comme celui de bien d'autres opuscules de saint Thomas, — est loin d'être satisfaisant. M. P. a entrepris de démêler le témoignage complexe des manuscrits et d'en tirer un texte aussi proche que possible de l'original. Il compte et décrit 55 manuscrits et 7 incunables partagés en 6 groupes, dont il retient, après examen, les 6 représentants suivants du XIII[e] ou du début du XIV[e] siècle : *Metz 1158, Toulouse 872, Naples VII. B. 21, Bologne Univ. 861, Rome Vallic. E. 30, Paris Nat. lat. 14546.* Les trois premiers remonteraient à un archétype commun ; les trois derniers descendraient collatéralement, par un double intermédiaire, de l'autographe. M. P. est tenté de voir dans *Bologne Univ. 861* « an admirable medieval critical text » (p. 59) et, à ses yeux, *Paris Nat. lat. 14546* « is singularly representative of the original diffusion of the autograph » (p. 42). A première vue, il semblerait qu'un tel faisceau de témoins anciens eût dû permettre une reconstitution aisée. Il n'en est rien cependant. Les témoins d'un même groupe sont fort divergents et les contaminations d'un groupe à l'autre apparaissent nombreuses. Devant cette situation, M. P. a cru devoir faire appel dans le choix de ses leçons aux « évidences internes » (p. 62) plus souvent qu'à l'autorité prépondérante de tel ou tel manuscrits. A-t-il bien fait ? A-t-il eu raison, notamment, de chercher à s'approcher autant que possible du texte autographe ? N'eût-il pas mieux fait d'éditer l'une des deux traditions textuelles qu'il distingue et de noter les variantes de l'autre dans un apparat spécial ?

L'introduction comprend, outre l'étude de la tradition manuscrite et la liste des éditions et traductions, des notes importantes sur l'authenticité, le titre, les citations, la date de composition, les sources. M. C.

1793. M.-D. ROLAND-GOSSELIN O. P. *Le « De ente et essentia » de saint Thomas d'Aquin.* Texte établi d'après les manuscrits parisiens, introduction, notes et études historiques (Bibliothèque thomiste, 8). — Paris, J. Vrin, 1948, XXX-221 p. Fr. 330.

Reproduction photomécanique de l'édition de 1926. Depuis cette date, il a paru plusieurs textes du *De ente et essentia.* On peut regretter qu'il n'ait pas été possible d'en tenir compte. Mais c'est surtout, on le sait, par son introduction, ses notes et ses larges commentaires que le livre du P. R.-G. s'impose. Il est heureux, dès lors, qu'on lui ait assuré une nouvelle diffusion. M. C.

1794. S. THOMAE AQUINATIS *Quaestiones disputatae.* T. I : *De veritate.* Cura et studio R. SPIAZZI O. P. T. II : *De potentia* etc... Cura et studio P. BAZZI, M. CALCATERRA, T. S. CENTI, E. ODETTO, M. P. PESSION O. P. Editio VIII revisa. — Taurini, Marietti, 1949 ; 2 vol. in 8, XXX-616 et 900 p. L. 2000 et 2500.

1795. S. THOMAE AQUINATIS *Quaestiones quodlibetales.* Cura et studio

R. Spiazzi O. P. Editio VIII revisa. — Taurini, Marietti, 1949 ; in 8, xxiv-269 p. L. 900.

Cette huitième édition « revue » des *Quaestiones disputatae* et des *Quaestiones quodlibetales* de la maison Marietti marque un grand progrès sur les tirages « stéréotypés » antérieurs. Une introduction générale, signée par le P. Pession, résume l'état actuel des problèmes critiques, et chaque groupe de *Quaestiones* est précédé de quelques éclaircissements dus aux divers éditeurs : le P. Spiazzi pour le *De veritate* et les *Quodlibeta* ; le P. Pession pour le *De potentia* et le *De malo* ; le P. Calcaterra et le P. Centi pour le *De anima*, le *De spiritualibus creaturis* et le *De unione Verbi incarnati* ; le P. Odetto pour le *De virtutibus*. Outre la table analytique des matières, les *Indices* comportent pour chaque groupe un relevé des citations bibliques, un relevé des auteurs et écrits explicitement cités par saint Thomas et un autre relevé, — pourquoi cette séparation ? — des endroits où les principaux noms sont cités. Le texte lui-même, destiné principalement, ne l'oublions pas, à l'usage scolaire, est disposé et distingué plus didactiquement qu'auparavant et accompagné de notes explicatives sur certains noms et certains termes. Mais surtout il a été notablement amélioré : tout en restant fidèles au texte reçu, les éditeurs y ont incorporé les corrections certaines qui résultent des travaux critiques des dernières années. Ils ont recollationné, d'autre part, leur texte sur celui de quelques anciennes éditions plus ou moins divergentes et en notent les principales variantes. L'ordre des *Quaestiones* tient compte des listes chronologiques proposées en ces dernières années, mais pour des raisons d'ordre pratique et pédagogique on a maintenu sur certains points le classement traditionnel, notamment celui du groupe des vertus et celui des douze questions quodlibétiques. M. C.

1796. *Middle High German Translation of the Summa theologica by* Thomas Aquinas. Edited with a Latin-German and a German-Latin Glossary by B. Q. Morgan and F. M. Strothmann (Stanford University Publications, University Series, Language and Literature, 8, 1). — Stanford (Calif.), University Press, 1950 ; in 8, 400 p. Dl. 5.

Cette traduction, éditée pour la première fois (sauf quelques extraits publiés par W. Stammler ; voir *Bull.* III, no 570), est contenue dans *Stuttgart Landesbibl. H. B. III. 32*. Ce ms., écrit au XIVe siècle au monastère de Weingarten, comporte 211 feuillets, et traduit un certain nombre d'articles de la *Summa theologica* et des Quodlibets et quelques autres fragments. Moyennant quelques conventions dans la transcription et la division du texte original, les auteurs ont reproduit sur la page de gauche le texte allemand et sur celle de droite le texte latin ; quelques notes au bas des pages expliquent les anomalies ou les difficultés qui se présentent dans la traduction. Le premier des deux lexiques qui achèvent le volume et qui occupent plus de cinquante pages, a l'avantage de donner, en plus de la traduction en allemand médiéval des mots latins, leur équivalent en allemand moderne. Quelques coups de sonde nous ont convaincu que des erreurs et des omissions se sont glissées dans les références des mots signalés en ces lexiques (ces références sont, par ailleurs, peu pratiques, le numéro de chaque folio du ms. ayant été imprimé, on ne sait pourquoi, *après* la transcription de celles-ci ; d'où les méprises du lecteur...). Ajoutons qu'une table donne l'indication exacte des passage traduits, et que les traducteurs soulignent l'importance de ce document pour l'histoire de la langue allemande. F. V.

1797. G. F. Rossi C. M. *Il codice latino 14546 della Biblioteca nazionale di Parigi con gli opuscoli di San Tommaso.* — Divus Thomas (Piac.) 54 (1951) 149-188, 289-333 ; 55 (1952) 16-33, 196-219.

1798. G. F. Rossi C. M. *Il codice latino 14546 della Biblioteca nazionale di Parigi con gli opuscoli di San Tommaso* (Monografie del Collegio Alberoni, 19). — Piaçenza, Collegio Alberoni, 1952 ; in 8, XI-127 p. L. 700.

Le fameux *codex 635* de Saint-Victor, qui porte aujourd'hui la cote *Paris Nat. lat. 14546* et qui contient les opuscules de saint Thomas, est replacé dans son milieu d'origine. C'est dire que le P. R. retrace brièvement l'histoire de l'abbaye, de l'école et de la bibliothèque de Saint-Victor. Puis il signale et examine les études critiques consacrées, en ces dernières années, au manuscrit lui-même. Les trois derniers articles donnent la description du codex. Cette description est extrêmement détaillée. Le P. R. s'y occupe non seulement des particularités extérieures et paléographiques du manuscrit, mais aussi du texte des opuscules. De larges citations en illustrent la teneur et, pour deux folios de la *Concordantia dictorum sancti Thomae*, on trouvera un fac-similé en cours de description. Un paragraphe spécial compare la liste des opuscules dans notre manuscrit avec celles des anciens catalogues. Cet important travail du P. R. ne dispense pas de l'examen des autres manuscrits des *Opuscula*, mais il prépare cet examen et allégera considérablement la tâche de ceux qui se chargeront de l'édition critique.

Le fascicule 19 des *Monografie* réunit les articles du *Divus Thomas*. M. C.

1799. R.-A. Gauthier O. P. *La date du Commentaire de saint Thomas sur l'Éthique à Nicomaque.* — Rech. Théol. anc. méd. 18 (1951) 66-105.

Après avoir ramené à sa juste valeur le témoignage de Ptolémée de Lucques et examiné les raisons apportées par M. G. Verbeke prônant la date de 1260 (cf. *Bull.* VI, n° 506), le P. G. apporte une série d'arguments impressionnants en faveur de l'année 1270-71. D'abord l'évolution de la pensée de saint Thomas sur la magnanimité, qui amène à l'ordre suivant : Commentaire des Sentences, *De malo*, Commentaire sur l'Éthique et *IIa IIae* ; ensuite les citations du livre *Λ* de la Métaphysique d'Aristote, d'où il résulte que le Commentaire sur l'Éthique a été écrit, presque en entier, après la *Ia IIae* et le *De malo* ; de même les citations du *De passionibus* du Pseudo-Andronicus, qui semblent bien prouver que la leçon 6 du livre I du Commentaire sur l'Éthique a été écrite après la question 49 de la *IIaIIae* ; enfin l'évolution de la pensée de saint Thomas sur le siège de la continence et de la persévérance, qui prouve que le Commentaire sur l'Éthique est postérieur à la question 137 ou même peut-être à la question 155 de la *IIaIIae*. Si donc on adopte la chronologie de la Somme théologique proposée par Mgr P. Glorieux (cf. *Bull.* V, n° 211), on pourra conclure que le Commentaire sur l'Éthique a été rédigé presque tout entier (à partir de la leçon 6 du livre I) à la fin de 1270 et dans le courant de 1271. Il est inutile d'insister sur l'importance de ces conclusions : le Commentaire sur l'Éthique s'avérerait en effet comme l'expression définitive de la pensée de saint Thomas sur nombre de questions de philosophie morale. O. L.

1800. A. Dondaine O. P. *Nicolas de Cotrone et les sources du Contra errores*

Graecorum de saint Thomas. — Divus Thomas (Frib.), Ser. III, 28 (1950) 313-340.

Quel est l'auteur du *Libellus* qu'à la demande d'Urbain IV saint Thomas d'Aquin examina dans son *Contra errores Graecorum*? Reprenant une hypothèse émise jadis par le P. R. Loenertz O. P. (cf. *Bull.* III, n° 577), le P. D. prouve apodictiquement que l'auteur est Nicolas de Durazzo, évêque de Cotrone. Le *Libellus*, en effet, se présente comme un florilège de textes patristiques grecs, favorables à la thèse latine de la procession du Saint-Esprit, et son auteur s'avère être un Grec, qui avait pu consulter les archives de la Chambre apostolique et avait rédigé son écrit à la demande d'un empereur grec vers 1255. Or tout ce qu'on sait de Nicolas de Cotrone correspond adéquatement à toutes ces données. Ces pages du P. D. sont un modèle de sagacité et de prudence dans le maniement de la critique interne. O. L.

1801. W. A. Eden. *St. Thomas Aquinas and Vitruvius.* — Mediaeval and Renaissance Studies 2 (1950) 183-185.

M. E. note au début du livre II du *De regimine principum* de saint Thomas quelques textes empruntés, indirectement sans doute, au *De architectura* de Vitruve. O. L.

1802. R. Losa O. S. B. *Un trait original du tempérament intellectuel de saint Thomas.* — Revue thomiste 50 (1950) 157-171.

Grâce à une confrontation attentive du Commentaire sur les Sentences d'Albert le Grand, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin, dom L. a pu discerner un des traits fondamentaux de ce dernier. Trois problèmes se posaient concernant la création : le philosophe peut-il se faire une notion exacte de la création ; peut-il résoudre la question de l'éternité du monde, et celle des intermédiaires dans l'action créatrice ? En quelques pages substantielles dom L. établit que, dès son Commentaire des Sentences et contrairement à ses deux contemporains, saint Thomas a voulu raisonner en philosophe. O. L.

1803. C. Fabro. *La nozione metafisica di partecipazione secondo S. Tommaso d'Aquino.* II edizione riveduta e aumentata. — Torino, Società editrice internazionale, 1950 ; in 8, xi-383 p. L. 1000.

Cette seconde édition du travail qui voulut proposer, en 1939, un nouveau centre de gravité du thomisme (voir *Bull.* IV, n° 1544), comporte, d'après le P. F., des « additions importantes ». En fait le plan de l'ouvrage n'a pas été remanié, ou à peine, et le nombre de pages est resté sensiblement le même. L'introduction surtout paraît avoir tenu compte des travaux parus depuis 1939 sur le sujet : en particulier ceux du P. L.-B. Geiger O. P. (voir *Bull.* V, n° 91), du P. J. de Finance S. J. (voir *Bull.* V, 806), du P. G. Isaye S. J. (voir *Bull.* V, n° 807) et du P. A. Hayen (*L'intentionnel dans la philosophie de saint Thomas*, Bruxelles, 1942). Un index des textes de saint Thomas, cités ou mentionnés, a été ajouté. F. V.

1804. C. Spicq. *Saint Thomas d'Aquin exégète.* — Dictionn. Théol. cath. 15 (1946) 694-738.

Il n'existait pas jusqu'à présent d'étude d'ensemble sur le sujet. Seuls quelques chapitres (par exemple la question de la pluralité des sens) ont été développés. Le P. S. a rassemblé tout ce qu'on peut dire, à l'heure actuelle, de l'œuvre biblique de saint Thomas, sans dissimuler d'ailleurs les lacunes de notre documentation. Ainsi par exemple, le problème des sources de l'exégèse thomiste, en dehors de la Glose, mériterait une étude qui est à peine amorcée. Le P. S. juge avec beaucoup d'équité l'œuvre exégétique de S. Thomas et il n'hésite pas à reconnaître qu'elle est sur certains points inférieure à celle de ses contemporains. C'est surtout sur la méthode et les principes d'exégèse qu'il s'est étendu, avec de nombreux exemples à l'appui. Excellente étude qui révèle une connaissance très personnelle des sources. B. B.

1805. E. González y González. *Las cinco vias de Santo Tomás de Aquino.* — Huesca, L. Pérez, 1943 ; in 12, 137 p. Pes. 5.

Le contenu de cet opuscule a paru d'abord, sous forme d'article, dans la revue *Studia* de Palma de Majorque. Le texte est le même, sauf un appendice sur « les sources des cinq voies », où il est parlé brièvement d'Aristote, de saint Augustin et du Pseudo-Denys. L'exposé de M. G. a un but doctrinal et donne une paraphrase des textes de saint Thomas. M. G. voit dans les cinq voies des preuves harmonieusement complémentaires, auxquelles se ramènent tous les arguments que la raison peut découvrir pour démontrer l'existence de Dieu.

M. C.

1806. W. Bryar. *St. Thomas and the Existence of God.* Three Interpretations. — Chicago, H. Regnery, 1951 ; in 8, xxv-252 p. Dl. 5.

Si nous avons bien compris ce livre étrange et difficile, il y aurait trois types d'interprétation de la preuve de l'existence de Dieu par le mouvement, telle qu'on la lit dans *S. theol.*, Ia, q. 2, a. 3 : selon qu'on envisage les êtres dans leur « existentialité », dans leur « particularité » ou dans leur « conventualité ». Nous laissons aux interprètes de saint Thomas le soin de discerner ce que cela veut dire. On a pu écrire (*Downside Review* 17, 1952, 329-330) que seul l'appendice consacré à l'argument de *Contra Gent.* I, 13 a quelque valeur. F. V.

1807. M. A. Donovan. *The Henological Argument for the Existence of God in the Works of St. Thomas Aquinas.* A Dissertation. — Notre Dame (Indiana), University, 1946 ; in 8, vii-146 p.

Il s'agit de la *quarta via*, preuve par les degrés, appelée « argument hénologique » parce qu'elle conclut du multiple à l'Un. Sr D. commente la doctrine thomiste de l'analogie et de la participation, qui sont à la base de la quatrième voie, et met en lumière ses attaches, d'une part avec l'aristotélisme, d'autre part avec le platonisme. Ses éclaircissements sur les antécédents historiques, — notamment saint Augustin et saint Anselme, — son enquête surtout concernant les textes parallèles et apparentés de saint Thomas font mieux comprendre le caractère propre de la fameuse preuve par les degrés. Notons cependant qu'à force d'élargir le problème, Sr D. risque de faire perdre un peu à la *quarta via* la portée limitée que lui attribuait saint Thomas. M. C.

1808. Th. J. Fitzgerald. *De inhabitatione Spiritus Sancti doctrina S. Thomae Aquinatis* (Pont. Fac. theol. Seminarii S. Mariae ad Lacum,

Diss. ad lauream, 17). — Mundelein (Ill.), Seminarium S. Mariae ad Lacum, 1949 ; in 8, v-141 p.

M. F. a écrit un travail qui se distingue d'emblée de beaucoup d'autres sur le même sujet par son souci de situer la pensée de saint Thomas dans son évolution propre. Ce souci, qu'on a pu remarquer déjà dans le travail de dom L. Chambat (voir *Bull.* V, n° 216), conduit M. F. à des constatations intéressantes. Certes, la pensée de saint Thomas reste foncièrement la même. Mais quand on envisage les dates extrêmes, d'un côté le Commentaire sur les Sentences et de l'autre la Somme théologique, il faut remarquer des divergences. Ainsi la Somme exprime volontiers la possession de Dieu dans l'âme en termes « intentionnels », de foi et d'amour ; mais dans le Commentaire, l'explication spéculative se construit autour de la notion d'assimilation « ontologique ». M. F. procède en citant les textes, souvent mis en parallèle pour faire ressortir leurs divergences ou leurs points de contact. Ajoutons que son travail examine successivement la notion thomiste de la présence de Dieu, les missions et l'inhabitation, puis l'évolution de la pensée thomiste en ce qui regarde l'« élément intentionnel » et l'« élément ontologique », dans les Sentences et dans la Somme, puis dans le *Contra Gentiles*. Ce travail a le mérite de mettre la pensée thomiste sur le vrai terrain où les oppositions entre les théologiens qui se réclament du Docteur angélique trouvent leur explication. Peut-être cherchera-t-on à chicaner M. F. sur tel ou tel détail. N'empêche que son souci de respecter l'évolution de la pensée de saint Thomas vient compléter très heureusement les travaux qui parurent récemment sur le même sujet. F. V.

1809. R. Morency S. J. *L'union de grâce selon saint Thomas* (Studia Collegii Maximi Immaculatae Conceptionis, 8). — Montréal, Éditions de l'Immaculée Conception, 1950 ; in 8, 287 p. Dl. 3.

Le volume du P. M. ne pourra passer inaperçu. Il continue la controverse séculaire sur la pensée exacte de saint Thomas à propos de l'union de grâce. On sait que les travaux les plus importants qui ont été publiés sur ce sujet depuis trente ans sont ceux du P. A. Gardeil O. P., s'arrêtant à la présence « objective » de Dieu dans l'âme (comme objet aimé et connu) ; de dom L. Chambat, admettant que cette présence est d'efficience et d'exemplarité (voir *Bull.* V, n° 216), cette présence servant d'ailleurs de base ontologique au fait psychologique de la connaissance et de l'amour de Dieu. D'autres travaux ont été publiés encore, mais n'ont pas eu le même retentissement que ceux-ci. Le P. M., en un volume d'une venue très claire, cherche à concilier ces aspects divers, en ce sens que pour lui la pensée de saint Thomas ne peut être enclose en un système rigide qui négligerait les autres faces de la vérité. Après une introduction historique et quelques considérations sur la méthode de son travail et la nature de la grâce, il se livre à une patiente analyse de « l'union de Dieu à l'âme », union qui se trouve décrite simultanément par saint Thomas en termes d'inhabitation, de mission, de dilection et d'adoption. Mais ce ne sont là que les antécédents ou les conséquents de la grâce elle-même. Celle-ci, dit le P. M., est « le terme de la causalité efficiente, exemplaire et finale de Dieu, ainsi que de sa causalité formelle extrinsèque ou objective » (p. 252). En d'autres mots elle est union de passion (fruit de l'efficience divine), d'assimilation (tout agent opérant *simile sibi*), de finalisation (vers l'agent divin), et d'opération (ici se retrouve le mode « objectif » dont le P. Gardeil fit le nœud de son exposé). Le P. M. conclut que saint Thomas écarte donc toute causalité intrinsèque, matérielle ou formelle. Il remarque aussi qu'il

n'a pas envisagé toujours simultanément les « quatre unions » décrites plus haut : seule l'union d'opération se retrouve du Commentaire sur les Sentences au Commentaire sur l'épître aux Romains, écrit un an avant sa mort (p. 251-252). Nous n'avons regretté qu'une chose : c'est que ce travail, qui a voulu être historique (p. 27), n'ait, semble-t-il, donné de précisions sur l'évolution de la pensée de saint Thomas que dans ces deux pages 251-252 ; partout ailleurs les œuvres de saint Thomas sont mises sur le même pied. F. V.

1810. J. de Tonquédec. *Questions de cosmologie et de physique chez Aristote et saint Thomas.* — Paris, J. Vrin, 1950 ; in 8, 127 p. Fr. 210.

Seule la première partie de ce volume (*Le système du monde*) intéresse ce *Bulletin* ; elle est d'ailleurs la plus importante (p. 8-71). C'est à propos du mouvement du monde que, on le sait, Aristote et saint Thomas font entrer leur cosmologie dans la métaphysique du premier moteur immobile, auquel les diverses sphères tendent à s'assimiler. Le P. de. T. explique en quoi saint Thomas a repris et en quoi il a corrigé Aristote. F. V.

1811. E. Q. Franz. *The Thomistic Doctrine on the Possible Intellect.* A Dissertation (Catholic University of America, Philosophical Studies, 117). — Washington, Catholic University of America Press, 1950 ; in 8, xii-189 p. Dl. 2.

Signalons ici cette thèse de psychologie rationnelle, en raison surtout de ses indications sur les sources de la doctrine de saint Thomas sur l'intellect possible (Platon, Aristote, Avicenne et Averroès), et sur ses commentateurs (Cajetan, Jean de Saint-Thomas). Les chapitres de M. F. étudient successivement la nature, l'objet et les fonctions de l'intellect possible, puis les rapports de cette faculté avec les facultés internes de la connaissance sensible. F. V.

1812. E. J. Ryan. *The Role of the « Sensus communis » in the Psychology of St. Thomas Aquinas.* A Dissertation. — Carthagena (Ohio), Messenger Press ; in 8, x-198 p.

Cette dissertation traite uniquement d'une question de psychologie : ce que saint Thomas a entendu par *sensus communis*. M. R. tient à la thèse que le Docteur angélique entendait par là la faculté interne de perception et de discernement des actes des sens externes divers. On trouvera dans son volume des chapitres préliminaires consacrés à la question chez Aristote, Avicenne, Averroès et saint Albert le Grand ; sans parler d'une partie terminale sur la question dans la psychologie et la pathologie moderne. Avant de synthétiser la doctrine de saint Thomas, l'auteur analyse les textes des commentaires d'Aristote d'abord, puis des autres écrits. Le lecteur peut vérifier les assertions de M. R. au moyen des textes, tous reproduits au bas des pages. Une abondante bibliographie achève le volume. F. V.

1813. Thomas von Aquin. *Erhaltung und Regierung der Welt.* Summa theologica I, 103-119 (Die deutsche Thomas-Ausgabe, 8). — Graz, A. Pustet, 1951 ; in 12, (16)-664 p. Fr. s. 21.30, souscr. 17.70.

Ce volume, qui continue la traduction allemande de la Somme théologique de saint Thomas, révèle les mêmes qualités scientifiques qui distinguèrent les

précédents. On sait que les éditeurs, sans doute à l'exemple de la traduction française de la « Revue des Jeunes », ont adopté de diviser les pages en deux : la partie supérieure contenant le texte allemand (dû ici au P. H. M. Christmann O. P. et au P. B. M. Dietsche O. P.), la partie inférieure reproduisant le texte latin, quelques notes indiquant les variantes utiles qu'on peut trouver dans les diverses éditions de la Somme, et la référence aux sources. Encore sur le modèle de la traduction française sans doute, fait suite une série de notes explicatives se rapportant à des endroits déterminés du texte ; elles sont dues ici au professeur H. André et au P. H. M. Christmann O. P. Vient ensuite un « commentaire », dû au P. A. Hoffmann O. P., long de 220 pages, véritable traité où l'on trouve trois sections, respectivement sur les rapports entre créatures et Créateur, sur les liens qui unissent les créatures entre elles (anges entre eux, anges et monde corporel), et sur la création corporelle. Deux appendices sont consacrés au problème de la mort (H. André) et aux chœurs des anges dans la tradition (B. M. Dietsche O. P.). D'abondantes tables (analytique, des auteurs cités, des citations scripturaires) achèvent ce volume élégant et admirablement composé. F. V.

1814. M. ORTUZAR. *El libre albedrio y el principio de la moción eficiente.* — Estudios (Madrid) 6 (1950) 217-235.

1815. M. ORTUZAR. *El libre albedrio en sus causas final y eficiente. Exposición histórica.* — Estudios (Madrid) 7 (1951) 7-28.

Ces deux études forment un tout. Dans la première, M. O. expose les vues de saint Thomas d'Aquin sur la notion divine en tant que Dieu, comme cause première, meut tous les êtres à agir, mais chacun d'eux selon sa nature spécifique : les êtres physiques à agir nécessairement, les créatures raisonnables à agir librement.

Dans la seconde, M. O. poursuit l'enquête chez quelques auteurs subséquents : Henri de Gand, Jean Duns Scot, Guillaume d'Ockham, Robert Holkot, Jean Capreolus dans sa réfutation de Durand de Saint-Pourçain, Silvestre de Ferrare et Cajetan. Ces pages très suggestives pourraient être approfondies par une enquête plus serrée et plus continue. Il importe surtout de souligner que les controverses nées après saint Thomas viennent d'une double conception de la volonté : l'une aristotélicienne, reprise par saint Thomas, qui voit dans la volonté une faculté passive, laquelle donc ne se met en branle que sous l'action de l'objet ou de la fin, causalité ne s'expliquant que par la causalité du premier moteur qui pénètre tout ce qu'il y a d'être dans l'acte même du vouloir ; l'autre, prônée par saint Bonaventure, reprise par Henri de Gand et toute l'école franciscaine qui souligne le caractère essentiellement actif de la volonté, se mettant d'elle-même en branle ; ce qui invitait à relâcher le lien qui rattache la volonté à la cause première, pour en arriver à attribuer à la cause seconde qu'est la volonté tout ce qui constitue la spécification de l'acte libre. O. L.

1816. G. LADRILLE. *Grâce et motion divine chez S. Thomas d'Aquin.* — Salesianum 12 (1950) 37-84.

Cette étude a été provoquée par l'ouvrage du P. H. Bouillard S. J. (cf. *Bull.* V, n° 94) et par la polémique qu'il a soulevée (cf. *Bull.* V, n°s 469-471). Se dégageant de toute polémique, le P. L. a repris, en vue d'un examen personnel, tous les textes de saint Thomas sur l'efficacité de la grâce dans la justification. Il a même dépassé les cadres du P. B. : celui-ci en effet s'était borné au cas de la conversion ; le P. L. envisage l'action de la grâce sur toute l'activité morale. Il a patiemment suivi

tous les affinements progressifs de la pensée et des formules de saint Thomas depuis le Commentaire des Sentences, en soulignant à la suite du P. B. le changement opéré dès la Somme contre les Gentils.

Dès le début saint Thomas a certes reconnu la nécessité d'une motion divine intérieure et immédiate, mais il n'admet pas que cette motion pose dans la faculté une réalité transitoire qui l'applique à l'action. Toutefois, pour que la volonté se détermine au bien, elle doit y être excitée : elle peut l'être par un événement extérieur, mais aussi par cet *instinctus interior* dont la notion n'est pas encore bien définie, mais qui toutefois ne pose pas dans la faculté une entité surnaturelle qui l'élève en vue de l'acte de la conversion. Le *De veritate* accuse un premier progrès en soulignant la nécessité d'un secours divin spécial, intérieur et sanctifiant l'action moralement bonne ; toutefois on n'y voit pas encore nettement affirmée la priorité pure et simple de l'action de la grâce. Comme l'a longuement prouvé le P. B., la Somme contre les Gentils révèle un changement profond accompli dans la pensée de saint Thomas : la grâce divine est la cause principale qui pénètre de son dynamisme cette cause instrumentale qu'est le libre arbitre humain : c'est grâce à cette vertu divine que l'homme peut se convertir et poser des actes salutaires ; cette action divine continuelle se communique à la volonté de deux manières, sous forme d'*habitus* stable et de motions transitoires. La Somme théologique n'accentue plus cette distinction, mais n'en affirme pas moins énergiquement la primauté totale de l'action divine ; ce n'est pas tant l'aspect statique de la grâce-*habitus* qui y est souligné, mais surtout son aspect dynamique de motion. Toutefois cette motion n'est pas une simple mise en branle des facultés dans le sens où les incline l'*habitus* ; car elle pénètre de surnaturel tout ce qu'elle atteint, intelligence et volonté, pour orienter et diriger toute l'activité humaine vers la fin surnaturelle. Ce n'est sans doute pas encore cette grâce actuelle élevante dont parlera la théologie postérieure, c'est-à-dire un secours essentiellement transitoire élevant la faculté en vue d'un acte surnaturel particulier ; mais elle est intrinsèquement surnaturelle en raison de l'objet et de la fin même de l'acte qu'elle suscite.

Ce travail analytique du P. L. mérite de retenir l'attention. Avec un souci jaloux des nuances, une parfaite indépendance et une grande clarté, il est arrivé à reprendre les idées maîtresses de la thèse du P. B., tout en la corrigeant en certains points. O. L.

1817. THOMAS VON AQUIN. *Glaube als Tugend.* Summa theologica II-II, 1-16 (Die deutsche Thomas-Ausgabe, 15). — Graz, A. Pustet, 1950 ; in 12, (31)-509 p. Dl. 4.20, souscr. 3.50.

Ce volume présente les mêmes caractéristiques que celui recensé ci-dessus (*Bull.* VI, nº 1813). L'établissement du texte latin et la traduction allemande de cette section de la Somme théologique sont dus à M. Vierneisel. Les notes et le commentaire, au P. F. Utz O. P. (trois appendices sont joints à ce commentaire, sur l'étendue de l'objet cru, sur la foi implicite et sur le développement dogmatique). L'introduction et les tables sont l'œuvre du P. H. M. Christmann O. P. F. V.

1818. A. MITTERER. *Geheimnisvoller Leib Christi nach St. Thomas von Aquin und nach Papst Pius XII.* — Wien, Herold, 1950 ; in 8, XXXI-407 p. Fr. 170.

Cet ouvrage fait la comparaison entre l'ecclésiologie de saint Thomas et celle

qui se dégage de l'encyclique *Mystici corporis* de Pie XII. Fondamentalement il revient à établir une évolution : alors que saint Thomas hésitait à donner le prédicat « corps mystique du Christ » soit à l'Église catholique romaine comme organisme institutionnel visible, soit au corps mystique de l'Église, de physionomie plus directement invisible, pneumatique, Pie XII parle avec décision de l'Église catholique romaine comme du corps mystique du Christ. C'est à ce propos que l'on peut lire dans l'ouvrage de M. M. les textes de saint Thomas, et l'on appréciera le souci extrême de clarté qui caractérise ses commentaires. Des tableaux synoptiques guident même le lecteur dans la lecture de saint Thomas : le premier des six donne les modes d'appartenance au corps mystique du Christ d'après les différents textes ; un autre, les diverses manières dont saint Thomas a proposé les ressemblances et les divergences entre *corpus naturale* et *corpus mysticum* (dans l'unité du corps, la diversité et la multiplicité des membres) ; et un troisième, les fondements qui, dans les textes divers, justifient la comparaison de la « tête » appliquée au Christ. On se rend compte que saint Thomas n'a pas toujours donné les mêmes schèmes à sa pensée, mais aussi que foncièrement celle-ci est restée identique à elle-même. F. V.

1819. E. Viganó. *La solidaridad elemento essencial en la constitución del Cuerpo místico según la doctrina de la « Summa theologica » de Santo Tomás de Aquino.* — Santiago (Chile), Editorial Salesiana, 1948 ; in 12, 254 p. Dl. 60.

Cette thèse doctorale ne paraît pas se signaler par le souci des nuances. A la lire, on retient l'impression que pour saint Thomas (ou pour le P. V. ?), l'Église s'identifie purement et simplement avec le corps mystique du Christ. Sans entrer dans le détail des discussions que soulève cette façon de voir, renvoyons le P. V. à l'ouvrage de M. A. Mitterer, *Geheimnisvoller Leib Christi nach St. Thomas von Aquin und nach Papst Pius XII* (voir *Bull.* VI, nº 1818), d'où il ressort que les choses ne sont pas si simples. F. V.

1820. E. C. Nuñez Goenaga. *El valor y funciones de la presencia real integral de Jesucristo en el Sacramento, según la doctrina eucaristiológica de Santo Tomás.* — Tolosa, Editorial « Revista eucarística », 1949 ; in 8, 123 p.

M. N. s'aide des ouvrages classiques d'inspiration thomiste pour pénétrer d'abord de façon générale la notion de présence réelle, puis ce que saint Thomas en a dit. Sur ce dernier point, il examine successivement la notion de sacrement chez saint Thomas, donne une synthèse de sa doctrine eucharistique, et étudie enfin les rapports entre la présence réelle et l'eucharistie (considérée comme sacrement, sacrifice et communion). F. V.

1821. P. De Vooght O. S. B. *La théologie de la pénitence.* — Ephem. theol. Lovan. 25 (1949) 77-82.

Dom De V. résume en quelques traits l'essentiel de la doctrine de saint Thomas. Il confirme ainsi l'exposé plus détaillé et documenté de ses travaux antérieurs (voir *Bull.* I, nº 835), et prend position vis-à-vis des études récentes du P. H.-F. Dondaine (voir *Bull.* V, nº 813), du P. J. de Blic (voir *Bull.* V, nº 342) et du P. M. Flick (voir *Bull.* V, nº 990). M. C.

1822. G. E. Dolan. *The Distinction Between the Episcopate and the Presbyterate According to the Thomistic Opinion.* A Dissertation (Catholic University of America, Studies in Sacred Theology, Ser. II, 36). — Washington, Catholic University of America Press, 1950 ; in 8, vii-171 p. Dl. 2.

Le P. D. n'a publié ici, des deux premiers chapitres d'une thèse qui en comprend quatre, que quelques pages de résumé, sur l'état de la question et les opinions d'avant saint Thomas sur l'épiscopat comme sacrement distinct spécifiquement du presbytérat. Il conclut que la thèse « scolastique » (il veut sans doute dire celle de saint Thomas), répondant à cette question par la négative, se base « sur une longue et constante tradition ecclésiastique ». Ces pages trop sommaires, affirment en particulier que dans l'Église apostolique la hiérarchie consistait seulement en « épiscopes-presbytres », équivalents à nos actuels évêques, et en diacres. Néanmoins l'opinion qui donne aux apôtres et à leurs délégués ce que nous appelons la plénitude du sacerdoce et à ces épiscopes-presbytres des pouvoirs nettement distincts et inférieurs, jouit de solides arguments. Mais l'essentiel de ce travail consiste dans les longues pages (p. 14-100) où sont cités (en anglais, et en latin dans les notes) les textes de saint Thomas sur la question. Ne posant de distinction dans les ordres sacrés que par rapport aux pouvoirs sur le corps eucharistique du Christ, saint Thomas ne distingue pas sacramentellement l'épiscopat du presbytérat, quoique, donnant des pouvoirs sur le corps mystique du Christ, il soit hiérarchiquement un ordre sacré supérieur *iure divino* au presbytérat. L'école thomiste ultérieure s'est rendu compte que cette supériorité n'était pas d'ordre purement juridictionnel, et qu'il y avait des pouvoirs d'ordre nouveaux dans l'épiscopat. Elle a peu à peu élaboré la doctrine de l'épiscopat comme complément du presbytérat, et de son caractère comme « modification intrinsèque et addition » au caractère presbytéral. Retenons à ce propos ce que dit le P. D., en son quatrième chapitre, sur Durand de Saint-Pourçain (qui admettait que les deux ordres ne sont qu'un sacrement), Pierre de la Palu, Jean Capreolus, Sylvestre de Ferrare et Dominique de Soto. On regrette qu'il n'y ait pas davantage sur le concile de Trente. F. V.

1823. Enrico di S. Teresa O. C. D. *Il desiderio naturale della visione di Dio e il suo valore apologetico secondo S. Tommaso.* — Ephemer. carmeliticae 1 (1947) 55-102.

Le P. E. estime que, pour comprendre la controverse touchant le désir natur e de la vision béatifique, il faut nettement distinguer le point de vue, tantôt théologique, tantôt apologétique des auteurs. De cette manière, il croit pouvoir harmoniser jusqu'à un certain point les désaccords entre Cajetan et Sylvestre de Ferrare, entre les scolastiques et les modernes. Il croit surtout pouvoir sauvegarder l'interprétation littérale et la valeur probante du raisonnement de saint Thomas. Celui-ci poursuit manifestement un but apologétique et veut démontrer, non point l'existence d'un désir inné de la vision de Dieu comme telle, mais la non-répugnance de cette dernière. Le fond de l'argument serait d'ordre dialectique : le désir de connaître de la nature intellectuelle étant universel, quant à son objet, la vision de Dieu ne peut être intrinsèquement impossible. La formule *desiderium naturale*, lorsqu'elle a pour objet la *visio Dei*, est elliptique : désir conforme à l'aspiration innée de la nature (p. 55).

Le P. E. se demande si par là « se trouvent résolues toutes les difficultés, notamment les difficultés textuelles » (p. 101). Il répond : « nous n'oserions l'affirmer » (*ibid.*). C'est aussi notre impression. M. C.

1824. R. M. Hutchins. *St. Thomas and the World State* (Aquinas Lecture 1949). — Milwaukee, Marquette University Press, 1949 ; in 8, 53 p. Dl. 1.50.

Les premières pages de cet essai contiennent les textes de saint Thomas sur la *communitas perfecta*; on peut les lire en quelques endroits du traité des lois contenu dans la *S. theol.* (I^{a} II^{ae}, a. 90-97), du *De regimine principum* et du Commentaire sur saint Matthieu (c. 12). M. H. montre que saint Thomas, en progrès sur ce point par rapport à Aristote, n'a pas conçu de façon absolue et rigide cette « perfection » de la cité ou du royaume, qu'il caractérisait par l'autonomie entière. Les textes semblent conscients des difficultés de fait quant à cette « perfection ». Ils gardent donc une certaine ouverture à l'endroit d'une communauté plus vaste, sinon mondiale, qui, aujourd'hui particulièrement, peut seule revendiquer l'autonomie parfaite et donc le caractère de « société parfaite ». La suite du volume examine les idées de penseurs et d'historiens, en général catholiques, sur cette question. F. V.

1825. R. Garrigou-Lagrange O. P. *La subordination de l'État à la perfection de la personne humaine selon S. Thomas.* — Doctor communis 2 (1949) 146-159.

Le P. G.-L. commente quelques textes de S. Thomas, où celui-ci affirme d'une part la subordination de l'individu à l'État comme de la partie au tout, d'autre part la subordination de l'État à la perfection de l'individu, dont la fin ultime est Dieu. Il résoud cette apparente antinomie en remontant aux principes et en faisant les distinctions nécessaires. S. Thomas se situe ainsi dans un juste milieu, à égale distance de l'individualisme et de l'étatisme. H. B.

1826. J. Alfaro S. J. *Lo natural y lo sobrenatural. Estudio histórico desde Santo Tomás hasta Cayetano (1274-1534).* — Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1952 ; in 8, 422 p.

1827. J. Alfaro S. J. *Lo natural y lo sobrenatural según el Card. De Vio, Cayetano.* Contenido, fuentes, originalidad (Pont. Universitas Gregoriana, Excerpta ex diss. ad lauream). — Romae, Pont. Universitas Gregoriana, 1950; in 8, 79 p.

Il est assez malaisé de déterminer le plan exact du premier de ces volumes. Pour mettre les choses au clair, il nous semble que le P. A. a voulu montrer en quoi consiste l'originalité de la position de Cajetan par rapport à ses devanciers de toutes les écoles, et en particulier de l'école thomiste, en ce qui regarde la distinction entre nature et surnature. A cet effet il a entrepris l'examen d'une série de thèmes, dont il a comparé les positions en saint Thomas et en Cajetan, parfois en traçant avec précision la courbe qui va d'un de ces deux théologiens à l'autre, en passant par tous les noms qui illustrèrent la théologie entre eux. Cette courbe se voit ainsi esquissée plusieurs fois. Certains chapitres s'arrêtent par contre à un auteur déterminé (comme ceux sur Duns Scot et Denys de Ryckel) ou une école (scotistes, augustiniens, carmes, nominalistes). Les thèmes retenus par le P. A. sont, *grosso modo*, les suivants : l'appétit naturel du surnaturel, la puissance obédientielle, l'appétit inné et le désir naturel de la félicité, la possibilité d'un état de nature pure, dans la première partie ; l'appétit inné de voir Dieu et la gratuité de la vision béatifique, dans la seconde. L'originalité de Cajetan vient de ce qu'il nia l'existence de l'appétit naturel de voir Dieu.

On peut cependant déceler des antécédents de cette position chez Thomas Anglicus, Gabriel Biel et surtout Denys de Ryckel. Mais en ce qui regarde la possibilité que l'homme ne fût pas destiné par Dieu à cette vision, le P. A. croit Cajetan davantage en continuité avec la tradition théologique des XIVe et XVe siècles. On sent que l'ouvrage est dirigé fréquemment contre le *Surnaturel* du P. H. de Lubac (voir *Bull.* V, nº 724).

Le second volume est un chapitre du premier (2e partie, ch. 2). D'autres extraits en ont été publiés dans *Gregorianum* 31 (1950) 62-99, 224-257, et dans *Archivo teológico granadino* 12 (1949) 49-160. F. V.

1828. A. Teetaert O. F. M. Cap. *Quatre questions inédites de Gérard d'Abbeville pour la défense de la supériorité du clergé séculier.* — Archivio italiano per la storia della pietà 1 (Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1951 ; in f., lxxvi-484 p. L. 15.000) 83-178.

Le regretté P. T. édite d'après le seul *Vat. lat. 1015*, f. 24rb-32rb, les questions 5 et 6 du Quodlibet V de Gérard d'Abbeville, et d'après le même ms., f. 111va-113va, les questions 1 et 2 du Quodlibet XVI. Le but de ces 4 questions est de prouver que la perfection du clergé séculier ne le cède en rien à celle des ordres mendiants. Une longue introduction rassemble, — sans toutefois rien y ajouter de notable, — tout ce qu'on connaît de la lutte entre les deux clergés pendant la seconde moitié du XIIIe siècle, de l'œuvre polémique et théologique de Gérard d'Abbeville et des problèmes que pose l'édition des questions citées (doctrine, date de composition, place dans la lutte doctrinale de 1268 à 1271).

L'édition était achevée dès 1945. Le P. T. n'avait pu se procurer à cette époque le texte de *Paris Nat. lat. 16405* qui, aux questions 5 et 6 de son Quodlibet III, constitue un second témoin des deux premières questions susmentionnées de *Vat. lat. 1015* ; il regrette de n'avoir pu, depuis lors, en obtenir une copie. L'édition actuelle est donc imparfaite, du fait surtout que, ainsi que le reconnaît l'éditeur, le texte de *Vat. lat. 1015* offre assez bien de passages peu intelligibles. O. L.

1829. D. Cornet. *Les éléments historiques des IVe et VIe Quodlibets de Gérard d'Abbeville.* — Mélanges Archéol. Hist. 58 (1941-46) 178-205.

Mlle C. examine quelques questions débattues par Gérard d'Abbeville dans ses Quodlibets 4 et 6, spécialement le serment exigé des sujets par le souverain (saint Louis) concernant les monnaies, et la dispense des vœux solennels. Par comparaison avec les événements contemporains, Mlle C. conclut que le *Quodl.* 4 serait à dater de la fin de 1266 et le *Quodl.* 6 de Pâques 1267, peut-être 1268. Puis elle édite d'après 3 manuscrits les extraits des *Quodl.* 4 et 6 qu'elle a étudiés (p. 193-205). H. P.

1830. C. Balić. O. F. M. *De indulgentiis in disputationibus scholasticis « Quodlibet » nuncupatis.* — Antonianum 25 (1950) 79-98.

Le P. B. examine brièvement ce que disent des indulgences les auteurs qui en discutent dans leurs quodlibets : Gérard d'Abbeville, saint Thomas, Hannibald, Henri de Gand, Raymond Rigauld, Eustache de Grandcour et Nicolas de Lyre. Les questions débattues actuellement le sont déjà alors et elles reçoivent les mêmes réponses : le « trésor de l'Église », son pouvoir de lier et de délier. On assiste à cette époque aux dernières croisades et il y a un lien étroit entre celles-ci et les indulgences. La majeure partie des textes étudiés ou reproduits ici est

inédite. Et le P. B. a heureusement étendu son enquête à quelques sources qui ne sont pas des quodlibets. H. P.

1831. L. W. Stone. *Jean de Howden, poète anglo-normand du XIIIe siècle.* — Romania 69 (1946-47) 496-519.

Jean de Howden (on dit parfois de Hoveden), sans doute originaire de Londres, apparaît dès 1268 au service des souverains anglais. Il est bien connu par ses poésies religieuses latines. *Cambridge Corpus Christi College 471*, du XIVe siècle, contient le *Rossignol* de Jean (5272 vers). Ce n'est pas la traduction française de sa *Philomena*, mais le même thème y est chanté : la toute-puissance de l'amour manifestée dans la vie du Christ et de la Vierge, dont chaque épisode appelle une méditation pieuse adaptée à la reine d'Angleterre, à qui l'ouvrage est adressé. L'œuvre s'achève par un long hymne à la louange de Marie. Pour caractériser le poème, Mlle S. en reproduit plusieurs passages étendus. Elle date l'écrit de 1274. H. P.

1832. S. Kuttner. *Conciliar Law in the Making. The Lyonese Constitutions of Gregory X in a Manuscript at Washington.* — Miscellanea Pio Paschini (voir *Bull.* VI, no 887) II, 39-81.

Dans ce travail très minutieux, un manuscrit de *Washington Cath. Univ.*, non coté (= *W*), permet à M. K. d'observer l'élaboration de la législation au concile œcuménique de Lyon et après, chose rare pour cette époque. *W* semble bien être une copie fragmentaire et de mauvaise qualité du texte même des constitutions signé par les Pères du conciles les 13 et 14 juillet 1274. Or, entre ce texte et celui publié par le pape le 1er novembre suivant, de nombreux statuts ont subi des modifications dont certaines ne manquent pas d'importance, notamment concernant le conclave et l'usure. Il reste beaucoup de recherches à poursuivre dans les manuscrits avant de posséder une édition vraiment critique de ces constitutions de Lyon. Comme il s'agit d'un concile œcuménique infaillible, on saisit l'importance du moindre détail. Parmi ses définitions figure celle de la procession du Saint-Esprit *a Patre et Filio tamquam ex uno principio et una spiratione.* M. K. montre la voie à suivre pour réaliser cette édition critique. Qui mieux que lui pourrait la faire ou la diriger ? H. P.

1833. M. Grabmann. « *Liber bonus de intellectu* » *ex codice latino 2373 Vindobonensi editus.* — Doctor communis 1 (1948) 325-340.

A côté d'œuvres d'Albert le Grand, *Vienne Nat. lat. 2373* contient quelques opuscules anonymes du XIIIe siècle. Parmi ceux-ci, un *Liber de intellectu* (f. 51r-56r) se présente comme un résumé de la doctrine thomiste sur la nature et les opérations de l'intelligence. L'auteur réfute la théorie de l'intellect unique et professe l'unité de la forme substantielle. Mgr G. n'y relève cependant aucune parenté littéraire avec les œuvres de S. Thomas. Il en édite le texte. Comme le manuscrit de Vienne en est le seul témoin connu et n'est pas des meilleurs, Mgr G. a dû assez souvent remédier à ses erreurs et à ses lacunes. Mais on ne voit pas toujours clairement la nature exacte des changements introduits par l'éditeur. H. B.

1834. M. Burbach O. S. B. *Early Dominican and Franciscan Legislation Regarding St. Thomas.* — Mediaeval Studies 4 (1942) 139-158.

Dom B. étudie la législation des chapitres généraux dominicains et franciscains concernant saint Thomas d'Aquin et le thomisme jusqu'à la canonisation du Docteur angélique en 1323. Il suit les chapitres dans l'ordre chronologique et reproduit les textes utiles. Par la force des choses, les dominicains ont la part du lion. Relevons, en 1278, l'envoi de commissaires de l'Ordre pour réprimer par la force la résistance tenace au thomisme des dominicains anglais, très augustinisants. Il y eut évidemment aussi l'opposition des franciscains et, dans l'Ordre même, celle de Durand de Saint-Pourçain, contre lequel les chapitres réagissent sans le nommer. Dom B. nous donne une étude très attentive. H. P.

1835. R. Manselli. *Per la storia dell' eresia catara nella Firenze del tempo di Dante. Il processo contro Saraceno Paganelli.* — Bullettino Istit. stor. ital. e Archivio Muratoriano 62 (1950) 123-138.

Le document que fait connaître M. M. est conservé dans les Archives capitulaires de Lucques, fonds Martini, et se rapporte au procès d'hérésie intenté par l'inquisition florentine à Saraceno Paganelli. C'est un résumé des accusations, sans doute destiné au réquisitoire de l'inquisiteur, — un franciscain à cette époque, — d'après lequel Paganelli était en relations avec les cathares, partageait leurs rites et adhérait à leurs croyances depuis une trentaine d'années. Avant d'éditer le document (p. 134-138), qui doit se situer vers 1280-86, M. M. le replace dans son milieu historique et en tire tous les renseignements intéressants sur l'histoire des cathares à Florence et à Pise, ainsi que sur la personne de Paganelli, gibelin florentin connu par d'autres pièces contemporaines. H. B.

1836. E. S. Procter. *The Scientific Works of the Court of Alfonso X of Castille : The King and His Collaborators.* — Modern Lang. Review 40 (1945) 12-29.

M. P. étudie le travail scientifique à la cour d'Alphonse X de Castille, 1254-1281. Cela ne relève guère de ce *Bulletin*, à l'exception de certains ouvrages d'astrologie traduits de l'arabe en latin ou en castillan. H. P.

1837. P. E. Beichner. *The Old French Verse « Bible » of Macé de la Charité, a Translation of the « Aurora ».* — Speculum 22 (1947) 226-239.

Macé de la Charité traduisit l'Écriture en vers français vers 1300. Après une confrontation partielle, le P. B. suggère que la Bible de Macé, sauf l'Apocalypse, n'est qu'une traduction libre de l'*Aurora* de Pierre Riga, probablement suivant la première rédaction de Gilles de Paris, qui date du début du XIIIe siècle. H. P.

1838. V. H. Galbraith. *The Death of a Champion (1287).* — Studies in Medieval History (voir *Bull.* VI, nº 485) 283-295.

M. G. décrit ici le cas, devenu rare alors, d'un duel entrepris pour trancher un litige judiciaire. Il eut lieu en 1287 pour l'abbaye de Bury (Angleterre), au moyen d'un champion. Comme celui-ci périt dans la lutte, les moines perdirent momentanément le manoir contesté. H. P.

1839. M. Grabmann. *Adenulf von Anagni Propst von Saint-Omer († 1290), ein Freund und Schüler des hl. Thomas von Aquin.* — Traditio 5 (1947) 269-284.

Le regretté Mgr G. recueille d'abord le peu que l'on sait sur la vie et les écrits d'Adénulphe d'Anagni, professeur à la faculté de théologie de Paris. Adénulphe s'intéressait fort à l'œuvre de saint Thomas. Ses écrits comprennent un ouvrage de droit canonique, des sermons, un commentaire des Topiques d'Aristote et un quodlibet, dont Mgr G. reproduit 4 questions concernant la charité et l'humilité. Adénulphe y pille abondamment la *IIa IIae* de saint Thomas. H. P.

1840. A. MAURER. *Henry of Ghent and the Unity of Man.* — Mediaeval Studies 10 (1948) 1-20.

Selon le P. M., Henri de Gand est un éclectique qui juxtapose plutôt qu'il ne concilie des notions reprises, en métaphysique, à l'idéalisme néoplatonicien, et à l'empirisme aristotélicien pour la philosophie de la nature. Suivant Aristote, Henri de Gand conçoit l'âme humaine comme forme du corps, incomplète par elle-même. Avec Augustin, il la considère comme une substance spirituelle autonome, auto-suffisante. L'unité de l'homme en souffre. Il admet d'ailleurs deux formes substantielles dans l'homme. Les divergences avec le système de saint Thomas ne proviennent pas seulement de sa mentalité néoplatonicienne, mais aussi d'une ontologie différente. H. P.

1841. C. VOLLERT S. J. *The Two Senses of Original Justice in Medieval Theology.* — Theolog. Studies 5 (1944) 3-23.

Le P. V. étudie la notion de justice originelle chez plusieurs théologiens de la fin du XIIIe et du début du XIVe siècle : Henri de Gand, Durand de Saint-Pourçain, Pierre de la Palud, Jacques de Lausanne et Guy Terreni. Il résulte de son enquête que ces auteurs entendent la justice originelle en une double acception : au sens limité, c'est la rectitude préternaturelle mettant tout l'homme en ordre ; dans un sens plus large, elle comprend aussi la grâce sanctifiante. H. P.

1842. C. PINCHBECK. *A Mediaeval Self-Educator.* — Medium Aevum 17 (1948) 1-14.

M. P. décrit et étudie *Paris Nat. fr. 1822.* Ce recueil, copié par un seul scribe, est tout entier en dialecte picard et date du dernier quart du XIIIe siècle. Il contient presque uniquement des traductions : sermons en prose de Maurice de Sully et de Geoffroy de Waterford O. P., qui serait mort vers 1300 ; d'autres sermons en vers ; deux écrits historiques et le *Secret des secrets* traduits en français par Geoffroy ; l'*Ymagene del monde*, traduction du *Speculum mundi*, attribuée à Gauthier de Metz, enfin l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun. H. P.

1843. R. W. HUNT. *The Manuscript Collection of University College, Oxford : Origin and Growth.* — Bodleian Library Record 3 (1950) 13-34.

M. H. retrace l'histoire des manuscrits de University College à Oxford, qui commence à la fin du XIIIe siècle. Il signale les manuscrits non catalogués par H. C. Coxe. H. P.

1844. O. A. BECKERLEGGE. *An Abridged Anglo-Norman Version of the « Secretum Secretorum ».* — Medium Aevum 13 (1944) 1-17.

Après une courte introduction, M. B. édite (p. 3-17) d'après *Londres Brit. Mus. Royal 20. B. V*, du XIVe s., une traduction française fort abrégée du *Secret des secrets* (voir *Bull.* V, n° 204) faite sur la version latine de Philippe de Tripoli, laquelle date de 1243 environ. H. P.

1845. CH. G. LAIRD. *Five New Gretham Sermons and the Middle English « Mirrur ».* — Public. of the Modern Language Assoc. of America 57 (1942) 628-637.

M. L. étudie le ms. *Huntington Library H M 903* (San Marino, Californie). En plus d'un exemplaire du *Manuel des péchés*, il contient *Le miroir ou les évangiles des données* de Robert de Gretham en anglo-normand. M. L. décrit le codex et en compare le texte avec les autres témoins. Ce ms. fournit une nouvelle attestation de la plus ancienne tradition et 5 sermons supplémentaires, apparemment authentiques. M. L. reproduit d'assez longs passages du texte. H. P.

1846. W. ULLMANN. *Medieval Views Concerning Papal Abdication.* — Irish eccles. Record, Ser. V, 71 (1949) 125-133.

M. U. expose brièvement, pratiquement sans références, les arguments des auteurs médiévaux pour ou contre la licéité de l'abdication papale. Contre la légitimité de ce geste, on invoqua un caractère indélébile particulier au pape ou son mariage spirituel indissoluble avec toute l'Église. Mais le cas de Célestin V et le décret de Boniface VIII devaient faire pencher la balance en faveur de l'abdication. On la justifia en théorie. H. P.

1847. S. GARCÎAS PALOU. *El beato Ramón Lull y la cuestión de la renunciabilidad de la Sede romana.* — Analecta sacra Tarracon. 17 (1944) 67-96.

L'abdication de Célestin V en 1294 provoqua une controverse passionnée à propos de la licéité de pareil acte, unique dans l'histoire de l'Église. M. G. montre par les extraits de diverses œuvres de Raymond Lulle que celui-ci reconnut immédiatement la légitimité de Boniface VIII et donc le droit de son prédécesseur à abdiquer. Dans son roman *Blanquerna*, Lulle admet que le pape peut renoncer à la tiare, même pour se livrer à la contemplation. M. G. croit avec certains que *Blanquerna* précède de dix ans l'élection de Célestin V. D'autres le nient. Le passage en question nous semble postérieur à l'abdication. Mais, au point de vue purement doctrinal, peu importe. H. P.

XIVe s. **1848.** L. THORNDIKE. *Mediaeval Interest in Intellectual History.* — Speculum 25 (1950) 94-99.

M. T. relève trois exemples illustrant l'intérêt porté par les XIVe et XVe siècles à l'histoire des écrivains et de leurs œuvres. Il reproduit le texte d'un document qui tient en deux pages et où figurent des auteurs de l'antiquité païenne, chrétienne et du moyen âge. H. P.

1849. O. LOTTIN O. S. B. *La théorie des dons du Saint-Esprit au début du XIVe siècle.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, n° 1319) II, 849-875.

Nous exposons les vues de quelques maîtres du début du XIVe siècle sur la nature des dons du Saint-Esprit : celles des maîtres dominicains Hervé de Nédellec, Durand de Saint-Pourçain, Pierre de la Palu ; et celles des maîtres franciscains Alexandre d'Alexandrie, Robert Cowton, Hugues de Novo Castro et Pierre Auriol. Au point de vue de l'histoire littéraire, notons qu'il s'avère de plus en plus que le Commentaire des Sentences du type d'*Assise 124* et *Vat. Ross. 252* ne peut être l'œuvre d'Alexandre d'Alexandrie ; notons aussi que la théorie que Hugues de Novo Castro attribue à Jean Duns Scot ne se lit ni dans l'*Opus Oxoniense* ni dans aucune des reportations connues jusqu'ici. O. L.

1850. E. Brayer. *Un manuel de confession en ancien français conservé dans un manuscrit de Catane (Bibl. Ventimiliana, 42).* — Mélanges Archéol. Hist. 59 (1947) 155-198.

Mlle B. donne d'abord une nouvelle description corrigée du ms. *Catane Univ. Ventimiliana 42*, qui serait du XIVe siècle et proviendrait du Proche-Orient. Il contient un *Manuel de confession des péchés mortels* en vieux-français, que Mlle B. publie ici (p. 173-193). Elle y joint quelques notes critiques et un glossaire. H. P.

1851. W. Ullmann. *A Medieval Document on Papal Theories of Government.* — Engl. hist. Review 61 (1946) 180-201.

M. U. analyse très en détail la *Quaestio de potestate papae* ou *Rex pacificus*, anonyme. Elle représenterait l'opinion de l'Université de Paris et daterait de 1302 environ. Ce document important s'efforce systématiquement de libérer l'autorité civile de la tutelle papale. A cette fin, il réfute Gilles de Rome et Jacques de Viterbe. Il prépare la voie à Jean de Paris et à Marsile de Padoue. H. P.

1852. H. Roos S. J. *Martinus de Dacia und seine Schrift « De modis significandi »*. Ein Beitrag zur Geschichte der dänischen Sprachlogik im Mittelalter. — Classica et Mediaevalia 8 (1946) 87-115.

La plus grande partie de cet article traite de grammaire et de logique. Mais le P. R. étudie aussi la vie et l'œuvre de Martin de Dacie. Cela seul nous concerne ici. Martin obtint la maîtrise ès arts puis en théologie à Paris. En 1288 il devint chancelier de son souverain le roi de Danemark et se rangea à ses côtés, ce qui est assez naturel, dans le conflit de la couronne avec l'archevêque Jens Grand. Il serait mort à Paris en 1304. On est renseigné sur son activité politique, mais très peu sur le reste de sa biographie ou sur sa production. Il écrivit plusieurs traités de logique, surtout un *De modis significandi cum cuiuslibet artificis principia*, antérieur à 1288, qui eut une large diffusion. On en connaît encore de nombreuses copies manuscrites en Italie et dans le sud des pays germaniques. Le P. R. n'a pas rassemblé ici tous les éléments concernant Martin, même comme logicien. On le regrette d'autant plus que tel travail important auquel il renvoie est fort peu accessible à la grande majorité des chercheurs. Nous songeons notamment aux manuscrits du *De modis significandi* pour lesquels on indique seulement le nom des villes où il s'en trouve. H. P.

1853. A. B. Friedman. *Jean de Meun an Englishman ?* — Modern Lang. Notes 65 (1950) 319-325.

Du XVIe au XVIIIe siècle, l'opinion s'était répandue en Angleterre, même chez des bibliographes sérieux tels que J. Pits, J. Bale, Th. Tanner, que l'auteur du *Roman de la Rose* était Anglais. M. F. retrace les avatars de cette « annexion » littéraire. H. P.

1854. M. FRANÇON. *Jean de Meun et les origines du naturalisme de la Renaissance.* — Public. of the Modern Language Assoc. of America 59 (1944) 624-645.

Dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, Jean de Meun utilise le *De planctu naturae* d'Alain de Lille, mais il y infuse un esprit différent, naturaliste, quoiqu'il reprenne toute une imagerie à la liturgie catholique. Les successeurs le suivent sur ce point, notamment Martin le Franc et Jean Lemaire de Belges. Chez eux, la nature, la dignité humaine, l'amour occupent une place de plus en plus grande, éliminant celle de Dieu. Par lui-même et par ses imitateurs, Jean de Meun influence donc le naturalisme de la Renaissance. Et M. F. a bien raison d'insister sur la continuité souvent oubliée entre cette période et le moyen âge. H. P.

1855. H. POUILLON O. S. B. *Les Questions sur la Métaphysique de Thomas de Sutton, O. P.* — Mélanges J. de Ghellinck (voir *Bull.* VI, n° 1319) II, 937-950.

Assise Comm. 196, f. 31ra-41vb (voir *Bull.* IV, n° 1873), contient une suite de questions sur le livre VI (Z) de la Métaphysique d'Aristote. Il n'est pas difficile de montrer qu'il doit s'agir là de fragments d'une œuvre plus vaste, des *Quaestiones in Metaphysicam*, qu'ils aideront peut-être à identifier parmi les nombreux commentaires inédits et inexplorés. Personne n'a encore attribué pareil ouvrage à Thomas de Sutton, mais le compilateur d'*Assise 196* est formel. Il est contemporain et s'intéresse à Sutton. Dans cet écrit, celui-ci ne cite guère qu'Aristote, Averroès et Albert le Grand. Il y nie encore la distinction réelle entre l'essence et l'existence qu'il finit par admettre après toute une évolution. H. P.

1856. J. C. MURRAY S. J. *Contemporary Orientations of Catholic Thought on Church and State in the Light of History.* — Theolog. Studies 10 (1949) 177-234.

Étudiant le problème actuel des relations de l'Église et de l'État, le P. M. s'arrête (p. 194-211) au *De potestate regia et papali* de Jean Quidort, pour recueillir la lumière dont il peut éclairer notre temps. Cela seul relève de ce *Bulletin*. Jean distingue nettement entre les deux pouvoirs, et il veille à ne pas minimiser celui du roi. L'État est d'origine naturelle. Il vient de Dieu, non du pape, et est souverain en toute affaire temporelle. En plus de leur primauté spirituelle, l'Église et le pape jouissent du pouvoir indirect dans le domaine humain, quand une question temporelle soulève un problème moral engageant le spirituel. H. P.

1857. T. BIONDI. *Angela da Foligno, gemma del misticismo umbro nel secolo XIII.* — Foligno, Panetto & Petrelli, 1950 ; in 8, 200 p. et 2 pl. L. 700.

L'essai de M. B. n'a pas la prétention de renouveler nos connaissances historiques sur sainte Angèle de Foligno. On trouvera en son volume, dépouillé de tout apparat scientifique, une biographie sérieuse, et on en retiendra particulièrement le long chapitre sur la doctrine de la sainte (p. 119-171). F. V.

1858. A. Blasucci O. F. M. Conv. *Il cammino della perfezione negli scritti della B. Angela da Foligno.* — Padova, Messaggero di S. Antonio, 1950 ; in 12, 297 p.

Le P. B. a déjà publié un travail sur le christocentrisme dans la vie spirituelle selon sainte Angèle de Foligno (Rome, 1940). Il livre maintenant un nouvel essai, cette fois sur l'ensemble de la vie spirituelle, en citant assez fréquemment de larges extraits de l'autobiographie et des écrits d'Angèle (d'après l'édition de Mgr M. Faloci Pulignani, Città di Castello, 1932). Il a divisé sa présentation de la vie spirituelle selon Angèle en deux parties : vers le Christ, avec le Christ vers le Père. F. V.

1859. A. B. Wolter O. F. M. *The « Theologism » of Duns Scotus.* — Franciscan Studies 7 (1947) 257-273, 367-398.

Par « théologisme » on entend une invasion indue de la foi et de la théologie en philosophie, qui réduit cette dernière à l'impuissance sur bien des points. Le P. W. veut laver Scot de tout soupçon même implicite de théologisme. Il discute donc un certain nombre de vues de M. E. Gilson. Selon Scot, la preuve *quia* ou à posteriori est une vraie démonstration, au même titre que l'argument *propter quid* ou par la cause. Dès lors les arguments en faveur de l'existence, de l'infinité et de l'unicité de Dieu constituent de vraies démonstrations rationnelles, tandis que la raison seule ne peut établir la toute-puissance absolue de Dieu. Dans la présente discussion l'article de M. E. Gilson sur *Les seize premiers Theoremata de Scot* (voir *Bull.* III, nº 881) joue un rôle important. Il est vrai que, depuis lors, ceux qui admettaient l'authenticité quasi inconditionnée des *Theoremata*, comme le P. C. Balić et M. Gilson, ont fort nuancé leur attitude. Le P. W. insiste sur l'opposition manifeste entre les œuvres certainement authentiques de Scot et les *Theoremata* XIV-XVI, *De creditis*. Il voit là une addition postérieure, due peut-être à Jean de Bassoles, un des premiers scotistes, peut-être secrétaire du Docteur subtil. Dans son propre Commentaire sur les Sentences, Jean soutient des vues analogues à celles du *De creditis*. Voilà une idée fort intéressante qui mériterait un examen approfondi, car le problème des *Theoremata* demeure un grave obstacle pour bien des travaux concernant Scot. H. P.

1860. K. Koser O. F. M. *The Basic Significance of Knowledge for Christian Perfection According to Duns Scotus.* — Franciscan Studies 8 (1948) 153-172.

Le P. K. examine brièvement chez Duns Scot le rapport existant entre la connaissance et la perfection ou sainteté. L'intelligence est ordonnée à la volonté qui est essentiellement libre. La connaissance n'est vis-à-vis de la perfection qu'une cause instrumentale qui y dispose. H. P.

1861. C. Piana O. F. M. *Gli inizi e lo sviluppo dello scotismo a Bologna e nella regione Romagnolo-Flaminia (sec. XIV-XVI).* — Archivum francisc. histor. 40 (1947) 49-80.

Le P. P. étudie l'histoire du scotisme à Bologne et en Émilie, du XIVe au XVIe siècle. Ce n'est alors que la préparation de la grande efflorescence scotiste des XVIIe et XVIIIe siècles. Abstraction faite d'un hypothétique séjour de Scot à Bologne, le scotisme y commença avec les disciples immédiats du Docteur

subtil qui y enseignèrent : Pierre Auriol et Guillaume d'Alnwick. A côté de bien des noms inconnus énumérés ensuite par le P. P., relevons François de la Rovère, le futur pape Sixte IV, puis Jean Pic de la Mirandole et Pierre Pomponazzi (1462-1525). H. P.

1862. A. Heysse O. F. M. *Anonymi Spiritualis responsio « Beatus vir » contra « Abbreviaturam » communitatis.* — Archivum francisc. histor. 42 (1949) 213-235.

Le P. H. dresse d'abord la liste complète des documents, publiés ou non, relatifs à la grande controverse entre les Spirituels et la Communauté franciscaine au temps du concile de Vienne (1309-12). Puis il s'arrête à l'opuscule *Beatus vir qui non abiit*, anonyme, mais qui provient certainement d'un Spirituel. Celui-ci réfute sur le mode ironique l'*Abbreviatura* extraite par la Communauté du traité *Beatus qui intelligit* de Richard de Conington. Il date de 1311. On n'en connaît qu'un seul manuscrit très incorrect : *Padoue Bibl. capit. A. 60*, du XIVe s., d'après lequel le P. H. le publie ici pour la première fois (p. 218-235). Comme l'opuscule reproduit le texte de l'*Abbreviatura* avant de l'attaquer, le P. H. en profite pour améliorer ces passages grâce à l'édition de cet écrit et à un manuscrit. H. P.

1863. W. Ullmann. *The Development of the Mediaeval Idea of Sovereignty* — Engl. histor. Review 64 (1949) 1-33.

M. U. montre la souveraineté des rois s'affirmant d'abord en fait puis en droit aux dépens de l'autorité impériale plus ou moins universelle qui s'évapore progressivement. Sur ces problèmes, il consulte les écrivains de l'époque : décrétistes, décrétalistes, juristes, écrivains politiques partisans ou adversaires de la juridiction impériale, spécialement André d'Isernia, Oldradus de Ponte et la bulle *Pastoralis cura* de Clément V. A cela se mêlent les déclarations des papes conditionnées par les circonstances. Par la maladresse de son intervention contre le roi Robert de Naples en 1312, l'empereur Henri VII allia le pape à Naples et à la France. On en était arrivé alors à cette position que, dans son royaume, le souverain détient les mêmes pouvoirs que l'empereur et, dans le domaine politique, ne reconnaît aucun supérieur. Cela, non seulement en fait, mais en droit. H. P.

1864. P. E. Nash S. J. *Giles of Rome, Auditor and Critic of St. Thomas.* — Modern Schoolman 28 (1950) 1-20.

Le P. N. examine la critique de saint Thomas par Gilles de Rome, basée sur une mauvaise compréhension et une doctrine différente. Il considère trois cas particuliers : essence et *esse*, le constitutif de l'individualité, unité et simplicité. L'esprit de Gilles est dominé par ces idées : unité, simplicité. Cet article constitue une preuve de plus, s'il en est encore besoin, que l'on ne saurait étudier objectivement la pensée de saint Thomas dans ses commentateurs ou ses disciples, même les plus proches : elle y est transformée, sinon déformée. On ne peut la puiser que dans saint Thomas lui-même éclairé par ses sources : *Divus Thomas sui interpres.* H. P.

1865. M. Bihl O. F. M. *Fr. Bertramus von Ahlen O. F. M., ein Mystiker*

und Scholastiker c. 1315. — Archivum francisc. histor. 40 (1947) 3-48.

Le P. B. fournit d'abord les rares données que nous possédions sur la vie du franciscain Bertram d'Ahlen, professeur de théologie au couvent de Munster en Westphalie (1308-15), puis il en vient à ses œuvres. Ce sont : le *De investigatione creatoris per creaturas*, dont on garde 8 mss ; les *Excerpta*, sorte de dictionnaire philosophique et théologique en ordre alphabétique, composé d'extraits d'Henri de Gand, Godefroid de Fontaines et Jacques de Viterbe. L'écrit le plus important de Bertram, le *De laude Domini novi saeculi*, vers 1304-09, subsiste dans 6 mss. C'est une œuvre mystique sur la connaissance de Dieu, très dépendante du Pseudo-Denys. Le P. B. en cite les sources, l'analyse et en reproduit d'assez longs extraits (p. 32-48). H. P.

1866. M. D. Legge. *John Pecham's « Jerarchie ».* — Medium Aevum 11 (1942) 77-84.

Le ms. *Paris Sainte Geneviève 2899* conserve un bref traité intitulé *Jerarchie* (Hérarchie), attribué à « frere Jehan de Pecham » par un franciscain anglais, avant 1317. L'écrit a été composé en français, à la demande de la reine Éléonore d'Angleterre, et devrait dater de 1279-1290. Mlle L. en édite ici le texte (p. 82-84). Cet opuscule qui moralise à propos de la hiérarchie angélique intéressera pourtant moins les théologiens que les philologues. H. P.

1867. P. E. Beichner. *The « Cursor mundi » and Petrus Riga.* — Speculum 24 (1949) 239-250.

Le P. B. montre par une confrontation détaillée que le *Cursor mundi* traduit en anglais et s'approprie un poème latin de Pierre Riga († 1209) sur les quatre évangélistes. H. P.

1868. T. Hudson-Williams. *Dante and the Classics.* — Greece & Rome 20 (1951) 38-42.

Passe très superficiellement en revue les personnages de l'antiquité que Dante place dans les limbes (*Inf.* IV et *Purg.* XXII), en indiquant comment il a pu en avoir connaissance. Sont examinés d'un peu plus près ceux à qui Dante accorde le salut : Caton d'Utique et Stace au purgatoire, Riphée le Troyen et Trajan au paradis. On est étonné de lire, p. 39, que Dante n'a pu connaître de Platon que le *Timée* et que S. Thomas a traduit Aristote. H. B.

1869. G. Ledig. *Dante als Platoniker.* — Deutsches Dante-Jahrb. 26 (1946) 137-162.

M. L. est d'autant plus frappé des rapprochements qu'on peut établir entre les idées de Platon et celles de Dante que ces deux auteurs diffèrent essentiellement l'un de l'autre. A sa manière toujours un peu vague, il les met en parallèle sur des points de doctrine très variés, comme la structure de l'univers, son origine et son gouvernement, le monde des idées, la fin de l'homme, le rôle de l'eros et des passions, le sort des âmes après la mort. M. L. n'a nullement l'intention d'indiquer par là les sources réelles de la pensée de Dante ; son but est purement descriptif, et il veille à souligner au besoin tout ce qui sépare le poète florentin du philosophe grec. H. B.

1870. F. Koenen. *Beatrice in der Divina Commedia.* — Deutsches Dante-Jahrb. 26 (1946) 1-19.

Pour M. K. Béatrice n'est pas, à strictement parler, le symbole de la foi surnaturelle, ni de la connaissance de Dieu, moins encore de la théologie. Elle personnifie la grâce sanctifiante, le principe de la vie divine en nous, avec les trois vertus théologales. Elle représente à la fois l'âme de Dante douée de cette vie divine, l'âme de tout baptisé, l'âme de l'Église. M. K. expose dans ce sens le rôle joué par Béatrice dans la *Divine Comédie*, en particulier dans l'épisode du paradis terrestre. Par ailleurs l'infidélité de Dante à l'égard de sa Dame ne peut signifier la perte de la grâce par le péché mortel. Le poète a seulement laissé s'obnubiler son idéal de jeunesse ; ce n'est qu'une faute d'imperfection.

Les expressions théologiques de M. K., quand il ne se borne pas à citer M. J. Scheeben, manquent parfois de précision (par ex. p. 9 ; où, de plus, Vienne est à situer en Dauphiné, non en Bourgogne). On le suivra difficilement lorsqu'il veut mettre sur le même pied le symbolisme de Béatrice dans la *Divine Comédie* et dans la *Vita nuova*. Sur ce point, on fera bien de confronter ses idées avec celles plus récemment exposées par A. Vezin (voir *Bull.* VI, n° 586). H. B.

1871. E. Auerbach. *Saul's Pride (Purg. XII, 40-42).* — Modern Language Notes 64 (1949) 267-269.

M. A. éclaire ce passage de Dante à la lumière de l'exégèse médiévale de l'histoire de Saül, rejeté par Dieu pour son péché d'orgueil, mais dont la mort préfigure en même temps celle du Christ. H. B.

1872. R. Guardini. *Der Engel in Dantes Göttlicher Komödie.* — München, Hochland-Bücherei, 1951 ; in 12, 137 p.

Réédition, sans changement, du volume paru sous le même titre en 1937 à Leipzig (voir *Bull.* IV). Il forme le premier tome de nouvelles *Dante-Studien* que M. R. annonce. F. V.

1873. J. Kühn. *Dantes Geschichtsphilosophie.* — Deutsches Dante-Jahrb. 26 (1946) 97-114.

Il s'agit plutôt des principes directeurs de la philosophie de l'histoire chez Dante. M. K. les ramène à trois : la doctrine judéo-chrétienne du gouvernement du monde par la volonté divine ; la théorie néoplatonicienne de l'émanation de toutes choses de l'un, à laquelle répond la tendance universelle au retour à l'unité (de là le principe de la monarchie universelle, dont l'exemplaire reste l'empire romain) ; enfin le rôle dévolu à la personnalité de l'homme dans le développement historique, résultat d'une prise de conscience plus précise de la dignité de la nature humaine. C'est en ce troisième élément que se marque principalement l'originalité de Dante. Sans être un esprit systématique, le poète éclaire par là d'un jour nouveau les anciennes positions de la philosophie chrétienne de l'histoire et prélude aux vues futures de l'humanisme renaissant. H. B.

1874. Ph. Boehner O. F. M. « *Notitia intuitiva* » *of Non Existents According to Peter Aureoli, O. F. M. (1322).* — Franciscan Studies 8 (1948) 388-416.

Cet article relève seulement en partie de ce *Bulletin*. Le P. B. étudie l'opinion de Pierre Auriol sur la connaissance intuitive. Pierre critique la théorie de Scot sur la connaissance, qu'elle soit intuitive ou abstraite. L'intuition, sensible ou intellectuelle, doit être directe, présente. Elle se distingue de la connaissance abstraite par sa nature propre et non par son objet. Notre intelligence l'atteindra dans la vision béatifique. Il admettrait même la connaissance intuitive d'objets non existants. Ses idées ressemblent fort à celle d'Ockham, qui le suit dans le temps. Auriol se meut en psychologie, Ockham en épistémologie. Pour ne pas se baser uniquement sur une ancienne édition du commentaire de Pierre sur les Sentences (deuxième rédaction), le P. B. la compare avec le texte inédit de la première rédaction, qu'il publie ici (p. 411-416). Les deux diffèrent très peu.

Cet article a été reproduit sous le même titre dans *Rivista Filos. neo-scol.* 41 (1949) 289-307. H. P.

1875. A. MAIER. *Wilhelm von Alnwicks Bologneser Quaestionen gegen den Averroismus (1323).* — Gregorianum 30 (1949) 265-308.

Le franciscain Guillaume d'Alnwick, élève de Scot, a discuté des questions à Bologne vers 1323. On en possède une bonne réportation dans *Vat. Palat. lat. 1805*. Il y discute les thèmes favoris des averroïstes, bolonais et autres. Il combat notamment Thomas de Wylton, qui enseigna la théologie à Paris de 1314 à 1320. Selon Alnwick, on peut prouver à l'évidence par la raison seule que l'intellect n'est pas unique mais, comme Aristote l'a enseigné, que l'âme rationnelle est vraiment la forme du corps humain. Contrairement à l'avis de Scot, on peut démontrer de même l'immortalité de l'âme. Le problème de l'éternité du monde est évidemment aussi débattu, ainsi que la connaissance que Dieu a de ce qui n'est pas lui-même. H. P.

1876. L. THORNDIKE. *More Light on Cecco d'Ascoli.* — Romanic Review 37 (1946) 293-306.

M. T. fournit une très utile mise au point concernant la vie, les œuvres de Cecco d'Ascoli et tout ce qu'on a publié sur son compte. Dès 1322, Cecco enseignait l'astrologie à l'université de Bologne. A la fin de 1324, l'inquisiteur dominicain s'attaque à lui, non tant à raison de son astrologie que sous prétexte de magie et de nécromancie. Cecco est exécuté en 1327. Les deux œuvres qui importent le plus ici sont ses commentaires sur le *De principiis astrologiae* d'Alcabitius et sur le *De sphera* de Jean de Sacrobosco. Ce dernier ouvrage, dont le commentaire l'a probablement fait condamner, a été récemment publié par M. T. (voir *Bull.* VI, nº 487). H. P.

1877. M. A. LÜCKER. *Meister Eckhart und die Devotio moderna* (Studien u. Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 1). — Leiden, E. J. Brill, 1950 ; in 8, VIII-175 p. Fl. 14.

Malgré le caractère très spéculatif des mystiques rhénans, dont l'initiateur fut Maître Eckhart, Mme L. se déclare convaincue de l'influence de ce dernier sur un mouvement spirituel dont un des traits les plus immédiatement visibles est précisément le caractère pratique et même anti-spéculatif. Elle découvre les points de contact surtout dans la doctrine ascétique. Ce que d'ailleurs on peut supposer aisément, si l'on songe que les Rhénans ont manifestement influencé Jean Ruysbroeck dans ses exposés de mystique spéculative, et que celui-ci a

exercé une action certaine sur Gérard Groote, mais cette fois bien plus dans le domaine de la vie ascétique que dans celui des spéculations. Mais il y a plus que ces contacts indirects. Il y a une influence littéraire. Le traité *Des douze vertus*, dont on a des raisons de croire qu'il n'est pas l'œuvre de Ruysbroeck (voir *Bull.* II, n° 1250) et que l'Obituaire du monastère de Groenendael (édité en 1940 par le P. M. Dijkmans S. J.) attribue à l'un des disciples de Ruysbroeck à Groenendael, Godeverd de Wefele, s'inspire des *Reden der Unterscheidung* d'Eckhart et forme le lien tangible entre celui-ci et la *Devotio moderna*. Il y a d'autres indices encore d'une influence d'Eckhart sur Gérard Groote, sur l'*Imitatio* (dont Mme L. admet sans discussion qu'elle est dans ses couches les plus anciennes l'œuvre de Groote, adoptant la thèse du P. J. van Ginneken S. J. et de F. et L. Kern ; voir *Bull.* VI, n° 611) et sur d'autres auteurs spirituels de ce mouvement, jusqu'à Thomas a Kempis. Les historiens diront ce qu'il faut retenir des conclusions de Mme L. Signalons les appendices donnant la liste des manuscrits en moyen-néerlandais contenant des traductions d'Eckhart, et celle des manuscrits du traité *Van den XII dogheden*. F. V.

1878. L. Reypens S. J. *Eckhart en de Moderne Devotie.* — Ons geest. Erf 25 (1951) 215-220.

Ce compte-rendu de M. A. Lücker, *Meister Eckhart und die Devotio moderna* (voir *Bull.* VI, n° 1877) croit pouvoir en retenir les indications sur la diffusion des écrits d'Eckhart dans les Pays-Bas et sur leur influence dans la rédaction du traité *Van den XII dogheden.* F. V.

1879. Severino Boezio. *Della filosofica consolazione*, nel volgarizzamento di Alberto Fiorentino, 1332. — Roma, Colombo, 1947 ; in 8, 186 p.

Cette édition à tirage limité, publiée « par les soins d'Enrico Falqui », comme il est dit dans le colophon, donne la traduction d'Albert de Florence, c'est-à-dire du notaire florentin Alberto della Piagentina, effectuée en prison en 1332, sans aucune introduction, ni aucun commentaire. Il est dès lors difficile de dire si le texte est basé sur les manuscrits ou emprunté à l'une des quatre éditions antérieures (Florence 1735, Naples 1856, Florence 1864, Turin 1929). Au sujet de l'édition de 1929 par S. Battaglia, voir *Rech. Theol. anc. méd.* 2 (1930) p. 238. La traduction d'Albert est précieuse à cause de son caractère absolument littéral. M. C.

1880. J. E. C. Williams. *Irish Translations of Visio Sancti Pauli.* — Éigse, Journal of Irish Studies 6 (1949-51) 127-134.

Ce sont les rédactions brèves de la *Visio sancti Pauli* qui connurent la plus grande popularité au moyen âge. Le *Purgatoire de S. Patrice*, entre autres, s'en inspira. M. W. en édite deux traductions irlandaises, d'après *Dublin Royal Irish Academy 24. P. 25*, f. 37^c-38^c, et *23. O. 48* (2e partie du *Liber Flavus Fergusiorum*), f. 38^b. La première date de 1513-14 ; la seconde, incomplète, du XVe s., reproduit un ms. du XIVe. Ces deux traductions se rattachent, non exclusivement toutefois, à la 4e des différentes rédactions brèves relevées par Th. Silverstein, *Visio Sancti Pauli*, Londres, 1935 (voir *Rech. Théol. anc. méd.* 8, 1936, 414). H. B.

1881. F. Delorme O. F. M. *L'« Ars faciendi sermones » de Géraud du Pescher.* — Antonianum 19 (1944) 169-198.

Gérard du Pescher (Geraldus de Piscario) est aujourd'hui un inconnu, mais ses contemporains avouaient que *subtilior homo mundi dicebatur communiter*, et le pape Jean XXII le consultait. Il devint maître en théologie à Toulouse en 1335. *Paris Nat. lat. 4367* conserve cinq de ses œuvres, dont deux relatives à la controverse sur la vision béatifique. Le P. D. publie ici d'après *Todi 57*, apparemment le seul ms. complet, son *Ars faciendi sermones* (p. 180-198). L'auteur veut améliorer l'art de prêcher. Le P. D. fournit ainsi une contribution intéressante à l'étude des *Artes praedicandi.* H. P.

1882. M. G. McNeil. *Simone Fidati and His « De Gestis Domini Salvatoris ».* A Dissertation (Catholic University of America, Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature, 21). — Washington, Catholic University of America Press, 1950 ; in 8, VIII-255 p. Dl. 2.75.

Sr McN. commence sa dissertation en traçant une esquisse biographique de l'augustin Simon Fidati († 1348). Passant ensuite à la description de ses œuvres, elle s'arrête au *De gestis Domini Salvatoris*, dont elle cherche à caractériser la forme, le but et la place dans la tradition des *Vitae Christi*. Vient alors le chapitre principal du volume, consacré à la doctrine ascétique de Fidati (p. 111-174), et enfin une analyse attentive de la langue et du style du *De gestis*. On retiendra particulièrement l'Appendice I, donnant la liste de tous les manuscrits contenant le *De gestis* (p. 211-224) et la bibliographie. L'auteur paraît avoir poussé ses investigations historiques avec un souci très vif de ne pas s'en tenir aux généralités. Elle paraît avoir donné le meilleur travail sur Fidati depuis la biographie de N. Mattioli (Rome, 1898). F. V.

1883. Ph. Boehner O. F. M. *Der Stand der Ockham-Forschung.* — Franzisk. Studien 34 (1952) 12-31.

L'intérêt pour Ockham s'est fortement accru au cours du dernier quart de siècle. On a surtout senti le besoin de préciser la chronologie de ses œuvres et d'en préparer des éditions plus sûres, avant de porter sur les idées du *Venerabilis inceptor* un jugement dégagé de préjugés et plus respectueux de la vérité historique. Le P. B. fait le point des résultats acquis. Nous ne pouvons songer à le suivre dans le détail. La biographie d'Ockham, tout en ayant bénéficié de précieuses précisions, reste encore assez obscure. Des recherches en cours en Angleterre nous apporterons bientôt, espérons-le, quelque lumière supplémentaire. Pour la tradition et la chronologie des œuvres, on en est encore, pour une bonne part, aux travaux d'approche et de déblaiement. Les résultats les plus tangibles, — dus pour la plupart au P. B. lui-même, — concernent le Commentaire des Sentences, les écrits de logique et le *Centiloquium*. Quelques fruits plus mûrs ont déjà pu être cueillis, avec l'édition, au moins provisoire, de plusieurs traités. Le P. B. ne s'occupe pas ici des écrits politiques d'Ockham. Quant aux travaux d'histoire doctrinale, qu'il passe rapidement en revue en relevant leurs mérites et leurs lacunes, il nous suffit de rappeler les noms principaux de E. Hochstetter, E. A. Moody, P. Vignaux, R. Guelluy, G. Martin, etc.

H. B.

1884. O. Suk O. F. M. *The Connection of Virtues According to Ockham.* — Franciscan Studies 10 (1950) 9-32, 91-119.

Voulant étudier chez Guillaume d'Ockham le problème de la connexion des vertus, le P. S. se devait de fixer d'abord le sens des mots : c'est qu'en effet la terminologie s'est affinée depuis l'époque où Thomas d'Aquin reprenait les thèmes aristotéliciens. Guillaume d'Ockham distingue quatre degrés dans la prudence, depuis la simple connaissance des premiers principes de l'agir jusqu'à cette prudence particulière parfaite qui dirige les actes de toutes les vertus. Il distingue de même cinq degrés dans la vertu, depuis l'*habitus* qui nous incline à poser l'acte concret selon la saine raison jusqu'à l'*habitus* héroïque qui incline à poser les actes, non seulement par amour pour Dieu, mais à l'encontre même des tendance naturelles et en dehors des conditions ordinaires de l'humanité. Et en tout cela il faudra distinguer ce qui est possible selon le pouvoir de Dieu, soit absolu, soit selon le cours de la nature.

Ces préliminaires posés, le P. S. s'attache avec grand soin à la solution prise par le maître franciscain concernant les problèmes classiques : la connexion des vertus morales entre elles, la connexion des vertus morales avec les vertus théologales, la connexion des vertus morales avec la prudence. L'exposé suit la marche de la *Quaestio de connexione virtutum* du Commentaire des Sentences, et s'enrichit en cours de route par des textes des Quodlibets. Il est évidemment impossible de résumer en quelques lignes ces pages claires mais très nuancées, où le P. S. présente le *Venerabilis inceptor*. Qu'il suffise de noter que le maître franciscain accentue encore la position de Jean Duns Scot, lequel avait nié la connexion des vertus morales entre elles et, tout en admettant la thèse d'Aristote sur la connexion mutuelle des vertus morales et de la prudence, en avait cependant relâché la rigueur. Le P. S. a évoqué la position de celui-ci ; il aurait cependant mis en meilleure lumière l'originalité d'Ockham s'il avait davantage exposé la thèse du Docteur subtil, et surtout s'il avait évoqué la thèse d'Henri de Gand, visée par Jean Duns Scot et dont la terminologie domine toute l'évolution du problème depuis la fin du XIIIe siècle. O. L.

1885. D. W. Robertson Jr. *The Heresy of « The Pearl ».* — Modern Language Notes 65 (1950) 152-155.

On a reproché à l'auteur de *The Pearl* d'être tombé dans l'« erreur de Jovinien » en professant l'égalité de la condition des bienheureux. M. R. montre l'inanité de cette accusation : l'interprétation de la parabole des ouvriers de la vigne y est en tous points conforme à l'exégèse médiévale. Des rapprochements avec la doctrine de S. Augustin et de Bruno d'Asti le prouvent clairement. Étant morte en bas âge, la « Perle » peut être dite baptisée à la onzième heure. H. B.

1886. G. Billanovich. *Un amico e un libro del Petrarca.* — Miscellanea... Luigi Ferrari (voir *Bull.* VI, nº 1767) 99-104 et 2 pl.

Le ms. *Paris Nat. lat. 2589* contient le *Beniamin minor* de Richard de Saint-Victor qui a appartenu à Pétrarque, selon une inscription au f. 1r : *Hic liber est domini Francischi Petrarcche.* La même main a écrit à la fin du traité, f. 56r, les deux vers suivants, que M. B. lit correctement pour la première fois : *Mi benefactor, habe Contemplativa Ricardi | que mitto Lucas devotus Geminiani.* Grâce à sa vaste érudition, M. B. rèconnaît en ce *Lucas* Luc de Plaisance, recteur de Saint-Étienne de Parme, voisin et familier de Pétrarque pendant

les séjours du poète dans cette ville. Dans une lettre du 19 octobre 1352, Pétrarque lui annonce d'Avignon qu'il a renoncé en sa faveur à son canonicat de la cathédrale de Modène et qu'il lui transmet le bref papal sanctionnant ce transfert. Le cadeau du *Beniamin minor* à Pétrarque serait de cette époque et le *devotus Geminiani* ferait allusion à S. Geminiano, patron de la cathédrale de Modène. H. B.

1887. F. Van den Berghe. *De invloed van Petrus Comestor op de Schriftuurverklaring van Jan van Ruusbroec* (Mededelingen van de Koninkl. Vlaamse Acad. voor wetenschappen, letteren en schone kunsten van België, Klasse der Letteren, XI, 10). — Brussel, Paleis der Academiën, 1949 ; in 8, 47 p.

Pierre le Mangeur est cité par Jean Ruysbroeck comme le *Magister historiarum*. On décèle son influence en plusieurs endroits. M. V. d. B. retient en particulier le traité *Van den gheesteliken tabernakel* (mais on peut noter encore d'autres influences). Il donne, en deux colonnes, les textes parallèles de ce traité de Ruysbroeck et de l'*Historia scholastica*. Les traductions de Ruysbroeck sont parfois littérales, mais plus souvent elles portent la marque de son originalité propre. F. V.

1888. W. H. Beuken. *Heilige Dronkenschap.* Jan van Ruusbroec, de Godschouwer van het Soniënbos (Gastmaal der Eeuwen). — Arnhem, van Loghum Slaterus, 1951 ; in 8, 64 p. Fl. 3.25.

Ce petit volume de M. B. renouvelle ce qu'il a écrit en 1946 sur Jean Ruysbroeck (voir *Bull.* V, n° 663), mais cette fois le caractère vulgarisateur est plus accentué. L'auteur décrit, sans faire appel à tout coup aux travaux de détail, mais avec une information très sûre, l'ambiance spirituelle, littéraire, et même sociale et politique dans laquelle est née et doit se comprendre l'œuvre de Ruysbroeck. Puis il trace les grandes étapes de sa vie et résume ses œuvres principales en soulignant leurs caractéristiques doctrinales. Quelques extraits bien choisis et une courte bibliographie achèvent le volume. F. V.

1889. A. Ampe S. J. *De grondlijnen van Ruusbroec's Drieëenheidsleer als onderbouw van den zielopgang* (Studiën en Tekstuitgaven van Ons geestelijk Erf, 11). — Tielt, J. Lannoo, 1950 ; in 8, IX-229 p. Fr. 175.

On sait que, dans la doctrine spirituelle de Jean Ruysbroeck, la vie trinitaire est le modèle, l'exemplaire selon lequel se déploie la vie divine dans l'âme. De l'unité de nature procèdent les trois personnes, et celles-ci retrouvent leur unité dans une commune jouissance : l'âme participe à ce mouvement de flux et de reflux. Le P. A. inaugure une série de trois travaux qui achèveront de décrire le retour ou, selon le mot qu'il a choisi, la « montée » de l'âme vers Dieu d'après Ruysbroeck. Ce travail liminaire se borne très logiquement aux idées de Ruysbroeck sur la Trinité. Son exposé, le meilleur aujourd'hui sur le sujet à notre avis, est mêlé de fréquentes citations, reproduites dans la langue originale, telles qu'on les découvre dans l'édition de la « Ruusbroec-Genootschap ». Le P. A. a cru utile de donner en quelques pages latines (p. 213-219) un *compendium* de son œuvre, et il est certain que maints lecteurs lui en seront reconnaissants. F. V.

1890. W. Möhler. *Die Trinitätslehre des Marsilius von Inghen.* Ein Beitrag zur Geschichte der Theologie des Spätmittelalters. — Limburg (Lahn), Lahn-Verlag, 1949 ; in 8, xi-148 p.

La doctrine trinitaire de Marsile d'Inghen se découvre, non pas dans son Commentaire sur saint Matthieu (aujourd'hui conservé dans *Vat. Pal. lat. 142*) mais dans son Commentaire des Sentences (édition Strasbourg, 1501), dont les origines remontent aux leçons qu'il donna à Heidelberg et qui fut rédigé vers 1393-96. Le P. M., après quelques indications biographiques sur ce théologien, passe en revue les aspects divers de sa doctrine trinitaire : nos moyens de connaître ce mystère, les processions, les propriétés, les relations, les notions, les personnes, et le lien des personnes entre elles. Il examine ensuite les sources de Marsile, où l'on découvre d'abord des augustiniens comme Gilles de Rome et Thomas de Strasbourg, puis Bonaventure et Thomas d'Aquin. Son éclectisme le tient à une certaine distance du nominalisme, au moins en ce domaine.

F. V.

1891. R. B. Donna. *Despair and Hope. A Study in Langland and Augustine.* A Dissertation. — Washington, Catholic University of America Press, 1948 ; in 8, ix-192 p. Dl. 2.25.

Cette dissertation s'est proposé comme objet la notion de l'espérance et celle du désespoir, telles qu'on peut les découvrir dans le poème *Piers Plowman*, dont Sr D. accepte qu'il est l'œuvre de William Langland. Sr D. montre la correspondance entre ces notions et leur équivalent chez saint Augustin, leur portée foncièrement théologale et leur importance pour comprendre la doctrine sous-jacente au poème. Elle cite *in extenso* de nombreux textes de *Piers Plowman* et de saint Augustin. F. V.

1892. R. Pratt. *A Note on Chaucer and the « Policraticus » of John of Salisbury.* — Modern Lang. Notes 65 (1950) 243-246.

Aux parallèles déjà signalés entre Chaucer et Jean de Salisbury, M. P. en ajoute un nouveau entre *Canterbury Tales* III (D), 765-771 et *Policraticus* VIII, 11 et 20. La source commune des deux auteurs a dû être manifestement une compilation anti-féministe, dans laquelle on rencontrait, entre autres, Walter Map, *Valerius ad Ruffinum*, le *Liber de nuptiis* de Théophraste, extrait de l'*Epistola adversus Iovinianum* de S. Jérôme, et d'autres extraits de cette même lettre.

H. B.

xve s. **1893.** *L'Imitation de Jésus-Christ.* Traduction littérale avec une introduction par L. Baudry (Les maîtres de la spiritualité chrétienne). — Paris, F. Aubier, 1950 ; in 8, 283 p. Fr. 420.

Cette traduction entièrement nouvelle a voulu serrer le texte original, édité autrefois par J. Pohl, d'aussi près que possible. Elle a voulu en outre « donner à la phrase française le rythme, le nombre et le mouvement de la phrase latine ». Dans ce but, M. B. s'est reporté à tous les travaux qui, depuis un demi siècle, ont cherché à percer le mystère des passages obscurs. L'introduction qui précède la traduction est très probablement le meilleur résumé actuel de la controverse séculaire qui s'est faite autour de l'auteur de l'*Imitatio*. M. B. discute et écarte successivement les arguments favorables à Jean Gersen, à Jean Gerson, puis à

Gérard Groote, pour retenir enfin très résolument Thomas a Kempis. C'est à ce titre que le travail de M. B. mérite surtout d'être recommandé ici. Retenons encore une bibliographie précieuse des travaux parus depuis 1898, et ne regrettons que la présentation typographique défectueuse et trop de fautes d'impression. F. V.

1894. J. MAHIEU. *Van de « Navolging Christi » in Vlaanderen.* — Studies over de kerkelijke en kunstgeschiedenis van West-Vlaanderen opgedragen aan Z. E. H. M. English (Brugge, De Tempel, 1952 ; in 8, xv*-XL-455 p. et 31 pl.) 281-288.

M. M. reproduit deux extraits de la Chronique de l'abbaye des Dunes, près de Nieuport, rédigée par Adrien de But. Ces extraits affirment que Thomas a Kempis écrivit la *Vita* de sainte Lydwine et le premier livre de l'*Imitatio.* Ce témoignage est postérieur à 1458 et antérieur à 1488. Les pages suivantes exposent les raisons qui rendent invraisemblable la composition de trois livres de l'*Imitatio* par Jean Gerson pendant son bref séjour à Bruges. F. V.

1895. E. FRANCESCHINI. *Un autografo di Taddeo degli Adimari.* — Aevum 26 (1952) 181-182.

Un manuscrit de la traduction latine de l'Éthique à Nicomaque revue par Guillaume de Moerbeke, *Naples Naz. VIII. G. 92,* écrit en 1315, a appartenu au siècle suivant à Taddeo degli Adimari. Une note autographe de celui-ci apprend qu'il fut élu recteur des arts à Padoue le 26 mai 1421 et qu'il reçut le titre de citoyen padouan le 26 août de la même année. H. B.

1896. M. LIEBERMAN. *Gersoniana. A Latin Sermon on the Immaculate Conception of the Virgin Mary Ascribed to Jean Gerson.* — New York City, 1951 ; in 4, 75 p. (polycopié).

On trouve un sermon latin *Tota pulchra es* dans l'édition princeps des *Opera omnia* de Jean Gerson, Cologne, 1484, t. IV, f. 108-115. Il y est attribué à Jean Gerson, mais dans des éditions ultérieures on le voit considéré comme douteux. M. L. a découvert deux témoignages indépendants qui éclaireraient cette question. D'abord celui du franciscain Nicolas Glassberger qui, dans son histoire de l'ordre franciscain (ou *Chronica*), écrite entre 1506 et 1508, attribue le sermon à un franciscain parisien, Jean Vital. Or cette même attribution se lit aussi dans le ms. *Paris Nat. lat. 1200.* M. L. étudie ensuite la date de composition du sermon : entre février et mars 1387. M. L. procède encore, au cours de son travail très fouillé, à l'analyse du sermon, à l'examen de ses caractéristiques littéraires et à celui de sa diffusion. Une abondante bibliographie achève le volume. F. V.

1897. L. MOURIN. *Jean Gerson, prédicateur français* (Rijksuniversiteit te Gent, Werken uitgegeven door de Faculteit van de wijsbegeerte en letteren, 113). — Brugge, « De Tempel », 1952 ; in 8, 511 p.

Ce nouveau volume de M. M. continue à livrer le fruit de ses longues recherches sur Gerson prédicateur. On sait qu'il s'est spécialisé dans l'édition des sermons français du chancelier de Paris : il en a déjà publié dix avec un souci extrême de rigueur scientifique (voir *Bull.* V, no 820 et VI, nos 1540-43). Mais l'œuvre gersonienne contient en tout cinquante-six sermons français certains (six autres

sont douteux). M. M. a fait connaître le résultat de ses recherches sur les manuscrits de ces sermons certains (voir *Bull.* VI, nº 616). Cette fois, il commence par les problèmes de chronologie que posent ces sermons authentiques. Pour autant qu'il y a moyen d'arriver à la certitude, il date chacun de ces cinquante-six morceaux, en les groupant en trois catégories : ceux du prédicateur de la Cour et des princes (1389-97), ceux du prédicateur du peuple (1401-04), ceux de l'orateur des grandes circonstances (1404-13). Ce qui suit sera apprécié vivement par les savants désireux de saisir à travers l'œuvre gersonienne l'homme, l'orateur, l'érudit et le théologien. M. M. a cru pouvoir proposer une vue d'ensemble de ce que les sermons français nous apprennent sur ces choses, abandonnant semble-t-il, la méthode qu'il avait adoptée dans ses éditions précédentes, consistant à faire de telles investigations à propos de chaque sermon pris à part. Nous croyons que l'exposé de M. M. a gagné en intérêt d'avoir choisi une méthode plus synthétique. En quatre chapitres, fruit heureux des analyses antérieures auxquelles M. M. s'est astreint, sont traités successivement les thèmes de la prédication gersonienne, sa technique, ses citations (scripturaires, patristiques, théologiques, profanes, juridiques), proverbes et exemples, et enfin son style. Les pages finales (p. 497-508) mettent en un vigoureux relief la place de Gerson dans le développement de l'art oratoire en France. Quand M. M. nous donnera-t-il un volume contenant, avec le minimum d'informations scientifiques indispensable, le recueil complet des sermons français de Jean Gerson ? F. V.

1898. A. Combes. *La doctrine mariale du chancelier Jean Gerson.* — Maria, II (voir *Bull.* VI, nº 1666) 863-882.

Le grand spécialiste des études gersoniennes ramasse en ces vingt pages les traits épars que l'œuvre du chancelier Gerson a conservés sur Marie. Ces traits sont à découvrir dans le *Collectorium super Magnificat*, le *Tractatus seu epistola de susceptione humanitatis Christi* et de nombreux sermons latins et français. Ne disposant pas en cet article de l'espace suffisant, M. C. se borne à mettre d'abord en lumière trois principes qui, pour Gerson, commandent toute spéculation mariale. Ces principes affirment la valeur normative de l'Écriture et de la tradition de l'Église, en ce domaine comme ailleurs ; puis la primauté du fait indiscutable que le Christ a octroyé à sa mère telles grâces précisément qui, dans les dispositions relatives à sa mission, lui furent nécessaires ; et donc la fausseté radicale des arguments de convenance sur ce que le Christ aurait pu faire. Ces consignes de sobriété, qu'on peut lire parmi d'autres dans le *De susceptione humanitatis Christi* et qui furent reproduites autrefois par D. Petau, n'ont pas empêché Gerson de pénétrer très profondément les grandeurs de Marie, comme on le voit dans les sermons et le *Collectorium super Magnificat.* M. C. achève son travail en mettant ce dernier point en relief. F. V.

1899. H. Jedin. *Il tipo ideale di vescovo secondo la Riforma cattolica.* — Brescia, Morcelliana, 1950 ; in 12, 111 p.

Cet opuscule de Mgr J. traduit en italien un petit travail, *Das Bischofsideal der katholischen Reformation*, qui n'a pu avoir beaucoup de diffusion en raison de la guerre. La plaquette présente permet donc de prendre connaissance d'un essai intéressant de ce spécialiste du XVIe siècle. Elle commence par tracer le portrait idéal de l'évêque d'après quelques auteurs du XVe siècle : Jean Gerson, Denys le Chartreux, Laurent Justinien et Antonin de Florence. Puis viennent Gaspard Contarini et son *De officio episcopi* ; l'évêque de Vérone Jean Matthieu

Giberti, « le premier grand pasteur des temps nouveaux » ; Louis Beccadelli ; quelques évêques de France et d'Espagne durant la première moitié du XVIe siècle ; Barthélemy des Martyrs et son *Stimulus pastorum* ; enfin le concile de Trente qui traça le portrait de l'évêque idéal en traitant de la résidence pendant la première période (session VI) et la troisième (session XXIII), et en promulguant le décret de réforme de la session XXIV. La suite du volume esquisse l'influence du concile. F. V.

1900. S. Friemel O. E. S. A. *Die theologische Prinzipienlehre des Augustinus Favaroni von Rom O. E. S. A., † 1443* (Cassiciacum, 12). — Würzburg, Augustinus-Verlag, 1950 ; in 8, 207 p. Mk. 8.

Après une courte esquisse biographique sur Augustin Favaroni de Rome, le P. F. décrit ses œuvres avec la mention des manuscrits où on peut les trouver. Il s'arrête ensuite de façon plus attentive à son Commentaire sur les Sentences, dont le Prologue lui fournit la source principale pour l'objet précis qu'il s'est proposé d'étudier. Ce Commentaire a été exploré par le P. F. d'après le texte de *Berlin Staatsbibl. lat. f° 852.* Suivant d'assez près Favaroni, le P. F. expose sa doctrine successivement sur la théologie comme science, sur ses rapports avec la foi, sur son caractère spéculatif et pratique, sur son éminence en regard des autres sciences, sur son sujet et ses rapports avec la philosophie. Sans que le P. F. ose porter un jugement définitif sur les principes théologiques de Favaroni, jugement qu'il estime prématuré dans l'état actuel de nos connaissances à son propos, celui-ci semble avoir marqué très nettement la distinction entre philosophie et théologie, mais aussi avoir réagi contre le scepticisme de son siècle à l'endroit de la spéculation ; ce qui fait que la théologie, à ses yeux, ne semble pas se distinguer de la métaphysique autrement que par la distinction de Dieu envisagé *sub ratione beatifici boni* ou *sub ratione entis.* F. V.

1901. F. Schmitt. *Die Lehre des hl. Thomas von Aquin vom göttlichen Wissen des zukünftig Kontingenten bei seinen grossen Kommentatoren.* — Nijmegen, Dekker & van de Vegt, 1950 ; in 8, XII-202 p. Fl. 6.25.

Une partie seulement de ce travail regarde le cadre chronologique de ce *Bulletin.* Les derniers chapitres en effet s'attachent aux commentateurs de saint Thomas d'Aquin de l'époque moderne. Retenons donc les premiers chapitres, formant des monographies consacrées successivement à Jean Capréolus (*Defensiones theologiae Divi Thomae Aquinatis*, lib. I, d. 38, a. 1 et 2), à Cajetan (Commentaire de la Somme, I, q. 14, a. 13) et à Sylvestre de Ferrare (Commentaire de la Somme contre les Gentils, I, 67). Ce groupe de commentateurs se distingue de ceux qui viendront plus tard (Dominique Bañez, Jean de Saint-Thomas, les *Salmanticenses*) en ce qu'ils admettent la nécessaire et actuelle connaissance des futurs contingents par Dieu. F. V.

1902. C. Selmer. *An Unnoticed Middle Bavarian Prose Version of Pseudo-Aristotelian Proverbs.* — Modern Language Notes 64 (1949) 491-492.

M. S. ajoute à celles qu'il a déjà signalées (voir *Bull.* IV) une nouvelle version allemande des proverbes pseudo-aristotéliciens. Il l'édite d'après *Munich Cgm 4657*, f. 45v, du milieu du XVe s., et la rapproche de celle du *Cgm 357*, avec laquelle elle est étroitement apparentée. Dans l'un et l'autre manuscrits ce recueil de proverbes moraux sert d'introduction à l'*Aristotiles ler an Allexander.* H. B.

1903. Nicolai de Cusa. *Opera omnia.* XIII : *Directio speculantis seu De non aliud.* Ediderunt L. Baur † et P. Wilpert. — Lipsiae, F. Meiner, 1944 ; in 4, xx-72 p.

Ce fascicule marque la reprise, depuis la guerre, de l'édition critique des œuvres de Nicolas de Cues patronnée par l'Académie de Heidelberg. Quoique portant la date de 1944, il vient d'être livré au public. Au texte préparé par L. Baur et revu après la mort de celui-ci (14 janvier 1943) par M. P. Wilpert, ce dernier a ajouté encore, en novembre 1950, trois pages d'*addenda et corrigenda.* C'est dire que la présentation a souffert des vicissitudes du temps et l'on comprend que M. W. ne laisse paraître cette édition que « iniquiore animo ».

L'opuscule fait figure d'« extravagant » dans la série des œuvres de Nicolas de Cues. On ne sait pour quelle raison, son auteur ne l'avait pas inséré dans la collection de ses écrits rassemblée vers la fin de sa vie. C'est ainsi qu'il avait échappé aux anciens éditeurs, et Jacques Lefèvre d'Étaples, qui en connaissait l'existence, en avait en vain recherché un exemplaire. Le premier à le découvrir fut J. Uebinger, qui l'édita en 1888 d'après *Munich Staatsbibl. lat. 24848* (= *S*), copie exécutée en 1496 à Nuremberg par Hartmann Schedel.

On sait par le *De venatione sapientiae* que le traité fut écrit à Rome en 1462. M. B., suivant *S*, lui a donné le double titre de *Directio speculantis seu De non aliud* (le ms. a cependant *de li non aliud*), rejetant l'opinion qui veut distinguer sous ces deux titres deux opuscules différents. Il est écrit sous forme de conversation entre quatre interlocuteurs, dont l'un est Nicolas lui-même. Dans *S* il est suivi de 20 propositions ou thèses, intitulées *Propositiones de virtute ipsius non aliud.* Elles ont connu deux éditions séparées à Vienne, en 1500 et 1556. Comme Uebinger, M. B. les a jointes au *De non aliud.* A l'introduction terminée par M. B. en décembre 1942, M. W. a ajouté (p. xv-xviii) quelques notes à propos du chapitre XIV du *De non aliud*, composé d'une série de citations du Pseudo-Denys dans la traduction qu'Ambroise Traversari venait de terminer en 1436. M. W. compare le texte à celui des éditions et de l'exemplaire de Nicolas conservé dans *Cues 43*, pour conclure qu'il est très voisin de ce dernier, mais que Nicolas semble s'être servi d'un autre exemplaire assez proche. Il restitue aussi l'ordre des folios déplacés par le scribe de *S* ou son modèle dans ce chapitre.

Le texte reproduit est donc celui de *S*, témoin unique. Il n'est pas parfait et les éditeurs ont dû parfois recourir aux conjectures. Ils les indiquent dans l'apparat, de même que leur accord ou désaccord avec celles proposées autrefois par Uebinger. En revoyant le texte, M. W. a cru dans certains cas devoir écarter la leçon adoptée par Baur, mais il l'a toujours noté scrupuleusement. Pour le chapitre XIV, on ajoute les variantes de la traduction du Pseudo-Denys par Traversari d'après les éditions et d'après *Cues 43.* Pour les propositions finales, on a inséré les variantes des éditions de Vienne 1500 (= *w*) et 1556 (= *z*).

L'édition est faite avec grand soin. Voici cependant quelques détails relevés au hasard. L'apparat des variantes manque parfois de clarté. P. 16, on ne voit pas auquel des deux *videre* de la ligne 16 se rapporte la leçon de *S* ; p. 61 sv., faute de lemma, on ne sait si le mot *propositio*, omis par les éditeurs, se lit dans *S* avant ou après le numéro d'ordre des propositions. L'apparat est parfois négatif, parfois positif. Dans ce dernier cas, il n'est pas toujours complet et l'on ignore alors la leçon des témoins omis. Par exemple, p. 62, 24 texte *immensurabili* ; apparat *immensurabili* : *mensurabili S* ; *immensurabili Ueb.* (fallait-il répéter deux fois *immensurabili* ?) ; p. 63, 24 texte *negativam* ; apparat *negativam S Ueb.* : *negationem Baur* ; quel est dans ces deux cas la leçon de *wz* ?

M. W. s'est montré en général plus sobre que Baur dans les corrections à

apporter. On peut même se demander si toutes celles qu'il a acceptées étaient bien nécessaires. Il ne faut pas oublier que Nicolas écrivait le latin de son temps, qui n'était pas toujours correct, et que de plus il écrivait vite. Par exemple, p. 64, 18, la tournure avec *esse* (attestée par *Sw*) est-elle certainement étrangère au style de Nicolas ?

Comme d'habitude, le texte est suivi d'un *Index nominum* et d'un *Index auctorum*. Dans les premiers volumes de l'édition, la distinction entre les deux était nette : le premier mentionnait les noms cités par Nicolas de Cues, le second, les auteurs cités par Nicolas et par les éditeurs dans les notes. Cette distinction, qui seule justifie la dualité des tables, s'est bien estompée dans le présent fascicule. Non seulement on est surpris de trouver dans l'*Index nominum Conrad Celtis* et *Faber Stapulensis*, mais beaucoup de noms ne correspondent à rien dans le texte de Nicolas et ne sont que des illustrations des éditeurs ; ainsi pour *Albertus Magnus, Anaxagoras, Hermes Trismegistus, Johannes Saracenus, Johannes Saresberiensis, Johannes Scotus Eriugena, Robertus Grosseteste.* Par exemple, pour le texte 20,4 : *theologi dicunt omnia Dei creata voluntate*, on trouve cités dans la table : *Anaxagoras, Aristoteles, Johannes Saresberiensis, Plato, Scriptura sacra, Theologia christiana.* Sous le terme vague de *Theologi* on renvoie entre autres deux fois à la p. 43, où le *theologus* cité est manifestement le Pseudo-Denys, et ces deux renvois se retrouvent d'ailleurs parmi les cinq notés pour cette page au nom de *Dionysius Areopagita* (toujours désigné dans ce contexte comme *theologus*). On le voit, cela donne une idée tout à fait fausse des auteurs allégués par Nicolas. Même remarque pour les *Addenda et corrigenda* à la p. 67. *Ibid.*, M. W. supprime à tort *Plato* 55, 27, qui y est réellement cité par Nicolas ; *ibid.*, à l'addition *Boethius De cons. phil.*, au lieu de *63,19* (qui est la référence à l'édition de G. Weinberger), lire *41,20*.

Pour terminer, p. 56,10 : ... *idem magister* (c.-à-d. le Christ) *Deum spiritum vocat*, l'apparat renvoie à *Dan.* 4,15 (*Spiritus deorum sanctorum*) ; *Hebr.* 12,9 (*Pater spirituum*) ; *Num.* 16, 22 ; 27,16 et *Apoc.* 22 ; il fallait renvoyer simplement à *Ioann.* 4,24, où le Christ dit en effet à la Samaritaine : *Spiritus est Deus.*

Ce ne sont là que détails, regrettables sans doute, mais qui, nous l'avons vu, ne manquent pas de circonstances atténuantes. H. B.

1904. P. P. VALUGANI. *Il Beato Michele Carcano da Milano.* — Milano, Bertolotti, 1950 ; in 12, 225 p. L. 350.

Le P. V. a écrit une bonne biographie du franciscain Michel Carcano (1427-1484), qui se fit une réputation de prédicateur dans le nord de l'Italie, notamment à Milan, Mantoue, Florence, etc. Le P. V. suit toutes les étapes de sa carrière, au cours de laquelle il fut en contact difficile, plus d'une fois, avec les ducs de Milan. Le Bx Carcano a laissé une œuvre assez notable, imprimée en grande partie. Ce sont ses sermons et ses carêmes. On trouve en outre un *Trattato della confessione* (Venise, 1484) et des *Casus conscientiae* (dont le P. V. ne donne ni la date ni le lieu de publication). Seul son *Quadragesimale de fide et articulis fidei* (contenant 160 discours) est encore inédit. F. V.

1905. M. BESSONE. *Il beato Angelo Carletti da Chivasso.* — Cuneo, Tip. Ghibaudo, 1950 ; in 8, 239 p. L. 300.

Les biographies existantes du Bx Angelo Carletti de Chivasso († 1495), mineur de l'Observance, ne sont pas remarquables par leur exactitude historique et relèvent d'un genre hagiographique trop souvent enclin aux affirmations partiales.

M. B. a voulu combler cette lacune. Son ouvrage étudie successivement la vie et les écrits du Bx Carletti, en remontant aux sources sûres de sa biographie. Quant à ses écrits, ils révèlent un moraliste averti. M. B. étudie enfin ses lettres et ses sermons pour achever le tableau de sa physionomie spirituelle. F. V.

1906. T. De Marinis. *Nota su Angelo Catone di Benevento.* — Miscellanea... Luigi Ferrari (voir *Bull.* VI, nº 1767) 227-231 et 1 pl.

Ce personnage aux activités multiples nous intéresse ici surtout comme philosophe et auteur d'un commentaire sur l'Éthique d'Aristote, commencé à Paris en 1487, achevé à Rome en 1493. A tout ce qu'a pu réunir sur lui naguère B. Croce (*Vite di avventure, di fede e di passione*, Bari, 1936, p. 161-178), M. De M. ajoute quelques précisions et publie une lettre autographe retrouvée dans *Venise Marc. 174*, f. 203. Caton, non content de l'appui de Louis XI dont il était devenu le médecin, s'y recommande lui-même à Sixte IV pour l'archevêché de Vienne en Dauphiné. On y apprend aussi qu'il se proposait — mais l'a-t-il fait ? — de publier un traité *de animae intellectivae immortalitate.* H. B.

XVIe s. **1907.** H. H. Verstegen. *Het Phoenix-motief.* Bijdrage tot de studie van de humanistische visie op de vorst. — Nijmegen, Dekker & van de Vegt, 1950 ; in 8, 155 p. et 2 pl.

Ce travail passe en revue un ensemble de penseurs du XVIe et du XVIIe siècle. Le point précis qui retient l'attention de M. V. est le thème du « Phénix renaissant de ses cendres » appliqué au souverain. Celui-ci, comme le Phénix, jouit, dans la tradition antique, de l'immortalité, moins dans la survivance de sa lignée que dans la gloire qu'il s'est acquise. C'est dans un tel contexte qu'il faut comprendre certaines œuvres littéraires et artistiques de la Renaissance, dont notamment la célèbre gravure de Rembrandt représentant le Phénix. On trouvera dans le volume de M. V. des indications intéressantes, et à l'occasion les textes, d'Érasme, Guillaume Budé, Thomas More et Jean Calvin. Malgré la fécondité du thème expliqué par M. V., nous ne croyons pas que cet auteur ait saisi pour autant la « Somme politique » de la Renaissance dans sa totalité. F. V.

1908. L. Battle y Prats. *Donación de libros al monasterio de Santa Clara de Gerona.* — Revista de Bibliogr. nacional 7 (1946) 378-382.

Au début du XVIe siècle, quelques franciscains résidaient au couvent de Sainte-Claire de Gérone pour y assurer la direction spirituelle des religieuses. En 1504 on dressa l'inventaire de leur petite bibliothèque, rassemblée surtout au moyen de dons. M. B. publie ce document tiré des Archives municipales de Gérone. Parmi les manuscrits, on y rencontre les *Sententiae* de Pierre Lombard, la *Summa* d'Alexandre de Halès, la *Summa theol.* de S. Thomas, les *Comment. in Sent.* d'Albert le Grand, S. Bonaventure, Duns Scot, ainsi que le Quodlibet de ce dernier. M. B. ne dit pas si ces manuscrits se retrouvent aujourd'hui à la bibliothèque de Gérone. H. B.

1909. J. Leclercq O. S. B. *Un humaniste ermite, le bienheureux Paul Giustiniani (1476-1528).* — Roma, Edizioni Camaldoli, 1951 ; in 8, 185 p. L. 1500.

« Pour comprendre le rôle du bienheureux Paul Giustiniani dans l'évolution des institutions de vie érémitique, il fallait... lui faire raconter sa vie par lui-même

et citer les textes innnombrables où il nous a parlé de sa vocation personnelle ». Ces lignes de dom L. résument bien ce qu'il a entrepris de faire. La tâche lui a été facilitée par la consultation des documents originaux, c'est-à-dire les écrits de Giustiniani, qui remplissent douze volumes conservés aux archives de la Congrégation camaldule de Monte Corona, celle même que Giustiniani fonda, à Frascati. Ces volumes manifestent une activité littéraire peu commune, et aussi, ce qui est plus inattendu d'un ermite, une culture qui justifie la définition que dom L. donne de son héros : un humaniste ermite. Dom L. n'a pas voulu examiner l'œuvre et l'action de Giustiniani de façon exhaustive : il s'est borné à rassembler les traits autobiographiques de ses écrits et à en dégager la place que prit leur auteur dans l'évolution de l'érémitisme. Sur ce dernier point, on sait que Giustiniani commença par tenter la réforme de l'Ordre de Camaldoli, trop adonné à ses yeux aux œuvres de la vie active et de forme de vie plus cénobitique qu'érémitique. La crise qu'il provoqua dans l'Ordre ne trouva sa solution que dans la fondation de la nouvelle Congrégation de Monte Corona. Les historiens de la vie religieuse rendront grâces à dom L. d'avoir mené son travail avec la rigueur de la méthode historique. Ils apprécieront certainement l'inventaire des écrits de Giustiniani contenus dans les volumes de Frascati (p. 147-176).

F. V.

1910. J. F. GRONER O. P. *Kardinal Cajetan. Eine Gestalt aus der Reformationszeit.* — Fribourg (Suisse), Société philosophique, 1951 ; in 8, 79 p.

Ce petit volume peut rendre d'utiles services. Il donne d'abord un exposé rapide sur la place de Thomas de Vio dans l'histoire de son temps, et un tableau de sa personnalité. Mais ensuite vient sa meilleure partie, semble-t-il : l'œuvre scientifique de Cajetan, la nomenclature de ses œuvres, mises en ordre chronologique, avec la référence aux éditions où l'on peut les trouver (les inédits ne reçoivent pas hélas l'indication précise de leurs dépôts actuels), et une bibliographie.

F. V.

1911. DESIDERIUS ERASMUS ROTERODAMUS. *Inquisitio de fide.* A Colloquy, 1524. Edited with Introduction and Commentary by C. R. THOMPSON (Yale Studies in Religion, 15). — New Haven, Yale University Press, 1950 ; in 8, IX-131 p. Dl. 3.

M. T., qui prépare une nouvelle édition des *Colloquia familiaria* d'Érasme, publie à part, avec traduction anglaise, l'un de ceux-ci. Cette *Inquisitio de fide*, opuscule assez peu connu, a sans doute été composée à la fin de 1523 ou au début de 1524. Elle a été rédigée dans le contexte des controverses et des condamnations qui, vers ces années, achevèrent de donner à Martin Luther sa célébrité. Érasme a voulu y proposer un terrain d'entente en s'appuyant sur l'Écriture, les Pères et la droite raison, sous la forme d'un dialogue entre Aulus et Barbatius, c'est-à-dire Érasme et Luther ou un luthérien ; mais ce dernier, dit M. T., représente la vraie pensée d'Érasme (p. 39). Le texte qu'adopte M. T. est celui des *Opera omnia*, édités par J. Clericus en 1703-06, t. I, p. 728-732, mais corrigé par celui des *Opera omnia* de l'édition de Bâle, 1540, et par quelques autres documents. Le commentaire qui achève le volume (p. 75-126) est surtout destiné à éclairer l'*Inquisitio* au moyen des autres œuvres d'Érasme.

F. V.

1912. F. DE URMENETA. *La doctrina psicológica y pedagógica de Luis Vives.* — Barcelona, Consejo superior de investigaciones científicas, 1949 ; in 8, 637 p. Dl. 3.20.

Ce travail imposant comprend d'abord une assez brève introduction sur la vie, l'activité et les conceptions philosophiques de Louis Vivès. Son activité se manifesta pour une bonne part dans la composition de traités de psychologie et de pédagogie, dont M. de U. donne, dans la première partie, « analytique », la description très détaillée. Une partie « synthétique » fait suite, mais en réalité elle est prise presque totalement par une « exposition historique », où l'on voit se dessiner les influences que la psychologie et la pédagogie de Vivès ont subies, des présocratiques aux philosophes de la Renaissance, et celles qu'elles ont exercées ultérieurement, jusqu'à nos jours. Le « résumé systématique » de la doctrine psychologique et pédagogique de Vivès n'occupe que les pages finales de cette partie (p. 511-540). Une abondante bibliographie achève le volume (p. 545-625).
F. V.

1913. J. H. BURNS. *John Major in Scotland.* — Scottish histor. Review 31 (1952) 98.

M. B. précise la date du seul séjour connu de Jean Mair en Écosse pendant la période parisienne de son existence. Jean Mair y fait allusion, comme s'étant passé quatre ans plus tôt, dans l'édition de 1516 de son Commentaire des Sentences. Sans doute faut-il mettre ce voyage en relation avec la tradition rapportée par William Barclay, selon laquelle le roi Jean IV lui aurait offert de prendre la direction de l'université de St. Andrews. De fait, le nom de Mair est absent des actes de l'université de Paris du 15 juin 1512 au 12 février 1513. H. B.

1914. J. E. LONGHURST. *Erasmus and the Spanish Inquisition. The Case of Juan de Valdes* (University of New Mexico Publications in History 1). — Albuquerque, University of New Mexico Press, 1950 ; in 8, 114 p. Dl. 1.

Cette thèse a pour objet un aspect bien particulier de la biographie du castillan Jean Valdès. Celui-ci fut en rapport avec les « illuminés » qui à cette époque inquiétaient l'inquisition espagnole, et avec les « érasmiens » qui eurent leur heure de vogue à l'université d'Alcala. Valdès publia en 1529 un dialogue *De doctrina christiana*, qui fut l'occasion de sa dénonciation à l'inquisition et fut à l'origine d'un séjour en Italie qui se prolongea jusqu'à sa mort en 1541. Bonne bibliographie (p. 97-114). F. V.

1915. H. JEDIN. *Kardinal Contarini als Kontroverstheologe* (Katholisches Leben und Kämpfen im Zeitalter der Glaubensspaltung, 9). — Münster, Aschendorff, 1949 ; in 8, 48 p. Mk. 2.25.

Mgr J. traduit en allemand pour la première fois la *Confutatio articulorum seu quaestionum Lutheranorum* que rédigea vers 1530 le cardinal vénitien Gaspard Contarini. Ce petit traité réfute certaines assertions de la Confession d'Augsbourg : sur le péché originel, la justification par la foi, la liberté, le sacrement de pénitence, le caractère sacrificiel de la messe, le culte des saints, les vœux monastiques et le célibat, le jeûne et la communion sous une espèce. Mgr J. se base sur l'édition de la *Confutatio* par F. HÜNERMANN (*Gasparo Contarini*, Münster,

1923). Une introduction situe l'importance de cet écrit dans les controverses entre catholiques et réformés avant le concile de Trente. F. V.

1916. E. Iserloh. *Die Eucharistie in der Darstellung des Johannes Eck.* Ein Beitrag zur vortridentinischen Kontroverstheologie über das Messopfer (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 73-74). — Münster, Aschendorff, 1950 ; in 8, xvi-370 p. Mk. 19.

1917. E. Iserloh. *Der Kampf um die Messe in den ersten Jahren der Auseinandersetzung mit Luther* (Katholisches Leben und Kämpfen im Zeitalter der Glaubensspaltung, 10). — Münster, Aschendorff, 1952 ; in 8, 60 p. Mk. 3.50.

L'importance de ces deux travaux est de montrer que la théologie n'attendit pas le concile de Trente pour trouver de vigoureux défenseurs des thèses traditionnelles en matière eucharistique contre les positions luthériennes. Le second brosse un tableau rapide des controverses qui se déployèrent en Allemagne à cette époque. Après un esquisse sommaire de l'« attaque luthérienne », il donne une série de monographies brèves sur Thomas Murner († 1537) ; Jérôme Emser († 1527) ; Henri VIII d'Angleterre, dont l'*Assertio septem sacramentorum* (1521) eut rapidement une grande diffusion en Allemagne et fut dirigée contre le *De captivitate babylonica* de Luther ; Jean Cochleus († 1552) ; Gaspard Schatzgeyer († 1527) ; Jean Mensing († v. 1541) et Jean Eck († 1543). L'auteur note le caractère essentiellement apologétique, et donc occasionnel, de leurs exposés. Sauf Schatzgeyer, ils ne donnent pas une théologie eucharistique complète, et sur plus d'un point on peut les mettre en contradiction.

Le premier volume s'attache exclusivement à Jean Eck. Les arguments de celui-ci font certes appel à la tradition et au magistère, mais ils suivent volontiers les réformateurs sur leur terrain d'élection : la Bible. Eck eut à disculper la doctrine catholique « traditionnelle » du reproche de réalisme exagéré en matière eucharistique, celui qu'on appelait « des Capharnaïtes ». C'est ainsi que l'ouvrage de M. I., après quelques pages biographiques et bibliographiques, aborde chacune des questions en litige : le sacrifice eucharistique (Eck en accentua la finitude des fruits), la légitimité des messes privées (en raison de cette finitude même) et de la communion sous une espèce, présence réelle et transsubstantiation, notion exacte du sacerdoce des fidèles et de leur participation au sacrifice. Eck étudia encore des questions plus latérales, comme celle de la langue vulgaire en liturgie, la fréquence de la communion, sa préparation et son efficacité. Une biliographie importante est annexée à ce volume bien mené. F. V.

1918. Y. Le Hir. *L'inspiration biblique dans le « Triomphe de l'Agneau » de Marguerite de Navarre.* — Mélanges d'histoire littéraire de la Renaissance offerts à Henri Chamard par ses collègues, ses élèves et ses amis (Paris, Nizet, 1951 ; in 8, 357 p.) 43-61.

M. Le H. parcourt le *Triomphe de l'Agneau* en notant minutieusement toutes les citations, réminiscences et allusions bibliques qu'il y découvre. Elles sont fort nombreuses, comme il est naturel dans un poème qui exalte l'œuvre de la rédemption et chante le Christ vainqueur de la Loi, du péché et de la mort. Si M. Le H. porte un jugement plutôt sévère sur la valeur littéraire du *Triomphe*, il souligne par contre son importance de témoignage sur la pensée religieuse de Marguerite de Navarre. H. B.

1919. G. Bosco O. P. *L'Immacolata Concezione nel pensiero del Gaetano e del Caterino.* — Firenze, Edizioni « Il Rosario », 1950 ; in 8, IX-84 p.

Le P. B. a entrepris une dissertation qui se déroule selon un plan classique et clair : les parties de l'œuvre de Cajetan et d'Ambroise Catharin O. P. qui intéressent le sujet, la bibliographie, l'ambiance doctrinale dans laquelle il faut situer les positions des deux auteurs, leur doctrine sur l'immaculée conception, un jugement. Mais en fait le fascicule (paru aussi en articles sous le même titre dans *Memorie domenicane* 67, 1950, 103-120, 137-166, 233-266), sans doute à cause des circonstances (la thèse a été présentée à l'Angelicum en 1940), ne comporte qu'un de ses chapitres, relatif aux écrits d'Ambroise Catharin, où l'on remarque l'analyse détaillée d'un recueil de lettres, contenu dans *Florence Naz. Conv. soppr. V. 36. 37.* Les dernières pages du volume reproduisent sept de ces lettres, relatives à l'immaculée conception. F. V.

1920. P. Paschini. *Un cardinale editore : Marcello Cervini.* — Miscellanea ... Luigi Ferrari (voir *Bull.* VI, nº 1767) 383-413.

Mgr P. a réuni une foule de détails concrets qui témoignent du vif et actif intérêt porté par le cardinal Cervini, le futur pape Marcel II, aux éditions des auteurs anciens. Dès l'époque où il était précepteur et secrétaire du jeune cardinal Alexandre Farnèse, avant de devenir lui-même cardinal (19 décembre 1539), il caressait le projet d'éditer tous les manuscrits grecs du Vatican. Des témoignages contemporains (les plus nombreux sont tirés par Mgr P. de la correspondance de Donato Giannotti) ne cessent de louer, en même temps que ses talents d'humaniste, sa libéralité et son souci de mettre à la portée de tous des textes corrects des écrivains de l'antiquité classique et chrétienne. Mais, pendant ses années de séjour à Rome, il ne patronne pas seulement la publication des auteurs anciens (par ex. Théophylacte, Théodoret de Cyr, le *Contra Gentes* d'Arnobe, le commentaire d'Eustathe sur les poèmes homériques), il soutient aussi la divulgation d'œuvres médiévales et contemporaines (les lettres de Nicolas Ier, les lettres et les décrétales d'Innocent III, l'*Assertio septem sacramentorum* d'Henri VIII d'Angleterre, deux discours latins de Bessarion). A Trente, où il est envoyé comme légat pontifical au concile (1545), nous savons par son secrétaire Angelo Massarelli qu'il continue à rechercher les manuscrits grecs pour les faire acheter ou copier. Il surveille le travail qui se poursuit à Rome pour la préparation d'éditions grecques. Ses collaborateurs à cette date sont surtout Sirleto et Gentian Hervet. Son intérêt glisse de plus en plus des auteurs classiques vers les Pères et les écrivains ecclésiastiques. Peut-être est-il influencé par l'exemple d'Érasme à Bâle. En tout cas, son activité d'« éditeur » illustre bien la part prise par l'esprit humaniste dans le renouveau d'intérêt pour les sources traditionnelles de la pensée chrétienne à cette époque. H. B.

1921. A. Suquía Goicoechea. *El Epistolario de Gerardo de Groote y el libro de Ejercicios de San Ignacio de Loyola.* — Manresa 21 (1949) 305-324.

La comparaison des *Exercices* de saint Ignace avec les lettres de Gérard Groote, récemment éditées par le P. W. Mulder S. J. (voir *Bull.* IV), convainc M. S. qu'il y a entre ces deux œuvres coïncidences, mais non dépendance. M. S. présente à cet effet quelques tests mettant en évidence ces coïncidences, surtout dans le domaine doctrinal. F. V.

1922. A. Suquía Goicoechea. *La santa misa en la espiritualidad de San Ignacio de Loyola* (Publicaciones del Instituto español de estudios eclesiásticos, Roma). — Madrid, Dirección general de relaciones culturales, 1950 ; in 8, 265 p.

La première partie de ce volume important donne une sorte de biographie de saint Ignace de Loyola jusqu'au moment de son arrivée à Rome en 1538, — date où les *Exercices* recevaient leur forme définitive, — sous l'angle très particulier des influences subies par Ignace en ce qui regarde la messe et l'eucharistie. Cette partie donne ainsi en même temps un tableau qui peut aider à comprendre quelle place la messe prenait dans la spiritualité des années qui précédèrent le concile de Trente. Parmi d'autres influences relevées avec soin par M. S. (on eût souhaité qu'il en fît l'examen jusqu'en 1556), nous noterons celle de la *Devotio moderna* et de l'*Imitatio*. Une seconde partie entreprend l'examen de la spiritualité eucharistique de saint Ignace. Il semble que M. S. en tire argument pour montrer que la spiritualité ignatienne n'est pas, comme trop souvent on le dit et l'écrit, anti-liturgique et purement ascétique. Tant dans la spiritualité personnelle d'Ignace que dans sa « théologie » de la messe, ou dans sa dévotion aux prières liturgiques, ou dans sa conception de la vie proprement « mystique », se décèlent des traits qui apportent de sérieuses nuances à ces affirmations massives. Le volume s'achève par une importante bibliographie (p. 235-252). F. V.

1923. W. Lipgens. *Kardinal Johannes Gropper, 1503-1559, und die Anfänge der katholischen Reform in Deutschland* (Reformationsgeschichtliche Studien u. Texte, 75). — Münster, Aschendorff, 1951 ; in 8, x-259 p. Mk. 14, rel. 16.

M. L. a entrepris de restituer à Jean Gropper la place qui lui revient dans la contre-Réforme. Son travail peut se présenter comme la somme de ce que l'on sait de ce théologien qui travailla plus à la réforme interne de l'Église qu'à la lutte contre les réformés. M. L. a divisé son travail en trois parties. La première examine la tension intérieure qui caractérise les trente-cinq premières années de Gropper, au milieu de l'inquiétude qui ravageait la chrétienté d'Occident. Cette période nous mène en 1538, date où il publia à Cologne sa première œuvre dogmatique, l'*Enchiridion christianae institutionis*. M. L. fait alors, dans la deuxième partie, l'analyse des positions doctrinales de cet ouvrage (Écriture et tradition, christologie, Église, justification, situation par rapport à la scolastique de son temps, par rapport aux thèses luthériennes et érasmiennes et par rapport aux autres controversistes catholiques). La troisième partie passe en revue les manifestations diverses de l'activité de Gropper dans les années suivantes. Cette activité se déploya sur des terrains variés ; en plus de son aspect politique, elle consista surtout à refaire l'union des catholiques et des réformés, à obtenir la réforme de l'Église et à seconder l'œuvre doctrinale du concile de Trente (M. L. examine ici son influence sur la rédaction du décret sur la justification et la part qu'il prit au concile durant sa seconde période). M. L. donne en appendice la liste des œuvres imprimées de Gropper, celle de ses lettres et des lettres qu'il reçut, au nombre total de 136, en général imprimées ; et enfin une bibliographie. F. V.

1924. M. Larráyoz. *La vocación al sacerdocio según la doctrina del Beato Juan de Avila.* — Pamplona, Gráficas Iruña, 1949 ; in 12, xix-89 p.

M. L. essaie de reconstituer la doctrine que propose Jean d'Avila sur la vocation

sacerdotale, à la lumière des controverses relativement récentes sur le constitutif formel de celle-ci. Il se sert surtout des deux mémoires, édités récemment, adressés par Jean au concile de Trente, le premier en 1551, sur la réforme de l'état ecclésiastique, le second en 1561, sur les causes et les remèdes des hérésies. Quoique M. L. parte d'une problématique récente, celle qui est née de l'ouvrage célèbre du chanoine J. LAHITTON sur *La vocation sacerdotale* (Paris, 1912), et qu'il compare plus d'une fois les positions de Jean d'Avila avec celles des théologiens ultérieurs, il reste que Jean a fait la synthèse, sous l'influence des questions pastorales urgentes de son temps, entre la vocation-appel divin, la vocation-idonéité et, consacrant le tout de son autorité et destinée à écarter les fausses vocations, la vocation « canonique » ou appel de la hiérarchie aux ordres sacrés. F. V.

1925. J. KÖGL. *Breve diarium S. Concilii Tridentini.* Conspectus decretorum additis rationibus selectis temporis, loci, personarum. — Tridenti, Typ. Scholae « Artigianelli », 1947 ; in 8, 100 p.

Ce petit volume est de nature à rendre de grands services. On y trouve en un résumé succinct les événements du concile avec leurs dates ; les personnes principales qui y furent mêlées ; des statistiques sur le nombre des participants ; le nom des présidents, légats, cardinaux, secrétaire et autres personnages principaux avec de courtes biographies ; la nomenclature des sources ; les références principales des éditions où l'on peut trouver plus de renseignements (au premier chef le *Concilium Tridentinum* de la « Görresgesellschaft », Denzinger pour les textes qui y sont reproduits, et d'autres publications) ; une bibliographie brève ; des textes précieux et bien choisis pour se faire une idée de tel ou tel personnage ou événement ; des résumés des décrets que l'on ne peut trouver chez Denzinger. Un tableau synoptique du concile et une table des noms cités dans le volume achèvent de le rendre d'une consultation fructueuse à qui risque de se perdre dans le maquis historique de ce concile, et même, on nous pardonnera de le dire, à plus d'un historien de métier assez modeste pour faire son profit de répertoires sans prétention, pourvu qu'il soit capable de compléter les indications de M. K. par les publications d'après 1947 et ses propres recherches dans les sources.

F. V.

1926. J. P. CARMONA. *El Cardenal Pacheco en las cinco primeras sesiones del Concilio de Trento.* Lección inaugural del curso académico 1951-52. — Burgos, Seminario metropolitano, 1951 ; in 8, 39 p.

Cette conférence fait le tableau d'une tranche de la vie du cardinal Pierre Pacheco († 1560), évêque de Jaën, qui fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente et y prit part jusqu'au moment du transfert à Bologne. M. C. donne des indications sur son activité canonique et politique, mais surtout sur ses interventions d'ordre dogmatique. Son travail ne donne malheureusement qu'une partie de cette activité, puisqu'il s'arrête à la session V et néglige la part de Pacheco dans les discussions qui préparèrent les sessions VI (sur la justification) et VII (sur les sacrements). M. C. s'étend surtout sur le rôle de Pacheco dans la préparation des décrets sur la Bible et les traductions en langue vulgaire (sess. IV) et sur le péché originel (sess. V). On sait qu'en élaborant ce dernier décret, il proposa de définir l'immaculée conception, mais n'obtint que la déclaration du chapitre 6 n'engageant pas le concile en ce qui regarde Marie. F. V.

Introduction. Révélation.

Dieu. Trinité.

Création. Surnaturel.

Christologie. Mariologie.

Église.

Sacrements. Eschatologie.

Morale.

Ascétique et mystique.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLOUX. *(Imprimé en Belgique).*